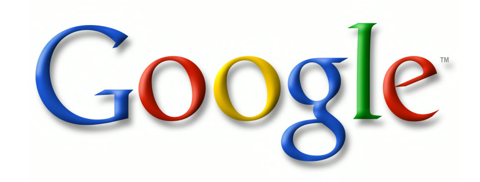
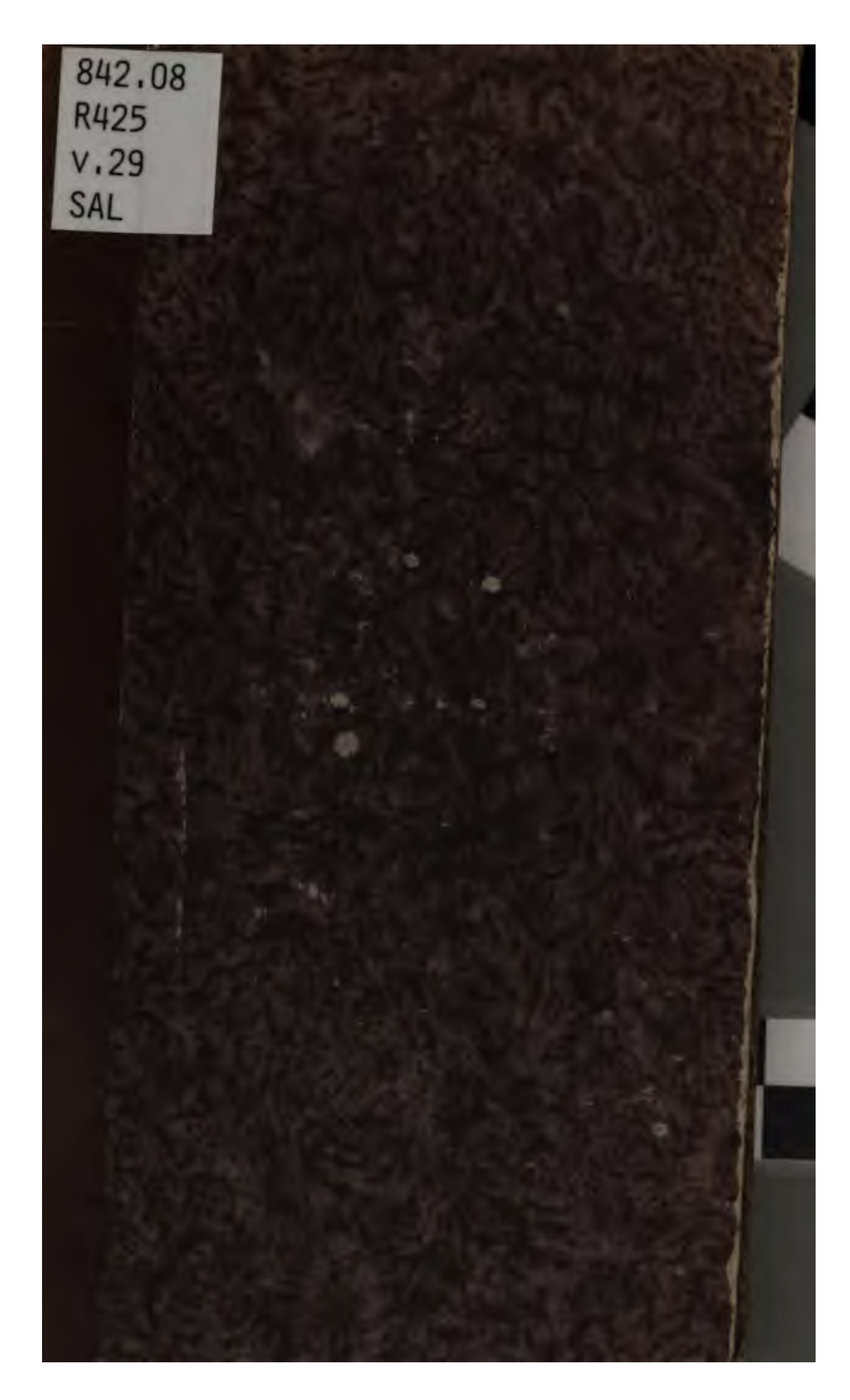






RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 29.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL
DU
THÉATRE FRANÇAIS

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

TRAGÉDIES. — TOME II.



A PARIS,
CHEZ MME VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

MANLIUS CAPITOLINUS,

TRAGÉDIE,

PAR LAFOSSE,

Représentée, pour la première fois, le 18 janvier 1698.

NOTICE
SUR LAFOSSE.

Antoine de Lafosse d'Aubigny naquit à Paris en 1654. Neveu d'un peintre célèbre, il désira se distinguer lui-même dans une carrière différente, et s'adonna avec le plus grand zèle à la littérature ancienne. Son oncle l'avoit recommandé à Fouché, ministre français près la cour de Toscane. Celui-ci l'emmena en qualité de secrétaire, et Lafosse joignit bientôt à ses autres connoissances celle de la langue et de la littérature italienne. Reçu membre de l'académie des apatistes de Florence, il fit pour le jour de sa réception une ode italienne qui prouva qu'il étoit digne de l'honneur qu'on lui avoit fait. A son retour d'Italie il devint secrétaire du marquis de Créqui et le suivit à la guerre, où il eut le malheur de le perdre à la bataille de Lazzara. Lafosse s'attacha ensuite au duc d'Aumont.

Ce ne fut qu'à l'âge de quarante-trois ans que Lafosse mit au théâtre *Polixène,* sa première tragédie. Cet ouvrage eut un grand succès pendant dix-sept représentations. M. le Dauphin, assistant à la seconde, fut si content du jeu des acteurs, qu'il leur fit donner cent louis.

Deux ans après *Polixène*, parut *Manlius Capitolinus*. Cette tragédie eut alors un grand succès, et tient encore aujourd'hui une des premières places dans le répertoire du théâtre français après les chefs-d'œuvre des grands maîtres.

Thésée, tragédie, malgré les critiques auxquelles elle a donné lieu, est restée long-temps au théâtre; donnée pour la première fois le 5 janvier 1700, elle eut vingt-trois représentations. La sixième scène du cinquième acte produisit un grand effet.

Corésus et Calirrhoé, quatrième et dernière tragédie de Lafosse, eut beaucoup moins de succès que les autres. Jouée pour la première fois le 9 décembre 1703, elle n'obtint qu'un petit nombre de représentations, et n'a point été reprise.

Lafosse étoit encore chez le duc d'Aumont lorsque la mort l'enleva lui-même aux lettres, le 2 novembre 1708, dans sa cinquante-sixième année.

PERSONNAGES.

Manlius Capitolinus.
Servilius, son ami.
Valérie.
Valérius, consul, père de Valérie.
Rutile, un des chefs de la conjuration de Manlius.
Albin, confident de Manlius.
Tullie, confidente de Valérie.
Proculus, un des domestiques de Manlius.

La scène est à Rome, dans la maison de Manlius, située sur le Capitole.

MANLIUS CAPITOLINUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MANLIUS, ALBIN.

MANLIUS.

D'UN tel secret, Albin, tu connois l'importance,
Et ton zèle éprouvé me répond du silence :
Mon courroux à tes yeux peut, sans crainte, éclater.
Justes dieux ! quand viendra le temps d'exécuter ?
Quand pourrai-je à la fois punir tant d'injustices,
Dont ces tyrans de Rome ont payé mes services ?
Oui, je rends grâce, Albin, à leur inimitié,
Qui, me débarrassant d'une vaine pitié,
Fait que de ma grandeur sur leur perte fondée,
Sans scrupule, aujourd'hui, j'envisage l'idée.
Car enfin, dans mes vœux tant de fois démenti,
Quand du peuple contre eux j'embrassai le parti,
Je voulois seulement, leur montrant ma puissance,
A me mieux ménager contraindre leur prudence.
Mais après les affronts dont ils m'ont fait rougir,
Ma fureur ne sauroit trop tôt ni trop agir,

Je veux leur faire voir, par un éclat terrible,
A quel point Manlius au mépris est sensible;
Combien il importoit de ne rien épargner,
Ou pour me perdre, Albin, ou bien pour me gagner.

ALBIN.

Oui, seigneur; mais enfin, quelque ardeur qui vous guide,
Un peuple variable, incertain et timide,
Dont le zèle d'abord ardent, impétueux,
Prête à ses protecteurs un appui fastueux,
Et qui, dans le péril, tremble et les abandonne,
Est-il un sûr garant de l'espoir qu'il vous donne?
Vous-même, qui deviez, par cent et cent bienfaits,
Le croire à votre sort attaché pour jamais,
Lorsque d'un dictateur l'injuste tyrannie
Vous fit d'une prison subir l'ignominie,
Tout ce peuple, seigneur, pour vous-même assemblé,
De frayeur à sa voix ne fut-il pas troublé?
Qui d'eux tous entreprit alors de vous défendre?

MANLIUS.

Ils ont forcé du moins le sénat à me rendre.
Leur repentir accroît leur zèle et mon espoir.
Mes fers par eux brisés leur montrent leur pouvoir,
Et que pour abolir une injuste puissance,
Tout le succès dépend de leur persévérance.
Car enfin des efforts qu'ils ont faits jusqu'ici,
Souvent même sans chef, combien ont réussi?
Ils ont fait des tribuns, dont l'appui salutaire
A l'orgueil des consuls est un frein nécessaire:
Aux plus nobles emplois on les voit appelés;
Les plus fiers des Romains par eux sont exilés;
Ils ont forcé les grands, en leur donnant leurs filles,
A souffrir avec eux l'union des familles:

Ils se font partager les terres des vaincus.
Et que faut-il, Albin, pour les faire oser plus,
Que leur montrer un chef dont les soins, le courage
Soutiennent les efforts où l'ardeur les engage ?

ALBIN.

C'est donc sur cet espoir, seigneur, qu'à haute voix,
Partout des sénateurs vous décriez les lois ?
Quoi ! ne craignez-vous point qu'une audace si fière
Ne puisse à leurs soupçons donner trop de lumière ?

MANLIUS.

Non, Albin ; leur orgueil, qui me brave toujours,
Croit que tout mon dépit s'exhale en vains discours.
Ils connoissent trop bien Manlius inflexible.
Ils me soupçonneroient à me voir plus paisible.
En me déguisant moins je les trompe bien mieux.
Sous mon audace, Albin, je me cache à leurs yeux ;
Et préparant contre eux tout ce qu'ils doivent craindre,
J'ai même le plaisir de ne pas me contraindre.

ALBIN.

Je ne vous dis plus rien ; vous avez tout prévu :
Je crois qu'à tout aussi vos soins auront pourvu.
Quels présages heureux pour un dessein si juste !
Cet écueil des Gaulois, ce Capitole auguste,
L'asile de nos dieux, le salut des Romains,
Vous-même y commandez : son sort est en vos mains.
Et que n'espérer pas du courage et du zèle
De tant d'amis armés pour la même querelle,
De Rutile, surtout, ce guerrier généreux,
Qui pressé des arrêts d'un sénat rigoureux ;
Eût, sans vos prompts secours, sans vos soins salutaires,
Fini dans les prisons sa vie et ses misères ?

Et quel bonheur encor, que, sans être attendu,
Servilius hier se soit ici rendu!
Des devoirs d'un ami qu'avec zèle il s'acquitte!
A peine, loin de Rome, il apprend, dans sa fuite,
Du sénat contre vous l'arrêt injurieux,
Que, pour vous secourir, il revient en ces lieux.
En vain l'amour, l'effroi, les pleurs de Valérie,
A son père par lui si hautement ravie,
En vain tous ses amis ont voulu l'arrêter.
Et quels transports de joie a-t-il fait éclater,
Lorsqu'en vous embrassant il s'est vu hors d'alarmes!
Que pour lui vos desseins doivent avoir de charmes!

MANLIUS.

Il n'en sait rien encor, et je voulois, Albin,
Sans témoin, avec lui m'en ouvrir ce matin :
Mais, l'aurois-tu pensé? la triste Valérie,
Tremblante pour ses jours, et sur ses pas partie,
Est dans Rome en secret entrée heureusement,
Et chez moi pour le joindre arrive en ce moment.
Mais je vais au plus tôt pour cette confidence...

ALBIN.

Quelqu'un vient.

SCÈNE II.

PROCULUS, MANLIUS, ALBIN.

PROCULUS.

Pour vous voir Valérius s'avance,
Seigneur.

MANLIUS.

Valérius! quel important souci
Oblige ce consul à me chercher ici?

Auroit-il su déja que sa fille enlevée,
Après Servilius chez moi fût arrivée?
(A Albin.)
Va, cours les avertir, et qu'ils ne craignent rien.
Tu chercheras Rutile après cet entretien.
(Proculus et Albin sortent.)

SCÈNE III.

MANLIUS, VALÉRIUS.

VALÉRIUS.

Je viens savoir de vous, seigneur, ce qu'il faut croire
D'un bruit qui se répand et blesse votre gloire.
Servilius, dit-on, dans ces lieux retiré,
Croit y jouir par vous d'un asile assuré :
Il ose se flatter que, contre ma vengeance,
Vous voudrez bien vous-même embrasser sa défense.

MANLIUS.

Oui, seigneur, il est vrai qu'il ose s'en flatter;
Je prendrois pour affront que l'on en pût douter.
Je sais me garantir de cette erreur commune,
De trahir mes amis trahis par la fortune,
Régler sur son caprice et ma haine et mes vœux.
Ce qu'il a fait, seigneur, vous semble un crime affreux;
C'est ce qu'on ne voit pas, avec tant d'évidence,
Lorsqu'on met un moment ses raisons en balance
Mais, quoi qu'il en puisse être, enfin, par quelle loi,
Criminel envers vous, doit-il l'être envers moi?

VALÉRIUS.

Par cette loi, seigneur, des plus grands cœurs chérie,
De n'avoir point d'amis plus chers que la patrie,

De sacrifier tout au maintien de ses droits.
Votre ami, par son crime, en a blessé les lois;
A vos yeux, comme aux miens, il est par-là coupable.
Jusqu'à quand voulez-vous, si prompt, si secourable,
Sans vous inquiéter de nos soupçons secrets,
De tous les mécontents prendre les intérêts,
Les combler de faveurs? Ordinaire industrie
De qui veut à ses lois asservir sa patrie.

MANLIUS.

Et quel moyen, seigneur, de guérir vos soupçons?
Où sont de vos frayeurs les secrètes raisons?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'offense
D'un sénat inhumain l'injuste violence?
Et suis-je criminel, quand par un doux accueil,
J'apaise leur courroux qu'irrite son orgueil?
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul homme,
Des misères d'autrui soigneux de se charger,
Offre à tous une main prompte à les soulager?
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre?
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du peuple, par elle, on se fait un appui,
Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui?
Que ne m'enviez-vous un si noble avantage?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits?
Ne peut-on du sénat apaiser les alarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en méprisant ses larmes?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitements,
Du salut d'un État sont-ils les fondements?
Mes bienfaits vous font peur, et d'un esprit tranquille,

Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille !
A l'armée, à la ville, au sénat, en tous lieux,
De charges et d'honneurs on l'accable à mes yeux :
De la paix, de la guerre, il est lui seul arbitre :
Ses collègues soumis et contents d'un vain titre,
Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir.
D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite ?
Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite ;
Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui :
Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
Si, dans le temps que Rome, aux barbares livrée,
Ruisselante de sang, par le feu dévorée,
Attendoit ses secours loin d'elle préparés,
Du Capitole encore ils s'étoient emparés ?
C'est moi qui, prévenant votre attente frivole,
Renversai les Gaulois du haut du Capitole :
Ce Camille si fier ne vainquit qu'après moi
Des ennemis déja battus, saisis d'effroi.
C'est moi qui, par ce coup, préparai sa victoire ;
Et de nombreux secours eurent part à sa gloire.
La mienne est à moi seul, qui seul ai combattu ;
Et quand Rome empressée honore sa vertu,
Ce sénat, ces consuls, sauvés par mon courage,
Ou d'une mort cruelle, ou d'un vil esclavage,
M'immolent sans rougir à leurs premiers soupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons ;
De mille affronts enfin flétrissent, pour salaire,
La splendeur de ma race et du nom consulaire.

VALÉRIUS.

Seigneur, de nos motifs, injustes à vos yeux,
Avec moins de chaleur, vous pourriez juger mieux.

Si Camille aujourd'hui ne nous fait point d'ombrage,
Nous voyons tous quel zèle anime son courage;
Que suivre ses conseils, du succès assurés,
C'est obéir aux dieux qui les ont inspirés.
Avons-nous à rougir de cette obéissance,
Par qui croît notre gloire et notre indépendance?
N'est-ce pas là le but d'un cœur vraiment romain?
Lorsqu'on nous y conduit, qu'importe quelle main?
Vous avez même ardeur pour l'état, pour sa gloire;
Vos desseins sont pareils, et je veux bien le croire:
Mais à parler sans fard, est-ce sans fondement
Que Rome inquiétée en jugeoit autrement?
Et quels soupçons, surtout, ne dut pas faire naître
Le jour où, devant nous forcé de comparoître,
Votre parti nombreux, et celui du sénat,
Sembloient deux camps armés résolus au combat?
Quels flots de sang romain s'alloient alors répandre,
Si jusqu'au bout le peuple eût osé vous défendre!
On croyoit que vos soins, réglés sur ce succès,
A tout parti suspect fermeroient tout accès;
Mais de Servilius appuyant l'insolence....

MANLIUS.

Pour vous parler, seigneur, je le vois qui s'avance:
Peut-être, en l'écoutant, un sentiment plus doux
Prendra dans votre cœur la place du courroux.
Je vous laisse tous deux.

SCÈNE IV.

SERVILIUS, VALÉRIUS.

VALÉRIUS.

Que me veut ce perfide ?

SERVILIUS.

Seigneur, si votre aspect m'étonne et m'intimide,
Je sais trop à quel point je vous suis odieux;
J'en fais tout mon malheur, j'en atteste les dieux.
Pour en finir le cours je viens ici me rendre :
Sans colère un moment voulez-vous bien m'entendre ?

VALÉRIUS.

Et quel est ton espoir ? Qu'oses-tu souhaiter ?
Moi, que tranquillement je puisse t'écouter !
Moi, j'oublierois ce jour, où préparant ta fuite,
Trop sûr d'être avoué de ma fille séduite,
Jusqu'aux pieds des autels, ton amour furieux
Vint, des bras d'un époux, l'enlever à mes yeux !
Par quel ressentiment, par quel cruel supplice
Devrois-je....

SERVILIUS.

Hé ! pouviez-vous, avec quelque justice,
De mon rival, seigneur, récompenser la foi,
D'un prix que vous saviez qui n'étoit dû qu'à moi ?
Daignez mieux consulter et mes droits et ma gloire ;
Et si ce jour fatal frappe votre mémoire,
Souvenez-vous aussi de cette horrible nuit,
Où, parmi le carnage, et la flamme et le bruit,
A vos yeux éperdus, les Gaulois en furie
Chargeoient déja de fers les mains de Valérie.

Que faisoit mon rival en ce moment affreux?
Il servoit Rome ailleurs. Je servois tous les deux;
Je combattis pour l'une, et je vous sauvai l'autre :
Tout couvert de mon sang, répandu pour le vôtre,
J'osai de mes travaux vous demander le fruit;
Et par votre refus, au désespoir réduit,
Mon bras, contre un rival superbe et téméraire,
Fit ce que les Gaulois contre eux m'avoient vu faire.

VALÉRIUS.

Ainsi donc tu croyois, la sauvant des Gaulois,
Te faire une raison de m'imposer des lois!
Tu prétendois en eux triompher de moi-même,
Et sur mes droits détruits fonder ton droit suprême!
Car enfin, de quel fruit tes soins sont-ils pour moi?
Je la perdois par eux, et je la perds par toi.
Aux vœux d'un autre en vain ma foi l'avoit promise,
Sur eux, comme sur moi, tu crois l'avoir conquise :
Tu me traites enfin en ennemi vaincu.
Pour me donner ce nom, que me reproches-tu?
Si ma promesse ailleurs engageant Valérie,
Donne un sujet de plainte à ta flamme trahie,
Sa sœur que je t'offrois, mon appui, mes bienfaits,
De mes mépris pour toi sont-ils donc les effets?

SERVILIUS.

Ah! sur moi vos bienfaits avoient beau se répandre,
Vous m'ôtiez plus, seigneur, qu'ils ne pouvoient me rendre.
Valérie avoit seule et mon cœur et mes vœux :
Ce qui n'étoit point elle étoit au-dessous d'eux.
Sans elle, tous vos dons, loin de me satisfaire,
N'étoient... Mais où m'emporte une ardeur téméraire?
Tous mes raisonnements ne font que vous aigrir :
Eh bien! ce n'est qu'à vous que je veux recourir.

Pour ne devoir qu'à vous ma grâce toute entière,
J'implore ici pour moi votre bonté première;
Plus je parois, seigneur, criminel à vos yeux,
Plus l'oubli de mon crime est pour vous glorieux.
Vos aïeux et les miens, que cet hymen assemble,
Peuvent sans honte...

VALÉRIUS.

Eh bien! parlons d'accord ensemble:
Veux-tu faire un effort digne de m'apaiser?

SERVILIUS.

Pour un bonheur si grand que puis-je refuser?
Parlez, seigneur, parlez.

VALÉRIUS.

Ta valeur, ta naissance,
Peuvent faire, il est vrai, chérir ton alliance;
Mais je la tiens coupable, et ne te connois plus,
Depuis que l'amitié t'unit à Manlius,
A ce superbe esprit, suspect à sa patrie.
Sois, si tu veux, fidèle à flatter sa furie;
Mais dégage mon sang du sort et des forfaits,
Où pourroient quelque jour t'entraîner ses projets;
Romps aujourd'hui de gré ce que tu fis de force,
Entre ma fille et toi souffre enfin un divorce:
Ou, pour mieux m'expliquer, choisis dès aujourd'hui
Manlius sans ma fille, ou ma fille sans lui.
Vois de ces deux partis celui qui te peut plaire.
Tu ne peux qu'à ce prix désarmer ma colère.

SERVILIUS.

Si votre offre un moment avoit pu m'ébranler,
De ce fer, à vos yeux, je voudrois m'immoler.

VALÉRIUS.

C'en est assez: adieu.

SCÈNE V.

SERVILIUS, *seul.*

Moi, pour fuir ta furie!
Moi, trahir Manlius, ou perdre Valérie!
Barbare! ce dessein passe tous tes efforts.
Ils tiennent à mon cœur par des liens trop forts :
Pour les en arracher, il faut qu'on le déchire.
Tonne, éclate, assouvis la fureur qui t'inspire;
De quels traits si cruels me peut-elle percer,
Qu'ils puissent... Mais je vois Valérie avancer.
O justes dieux! témoins de ma flamme immortelle,
Jugez-en à sa vue, ai-je trop fait pour elle?

SCÈNE VI.

VALÉRIE, SERVILIUS.

VALÉRIE.

Hé bien, vous avez vu mon père en ce moment?
De tout votre entretien quel est l'évènement?
Sa grâce, et son aveu sur l'hymen qui nous lie,
Comblent-ils à la fin les vœux de Valérie?
Mais quel est le chagrin qui paroît dans vos yeux?
Quel malheur...

SERVILIUS.

Voyez-vous ces murs si glorieux,
Où tant de grands héros ont reçu la naissance,
Où la faveur des dieux fait sentir leur présence,
Où de tout l'univers, s'il faut croire leur voix,
Les peuples asservis prendront un jour des lois;

Cette Rome, en un mot, ma patrie et la vôtre?
Nous n'avons plus de part à son sort l'un ni l'autre;
Son aspect désormais ne nous est plus permis,
Et notre espoir n'est plus que chez ses ennemis.

VALÉRIE.

Je vous entends, seigneur, rien ne fléchit mon père :
Il faut, en quittant Rome, éviter sa colère.
Mais j'en suis peu surprise : ô destin rigoureux!
Le sort d'une mortelle eût été trop heureux.
Cependant hâtons-nous, prévenons la tempête,
Dont ses ressentiments menacent votre tête;
Par un plus long séjour cessons de l'irriter;
Rien ne doit plus, seigneur, ici nous arrêter.
Quelques malheurs sur nous que le destin assemble,
Nous souffrons, mais unis : nous fuyons, mais ensemble.
Tous lieux sont pleins d'attraits aux cœurs qui s'aiment bien.
Et peut-on être heureux, sans qu'il en coûte rien?
Manlius, délivré d'une prison cruelle,
N'a plus ici, seigneur, besoin de votre zèle.
Quitte envers un ami chéri si tendrement,
L'un à l'autre aujourd'hui rendons-nous pleinement.
D'un séjour si suspect, allons, fuyons la vue;
Venez : que de ma foi la votre convaincue
Apprenne qu'avec vous mon cœur trouve en tous lieux
Sa gloire, son bonheur, sa patrie et ses dieux.

SERVILIUS.

O cœur vraiment fidèle! ô vertu que j'adore!
Quel exil avec vous peut m'affliger encore?
Quel bien me peut manquer? Je conserve pour vous
Tous les feux d'un amant dans le cœur d'un époux;
Que dis-je? vos beautés, vos vertus dans mon âme
Allument de plus près une plus vive flamme;

Et mon cœur, chaque jour, surpris de tant d'attraits,
Voit toujours au-delà de ses derniers souhaits.
Oui, Valérie, allons ; fuyons ce lieu funeste ;
Mais voyons, avant tout, un ami qui me reste ;
Et dans notre embarras, dont ses yeux sont témoins,
Demandons-lui tous deux ses avis et ses soins.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

NON, je n'appprouve point cette seconde fuite,
Ami : ton sort changé doit changer ta conduite.

SERVILIUS.

Et quel motif secret te fait me condamner ?
Crois-tu qu'avec plaisir je vais t'abandonner,
Que bornant tous mes vœux à plaire à Valérie,
J'immole à son amour ton amitié trahie ?
Plût aux dieux que tous trois réunis à jamais,
Nos cœurs... Mais vaine idée, inutiles souhaits !
Tu vois par quel crédit et par quelle puissance
Valérius ici peut hâter sa vengeance ;
Qu'en vain contre un sénat trop déclaré pour lui,
Tes soins officieux m'offriroient un appui ;
Et lorsque loin de Rome une fuite facile
Peut, contre leur pouvoir, m'assurer un asile,
Dois-je dans les périls d'un amour malheureux
Engager sans besoin un ami généreux ?

MANLIUS.

Mais, en fuyant ces lieux, fuiras-tu ta fortune ?
Où prétends-tu traîner une vie importune ?
Quelle ressource encore y pourras-tu trouver ?
Sais-tu dans le sénat ce qui vient d'arriver,
Jusqu'où Valérius a porté sa colère ?

SERVILIUS.

Non. Et qu'a-t-il donc fait ?

MANLIUS.

Tout ce qu'il pouvoit faire.
C'est peu pour t'accabler que le sénat cruel
Te condamne aux rigueurs d'un exil éternel :
Pour te faire un tourment des jours que l'on te laisse,
Tes biens te sont ravis, tes titres, ta noblesse,
Ta maison, dont bientôt les trésors précieux
Vont être le butin du soldat furieux,
Et qui par mille mains aussitôt démolie,
Va dans ses fondements tomber ensevelie.
Pour remplir cet arrêt déja l'ordre est donné ;
Le fier Valérius lui-même l'a signé :
En un mot, tu perds tout, et dans ce sort funeste,
Juge s'il te suffit de partager le reste
Des biens qu'avec mon sang versé dans les combats,
J'ai prodigués en vain en servant ces ingrats.

SERVILIUS.

Ainsi, père cruel, ainsi ta barbarie,
En éclatant sur moi, tombe sur Valérie.
Son sort au mien uni devoit .. Ah ! Manlius !
Tu sais dans les périls quel est Servilius ;
Tu sais si jusqu'ici le destin qui m'outrage,
Au moindre abaissement a forcé mon courage.
Mais quand je songe, hélas ! que l'état où je suis
Va bientôt exposer aux plus mortels ennuis
Une jeune beauté, dont la foi, la constance,
Ne peut trop exiger de ma reconnoissance,
Je perds à cet objet toute ma fermeté.
Et pardonne de grâce à cette lâcheté,

Qui, me faisant prévoir tant d'affreuses alarmes,
Dans ton sein généreux me fait verser des larmes!

MANLIUS.

Des larmes! ah! plutôt par tes vaillantes mains,
Soient noyés dans leur sang ces perfides Romains!
Des larmes! Jusque-là ta douleur te possède!
Il est, pour la guérir, un plus noble remède,
Un privilège illustre, un des droits glorieux
Qu'un homme tel que toi partage avec les dieux,
La vengeance. Ma main secondera la tienne.
Notre sort est commun : ton injure est la mienne.
C'est à moi qu'on s'adresse, et dans Servilius
On croit humilier l'orgueil de Manlius.
Unissons, unissons dans la même vengeance
Ceux qui nous ont unis dans une même offense.
De tant d'affronts cruels vengeons notre vertu;
Perdons et sénateurs et consuls.

SERVILIUS.

Que dis-tu?
Dans ce discours obscur, ta voix et ton visage
Relèvent mon espoir, raniment mon courage;
Tu sembles méditer quelque important projet:
Achève, achève, ami, de m'ouvrir ton secret.

MANLIUS.

Au même état que moi, ton cœur par sa colère,
Devroit avoir compris ce que le mien peut faire.
Apprends donc que bientôt nos tyrans, par leur mort,
De Rome entre mes mains vont remettre le sort.
J'ai de braves amis pour chefs de l'entreprise;
Et gagné par mes soins, ou par leur entremise,
Le peuple a su choisir, pour traiter avec moi,
Rutile, dont tu sais la prudence et la foi.

Pour en hâter le temps, trop lent à ma vengeance,
Je l'ai fait avertir qu'il vînt en diligence;
Tout me flatte. J'ai su, pour l'effet de mes vœux,
Trouver divers moyens, indépendants entr'eux,
Qui peuvent s'entr'aider, sans pouvoir s'entre-nuire,
Et dont à mon dessein un seul peut me conduire;
Et s'il peut s'accomplir, je te laisse à juger
Ce que mon amitié t'y fera partager.
Voilà, Servilius, le dessein qui m'anime,
Sur qui tu dois fonder ton espoir légitime;
Non qu'il m'aveugle assez pour me faire penser
Qu'un caprice du sort n'ose le renverser :
Je sais trop quels revers tout à coup il déploie;
Mais ne vaut-il pas mieux, ami, que Rome voie
Manlius périssant, en voulant se venger,
Que Manlius vivant, qui se laisse outrager?
Toi-même, de ton sort vengeant l'ignominie,
Verrois-tu d'un autre œil la perte de ta vie?

SERVILIUS.

Non, non, Manlius, non. Je fais les mêmes vœux;
J'écoute avec transport ton dessein généreux;
Et je tire ce fruit des malheurs de ma vie,
Qu'ils sauront à mon zèle ajouter ma furie.
Commande seulement. Sur qui de ces ingrats
Doit éclater d'abord la fureur de mon bras?
Faut-il qu'avec ma suite affrontant leurs cohortes,
Du sénat, en plein jour, j'aille briser les portes,
Ou renverser sur eux leurs palais embrasés?
Tu vois à t'obéir tous mes vœux disposés.

MANLIUS.

Je te veux, avant tout, présenter à Rutile.
Comme il est d'un esprit exact et difficile,

Il faudra qu'un serment, où tous se sont soumis,
De ta foi, dans ses mains, assure nos amis;
Et tu comprends assez, sans qu'on t'en avertisse,
Que soigneux de cacher jusqu'au plus foible indice,
A tous autres après, et tes yeux et ton front
En doivent dérober le mystère profond.

SERVILIUS.

Tu me connois trop bien, pour craindre qu'un reproche...

MANLIUS.

Laisse-moi lui parler. Je le vois qui s'approche.
Mais ne t'éloigne pas : je vais te rappeler.

(Servilius se retire à l'écart.)

SCÈNE II.

RUTILE, MANLIUS.

MANLIUS.

Enfin il n'est plus temps, seigneur, de reculer.
Nous avons, par nos soins et par nos artifices,
Du sort, autant qu'on peut, enchaîné les caprices.
Il faut des actions, et non plus des conseils.
La longueur est funeste à des desseins pareils.
Peut-être, avec le temps, mes soins, aidés des vôtres,
Aux moyens déja pris en ajouteroient d'autres;
Mais d'abord qu'une fois on peut, comme à présent,
En avoir joint ensemble un nombre suffisant,
De peur qu'un coup du sort les rompe ou les divise,
Il faut s'en prévaloir, et tenter l'entreprise.
Quel temps, d'ailleurs, quel lieu s'accorde à nos moyens!
Le sénat, déclarant la guerre aux Circéiens,
Doit, pour la commencer sous un heureux auspice,
Venir au Capitole offrir un sacrifice.

Quel temps, dis-je, quel lieu propice à nos desseins!
Un temps où tout entier il se livre en nos mains;
Un lieu dont je suis maître, où les portes fermées
A nos libres fureurs l'exposent sans armées.
Le jour n'en est pas pris; mais pour s'y préparer,
Des sentiments du peuple il se faut assurer;
Il faut, contre un sénat dont il hait la puissance,
Par nos soins redoublés irriter sa vengeance.
La peur d'être suspect lui défend de me voir:
Mais en vos soins, seigneur, je mets un plein espoir.
Je sais qu'en nos projets l'ardeur qui vous inspire
Vous saura suggérer tout ce qu'il faudra dire.
Ce n'est pas tout encor: vous avez su, je croi,
Qu'hier Servilius est arrivé chez moi,
Qu'il n'est point de secret que mon cœur lui déguise.

RUTILE.

Comment! par vous, seigneur, sait-il notre entreprise?

MANLIUS.

Oui. Quel étonnement...?

RUTILE.

Je m'explique à regret,
Et voudrois étouffer un scrupule secret,
Si vos desseins trahis n'exposoient que ma vie;
Mais sur moi de son sort un grand peuple se fie:
Je dois craindre, seigneur, en vous marquant ma foi,
D'immoler son salut à ce que je vous doi.
Ce n'est point par son sang qu'il faut que je m'acquitte.
Je connois votre ami; je sais ce qui l'irrite;
Qu'il peut, en nous aidant, relever son destin:
Mais au sang du consul l'hymen l'unit enfin;
D'un superbe consul, proscrit par notre haine:
Et quoi qu'à le fléchir il ait perdu de peine,

Qu'il semble hors d'espoir de le rendre plus doux,
Est-il un cœur si fier, si plein de son courroux,
Qui refusât, seigneur, l'oubli de sa vengeance
A l'aveu d'un secret d'une telle importance?
Sur quelques droits puissants que se fonde aujourd'hui
Cette ferme amitié qui vous répond de lui,
L'amour y peut-il moins? En est-il moins le maître?
Que dis-je? s'il falloit que le hasard fît naître
Quelque intérêt qu'entr'eux son cœur dût décider,
Pensez-vous que ce fût à l'amour à céder?

MANLIUS.

Pour faire évanouir ce soupçon qui l'offense,
Il suffit à vos yeux de sa seule présence.
Venez, Servilius.

SCÈNE III.

SERVILIUS, MANLIUS, RUTILE.

SERVILIUS.

Quel destin glorieux,
Quel bonheur imprévu m'attendoit dans ces lieux,
Seigneur! Que le dessein, que l'on m'a fait connoître,
Doit.... Mais quelle froideur me faites-vous paroître!
Vous serois-je suspect? Ai-je en vain prétendu...?

RUTILE.

Pourquoi le demander? vous m'avez entendu.

SERVILIUS.

Oui, seigneur, et bien loin que mon cœur s'en offense,
Moi-même j'applaudis à votre défiance;
Moi-même, comme vous je récuse la foi
D'un ami trop ardent, trop prévenu pour moi;

Et ne veux point ici, par un serment frivole,
Rendre envers vous les dieux garants de ma parole.
C'est pour un cœur parjure un trop foible lien;
Je puis vous rassurer par un autre moyen;
(En montrant Manlius.)
Je vais mettre en ses mains, afin qu'il en réponde,
Plus que si j'y mettois tous les sceptres du monde,
Le seul bien que me laisse un destin envieux.
Valérie est, seigneur, retirée en ces lieux :
De ma fidélité voilà quel est le gage,
A cet ami commun je la livre en otage;
Et moi, pour mieux encor vous assurer ma foi,
Je réponds en vos mains et pour elle et pour moi.
Témoins de tous mes pas, observez ma conduite;
Et si ma fermeté se dément dans la suite,
A mes yeux aussitôt prenez ce fer en main;
Dites à Valérie, en lui perçant le sein :
« Pour prix de ta vertu, de ton amour extrême,
« Servilius, par moi, t'assassine lui-même. »
Et dans le même instant, tournant sur moi vos coups,
Arrachez-moi ce cœur. Qu'il soit aux yeux de tous
Montré comme le cœur d'un lâche, d'un parjure,
Et qu'aux vautours après il serve de pâture.
(A Manlius.)
Vous, seigneur, de ma part, allez la préparer
A voir, pour quelques jours, le sort nous séparer;
Et daignez maintenant, pour m'épargner ses larmes,
Lui porter mes adieux, et calmer ses alarmes.

SCÈNE IV.

SERVILIUS, RUTILE.

RUTILE.

SEIGNEUR, de mes soupçons je reconnois l'erreur;
Je vois d'un œil charmé votre noble fureur :
De votre foi pour nous c'est le plus sûr otage,
Et je n'en voudrois point exiger d'autre gage,
S'il n'étoit à propos de prouver cette foi
A d'autres qui seroient plus défiants que moi.
Car enfin le projet où s'unit notre zèle,
Est tel qu'en vain chacun répond d'un bras fidèle :
Il ne porte au péril qu'un courage flottant,
Quand lui-même de tous il n'en croit pas autant.
Cependant, pénétré de votre ardeur extrême,
Je vous laisse, seigneur, et vous rends à vous-même.
Consultez Manlius : qu'il choisisse avec vous
Le poste où votre bras doit seconder nos coups;
Tandis que, pour hâter le jour de notre joie,
Je cours en diligence où son ordre m'envoie.

SERVILIUS.

Et moi, pour éviter ces chagrins superflus,
Je fuirai Valérie, et ne la verrai plus.
Manlius prendra soin d'apaiser sa tristesse.
Je bannis loin de moi toute vaine tendresse;
Et je veux désormais ne laisser dans mon cœur
Que l'espoir du succès qui flatte ma fureur.

SCÈNE V.

RUTILE, *seul.*

Son front et ses discours font voir un grand courage,
Et pour me rassurer il n'a pu davantage ;
Cependant c'est peut-être un premier mouvement,
Que fait naître en son cœur un vif ressentiment ;
Il n'examine rien, rempli de sa vengeance.
Allons exécuter notre ordre en diligence,
Et revenons d'abord éprouver si son cœur
Du dessein qu'il embrasse a compris la grandeur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

VALÉRIE, TULLIE.

VALÉRIE.

Non, rien ne peut calmer le trouble qui m'agite.
D'où vient que, sans me voir, Servilius me quitte;
Qu'un autre vient pour lui me porter ses adieux?
Quel est de son départ le but mystérieux?
Quel dessein forme-t-il, lorsque Rome l'exile?
Il vient d'entretenir Manlius et Rutile :
Est-ce par leur conseil, que s'éloignant de moi,
Il commence à cacher ses secrets à ma foi?
Mais quelque espoir me reste, et fait que je respire;
Il est chez Manlius, on vient de te le dire;
Je veux le voir sortir, je veux l'attendre ici.

TULLIE.

Madame, quel sujet peut vous troubler ainsi?
Craignez-vous qu'un héros si grand, si magnanime
Vous veuille abandonner au sort qui vous opprime?
Connoissez-vous si mal un cœur si généreux?
Ah! perdez des frayeurs indignes de ses feux;
De sa fidélité vos malheurs sont un gage;
Et comment pouvez-vous en prendre tant d'ombrage,
Vous qui si hautement faites voir en ce jour
Que le sort ne peut rien contre un parfait amour?

VALÉRIE.

Déja sur ces raisons j'ai condamné ma crainte :
Mais à peine mon cœur en repousse l'atteinte,

Que troublant le repos qu'il commence à goûter,
D'autres soupçons affreux le viennent agiter.
Je ne saurois plus vivre en ce cruel supplice,
Tullie. Avant qu'il parte, il faut qu'il m'éclaircisse.

TULLIE.

J'entends ouvrir. C'est lui, madame.

VALÉRIE.

Laisse-nous.

SCÈNE II.

SERVILIUS, VALÉRIE.

SERVILIUS.

Oui, sénat, ton orgueil va tomber sous mes coups,
Et je viens de choisir le poste où ma furie....
Mais que vois-je ?

VALÉRIE.

Ah! seigneur, vous fuyez Valérie ?

SERVILIUS.

Eh ! que prétendez-vous ? Venez-vous dans ces lieux
Redoubler ma douleur par de tristes adieux ?
Croyez-vous par vos pleurs ébranler ma constance ?

VALÉRIE.

Non, seigneur, je n'ai plus de si haute espérance.
Il est vrai jusqu'ici, charmé de ses liens,
Votre cœur à mes vœux soumettoit tous les siens;
Mes moindres déplaisirs inquiétoient son zèle :
Mais ce temps-là n'est plus ; ce cœur est un rebelle
Que l'hymen enhardit, par ses superbes droits,
A mépriser enfin la douceur de mes lois.
Il me fuit ; il me laisse, en proie à mille alarmes,
Percer le ciel de cris, me noyer dans mes larmes;

Et montre en m'affligeant un courage affermi,
Plus que s'il se vengeoit d'un cruel ennemi.

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valérie? Est-ce à moi que s'adresse
Ce reproche odieux que fait votre tendresse?
Est-ce moi dont l'hymen a glacé les ardeurs?
Suis-je enfin ce rebelle insensible à vos pleurs?

VALÉRIE.

Non, vous ne l'êtes plus lorsque je vous écoute.
Je ne puis plus sur vous conserver aucun doute.
Votre aspect rend le calme à mon cœur agité:
Mais pour n'abuser pas de ma facilité,
Donnez-moi des raisons qui puissent vous défendre,
Quand je ne pourrai plus vous voir ni vous entendre;
Tout prêt à me quitter, ne me déguisez rien.
Dites-moi....

SERVILIUS.

C'est assez; quittons cet entretien,
Valérie; et sur moi quel que soit votre empire,
Respectez un secret que je ne puis vous dire.

VALÉRIE.

Eh! que pouvez-vous craindre? ah! connoissez-moi mieux
Et que mon sexe ici ne trompe point vos yeux.
Ne me regardez point comme une âme commune,
Qu'étonne le péril, qu'un secret importune;
Mais comme la moitié d'un héros, d'un Romain,
Comme un fidèle ami reçu dans votre sein,
Qui sut depuis long-temps, par une heureuse étude,
De toutes vos vertus s'y faire une habitude,
D'un zèle généreux, du mépris de la mort,
D'une foi toujours ferme en l'un et l'autre sort.

Mon cœur peut désormais tout ce que peut le vôtre;
Et de quoi que le ciel menace l'un et l'autre,
Pour vous, je puis sans peine en braver tous les coups,
Ou bien les partager, s'il le faut, avec vous.

SERVILIUS.

Ah! vos bontés pour moi n'ont que trop su paroître,
Et mon sang est trop peu pour les bien reconnoître.
Mais avec tant d'ardeur pourquoi me demander
Ce que ma gloire ici ne vous peut accorder?
Souffrez que mon devoir borne votre puissance:
Les secrets que je cache à votre connoissance
Sont tels.... Mais où se vont égarer mes esprits?
Adieu.

VALÉRIE.

Vous me fuyez en vain; j'ai tout compris.
Notre départ remis, votre fureur secrète,
Dont cet air sombre et fier m'est un sûr interprète,
Votre ardeur à me fuir, contre vous tout fait foi.
Vous voulez vous venger de mon père.

SERVILIUS.

Qui, moi?

VALÉRIE.

Vous-même. Vainement vous me le voulez taire,
Mon amour inquiet de trop près vous éclaire.
Rutile et Manlius, pour qui vous me fuyez,
Par leurs communs chagrins avec vous sont liés.
De là ces entretiens où l'on craint ma présence;
Et s'il faut m'expliquer sur tout ce que je pense,
De tant d'armes, seigneur, l'amas prodigieux,
Qu'avec soin Manlius fait cacher dans ces lieux,
Après ce qu'on a dit de ses projets sur Rome,
Marquent d'autres desseins que la perte d'un homme.

De ses affronts récents encor tout furieux,
Sur le sénat sans doute il va faire.....

SERVILIUS.

Grands dieux !
Qu'osez-vous pénétrer ? Savez-vous, Valérie,
Quel péril désormais menace votre vie,
Que votre sûreté dépend à l'avenir
D'effacer ce discours de votre souvenir ?
Par le moindre soupçon pour peu qu'on en apprenne,
C'est fait de votre vie ensemble et de la mienne ;
Vous êtes en ces lieux l'otage de ma foi ;
Je le suis de la vôtre.

VALÉRIE.

Ah ! je frémis d'effroi.
Moi ! l'otage odieux d'une aveugle furie,
Par qui doivent périr mon père et ma patrie ?

SERVILIUS.

Ah ! retenez vos cris. Est-ce là ce grand cœur ?

VALÉRIE.

Oui, c'est lui qui pour vous peut braver le malheur,
Mais qui frémit pour vous d'une action si noire.
Vous, à votre vengeance immoler votre gloire !
Contre votre pays former de tels desseins !
Vous, au sang de mon père oser tremper vos mains !
En ce jour, il est vrai, son courroux redoutable
Vient de combler les maux dont le poids nous accable ;
Mais c'est mon père enfin, seigneur. Pouvez-vous bien
Verser vous-même un sang où j'ai puisé le mien,
A qui même est uni le sang qui vous fit naître ?
Quoi ! sans craindre les noms de meurtrier, de traître,
Ce cœur, jusqu'à ce jour si grand, si généreux,
Médite avec plaisir tant de meurtres affreux ?

Quelques charmes d'abord que la vengeance étale,
Songez qu'à ses auteurs elle est toujours fatale;
Et qu'en proie au remords qui suit ses noirs effets,
Souvent les mieux vengés sont les moins satisfaits

SERVILIUS.

Vous jugez mal de moi. Je cherche, Valérie,
Moins à venger mes maux, qu'à sauver ma patrie.
Ce n'est point, pour la perdre, un sanglant attentat;
Je verse un mauvais sang pour en purger l'État.

VALÉRIE.

Et de quel sang plus pur pouvez-vous bien prétendre
De remplacer celui que vous allez répandre?
De qui prétendez-vous sauver votre pays?
Du sénat, des consuls, par le peuple haïs?
Ah! d'un peuple insensé suivez-vous les caprices?
Et quoi que le sénat ait pour vous d'injustices,
Quoi que puisse à nos cœurs inspirer le courroux,
N'est-il pas et plus juste et plus digne de nous
De souffrir seuls les maux qui troublent notre vie,
Que de voir dans les pleurs toute notre patrie?
Ne croyez pas pourtant qu'après un tel discours
Je trahisse un secret d'où dépendent vos jours:
Ces jours sont pour mon cœur d'un prix que rien n'égale.
Mais si, pour désarmer votre fureur fatale,
Mon père dans mes pleurs ne trouve point d'appui,
J'en atteste les dieux, je péris avec lui.
Je vous laisse y penser.

SCÈNE III.

SERVILIUS, *seul.*

PAR quel destin contraire
A-t-elle pénétré ce dangereux mystère !
Quel embarras fatal ! Je n'ai pu rien nier :
C'étoit un artifice inutile et grossier.
J'ai dû, pour la contraindre à garder le silence,
En faire à son amour comprendre l'importance.
Et que craindre, après tout, d'un cœur tel que le sien ?
Mais n'ai-je rien moi-même à soupçonner du mien ?
Quel trouble, en l'écoutant, quelle pitié soudaine,
Pour nos tyrans proscrits vient d'ébranler ma haine ?
Qui, moi ? je douterois d'un si juste courroux ?
Je pourrois.... Non, ingrats, non, vous périrez tous ;
L'arrêt en est donné par ma haine immortelle.

SCÈNE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

AMI, je viens t'apprendre une heureuse nouvelle :
Le sénat pour demain, selon nos vœux secrets,
D'un pompeux sacrifice ordonne les apprêts.
C'est demain, pour l'offrir, qu'il doit ici se rendre :
De la part de Rutile on vient de me l'apprendre.
Cependant Valérie est libre dans ces lieux,
Et sa vue à toute heure est permise à tes yeux.
Excuse si ma main l'a reçue en otage :
De Rutile par-là j'ai dû guérir l'ombrage.
Devant lui seulement prends garde qu'aujourd'hui....
Mais il entre.

SCÈNE V.

RUTILE, MANLIUS, SERVILIUS.

RUTILE, *à part.*

Je vois Manlius avec lui;
C'est ce que je souhaite. Éprouvons son courage.

MANLIUS.

Quelle joie à nos yeux marque votre visage,
Seigneur? De nos amis que faut-il espérer?

RUTILE.

Tout, seigneur. Avec nous tout semble conspirer;
A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez moi, quelle heureuse surprise!
J'ai trouvé ceux du peuple à qui de nos projets
Je puis en sûreté confier les secrets :
Eux-mêmes ils venoient, au bruit du sacrifice,
M'avertir qu'il falloit saisir ce temps propice.
Tout transporté de joie, à voir qu'en ces besoins
Leur zèle impatient eût prévenu mes soins;
Oui, chers amis, leur dis-je, oui, troupe magnanime,
Le destin va remplir l'espoir qui vous anime;
Tout est prêt pour demain, et, selon nos souhaits,
Demain le consulat est éteint pour jamais.
De nos prédécesseurs quelle fut l'imprudence,
Qui détruisant d'un roi la suprême puissance,
Sous un nom moins pompeux se sont fait deux tyrans,
Qui, pour nous accabler, sont changés tous les ans,
Et qui tous, l'un de l'autre héritant de leurs haines,
S'appliquent tour-à-tour à resserrer nos chaînes!
Tels et d'autres discours redoublant leur fureur,
Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur,

Leur marquer nos apprêts, nos divers stratagèmes,
Appuyés en secret par des sénateurs mêmes,
Ce que devoit dans Rome exécuter leur bras;
Tandis qu'au Capitole agiroient vos soldats;
Les postes à surprendre, et d'autres qu'on nous livre;
Les forces qu'on aura, les chefs qu'il faudra suivre;
En quels endroits se joindre, en quels se séparer;
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer;
Les maisons des proscrits, que, sur notre passage,
Nous livrerons d'abord à la flamme, au pillage;
Qu'une pitié, surtout, indigne de leur cœur,
A nos tyrans détruits ne laisse aucun vengeur.
Femmes, pères, enfants, tous ont part à leurs crimes;
Tous sont de nos fureurs les objets légitimes;
Tous doivent.... Mais, seigneur, d'où vient qu'à ce récit
Votre visage change, et votre cœur frémit?

SERVILIUS.

Oui: si près d'accomplir notre grande entreprise,
Je frémis à vos yeux de joie et de surprise;
Et mon cœur, moins ému, ne croiroit pas, seigneur,
Sentir autant qu'il doit un si rare bonheur.

RUTILE.

Excusez mon erreur, et m'écoutez. J'ajoute:
Ils n'ont de nos desseins ni lumière, ni doute;
Il faut qu'en ce repos où s'endort leur orgueil,
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et lorsqu'à nos regards les feux et le carnage
De nos fureurs partout étaleront l'ouvrage;
Du fruit de nos travaux, tous ces palais formés,
Par les feux dévorants pour jamais consumés;
Ces fameux tribunaux où régnoit l'insolence,
Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence,

Abattus et brisés, sur la poussière épars;
La terreur et la mort errant de toutes parts,
Les cris, les pleurs, enfin toute la violence
Où du soldat vainqueur s'emporte la licence,
Souvenons-nous, amis, dans ces moments cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les foibles mortels;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses,
Et que l'on ne peut plus, après tant de traverses,
Rendre, par d'autre voie, à l'État agité,
L'innocence, la paix, enfin la liberté.
Chacun, à ce discours, qui flatte son audace,
Sur son espoir prochain s'applaudit et s'embrasse;
Chacun par mille vœux en hâte les moments,
Et pour vous à l'envi fait de nouveaux serments.

MANLIUS.

Ainsi donc à nos vœux la fortune propice
A conduit nos tyrans au bord du précipice,
Et je n'ai plus qu'un jour à souffrir leur mépris.
Mais quel effort, seigneur, quel assez digne prix,
M'acquittant à vos soins....

RUTILE.

Je ne puis vous le taire.
Il est une faveur, que vous pourriez me faire;
Mais cet ami veut bien que, sur mes intérêts,
Je n'explique qu'à vous mes sentiments secrets.

SERVILIUS.

Je vous laisse, seigneur.

SCÈNE VI.

MANLIUS, RUTILE.

MANLIUS.

Par quel bonheur extrême
Vous puis-je....

RUTILE.

En me servant, vous vous servez vous-même,
Seigneur : il vous souvient des serments que j'ai faits,
Lorsqu'avec nos amis j'embrassai vos projets.
Je jurai devant tous, que, si j'avois un frère,
Pour qui m'intéressât l'amitié la plus chère;
Quand tous deux, en même heure ayant reçu le jour,
Nourris sous mêmes soins, dans le même séjour,
Le ciel auroit uni par les plus fortes chaînes
Nos vœux, nos sentiments, nos plaisirs et nos peines;
Si ce frère si cher, troublé du moindre effroi,
Me pouvoit faire en lui craindre un manque de foi,
Par moi-même aussitôt sa lâcheté punie
Préviendroit notre perte et son ignominie.
Vous louâtes, seigneur, ce noble sentiment,
Et chacun, après vous, fit le même serment.

MANLIUS.

Hé bien?

RUTILE.

Voici le temps qu'un effort nécessaire
Doit de votre serment prouver la foi sincère.

MANLIUS.

Sur qui?

RUTILE.

Sur votre ami. Je vous l'avois prédit.
Tandis qu'il m'écoutoit, rêveur, triste, interdit,

Les yeux mal assurés, il m'a trop fait connoître
Un repentir secret dont il n'est pas le maître.
L'horreur de Rome en feu l'a fait frémir d'effroi;
Et ne l'avez-vous pas observé comme moi?
Ces preuves à vos yeux ne sont pas évidentes;
Mais selon nos serments elles sont suffisantes.
Nous sommes convenus, que, dans un tel dessein,
Le soupçon bien souvent doit passer pour certain,
Et qu'il vaut mieux encor, dans un doute semblable,
Immoler l'innocent, qu'épargner le coupable.
Servilius lui-même en est tombé d'accord;
De lui, de son otage il a conclu la mort;
Et si quelque pitié s'emparant de notre âme,
Force notre fureur d'épargner une femme,
Qu'elle soit en lieu sûr gardée étroitement,
Et qu'il soit immolé, lui qui rompt le serment.

MANLIUS.

Et qui l'immolera? vous? que m'osez-vous dire?
Quelle est cette fureur qu'un soupçon vous inspire?
Sachez que, devant moi, par tout autre outragé,
Son honneur, par ce bras, seroit déja vengé;
Mais je vous rends justice, et crois que cette offense
Est un effet en vous de trop de prévoyance.
Faites-moi même grâce, et, calmant votre effroi,
Du choix de mes amis reposez-vous sur moi;
Songez que ce soupçon est une peur subtile,
Et par-là qu'il sied mal au grand cœur de Rutile.

RUTILE.

En vain vous me quittez. Il faut qu'en cet instant
J'éclaircisse avec vous ce soupçon important.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SERVILIUS, *seul.*

Où m'égaré-je ? où suis-je ? et quel désordre extrême
Guide au hasard mes pas, et m'arrache à moi-même ?
Quel changement subit ! O vengeance ! ô courroux !
A mes lâches remords m'abandonnerez-vous ?
N'est-ce donc qu'à souffrir qu'éclate ma constance ?
Et faut-il que je tremble à punir qui m'offense ?
Mais mon courage en vain tâche à se raffermir.
Ah ! si le seul récit m'a pu faire frémir,
Quel serai-je, grands dieux ! au spectacle terrible
De tout ce qui peut rendre une vengeance horrible !
Ah ! fuyons, dérobons nos mains à ces forfaits.
Mais où fuir ? en quels lieux te cacher désormais,
Où dans des flots de sang, Rome entière noyée,
Ne s'offre pas sans cesse à ton âme effrayée ?
En la laissant périr ne la trahis-tu pas,
Et même tes amis, qui comptoient sur ton bras ?
Envers les deux partis ta fuite est criminelle.
Non, non, pour l'un des deux il faut fixer ton zèle.
Pour tenir tes serments, il faut tout immoler ;
Ou bien, pour sauver Rome, il faut tout révéler.
Tout immoler ! ton cœur marque trop de foiblesse.
Tout révéler ! ton cœur y voit trop de bassesse :
Tu perdrois tes amis. Hé ! quel choix feras-tu ?
Deux écueils opposés menacent ta vertu ;

En se sauvant de l'un, elle périt sur l'autre.
O vous dont l'équité sert d'exemple à la nôtre,
Vous qui de la vertu nous prescrivez les lois,
Dieux justes! dieux puissants! souffrez-vous cette fois
Que ce cœur, si fidèle à l'honneur qui l'anime,
Tombe enfin malgré lui dans les piéges du crime?

SCÈNE II.

VALÉRIE, SERVILIUS.

VALÉRIE, *à part, les deux premiers vers.*

Ciel, qui m'as inspirée en ce juste dessein,
Prête-moi jusqu'au bout ton appui souverain!
(A Servilius.)
Seigneur, je juge assez quelle est l'inquiétude
Qui vous fait en ce lieu chercher la solitude,
Quels soucis différents vous doivent partager.
Mais votre cœur, enfin, veut-il s'en dégager?
Voulez-vous aujourd'hui qu'une heureuse industrie
Sauve tous vos amis, en sauvant la patrie?
Nous le pouvons, seigneur, sans danger, sans effort.
Votre amitié pourra s'en alarmer d'abord:
Mais l'honneur, le devoir, la pitié l'autorise.

SERVILIUS.

Comment?

VALÉRIE.

Il faut oser révéler l'entreprise,
Mais ne la révéler qu'après être assurés
Que le sénat pardonne à tous les conjurés.
Garanti par nos soins d'un affreux précipice,
Peut-il d'un moindre prix payer un tel service?

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valérie? et qui me croyez-vous?

VALÉRIE.

Tel qu'il faut être ici pour le salut de tous.
Je sais à vos amis quel serment vous engage,
Et vois tout l'embarras que votre âme envisage,
Quels noms dans leur colère ils pourront vous donner:
Mais un si vain égard doit-il vous étonner?
Est-ce un crime de rompre un serment téméraire,
Qu'a dicté la fureur, que le crime a fait faire?
Un juste repentir n'est-il donc plus permis?
Quoi! pour ne pas rougir devant quelques amis,
Que séduit et qu'entraîne une aveugle furie,
Vous aimez mieux rougir devant votre patrie!
Devant tout l'univers! Pouvez-vous justement
Entre ces deux partis balancer un moment?
De l'un et l'autre ici comprenez mieux la suite:
Si nous ne parlons pas, Rome est par eux détruite;
Si nous osons parler, quel malheur craignons-nous?
Rome entière est sauvée, et leur pardonne à tous;
Et quand de ce bienfait, consacrant la mémoire,
Elle retentira du bruit de votre gloire,
Parmi tous les honneurs qui vous seront rendus,
Leurs reproches alors seront-ils entendus?
Enfin, retracez-vous l'épouvantable image
De tant de cruautés où votre bras s'engage;
Figurez-vous, seigneur, qu'en ces affreux débris
Des enfants sous le fer vous entendez les cris;
Que les cheveux épars et de larmes trempée,
Une mère sanglante aux bourreaux échappée,
Vient, vous montrant son fils, qu'elle emporte en ses bras,
Se jeter à genoux au-devant de vos pas:

Votre fureur alors est-elle suspendue ?
Un soldat inhumain l'immole à votre vue ;
Et du fils aussitôt, dont il perce le flanc,
Fait rejaillir sur vous le lait avec le sang.
Soutiendrez-vous l'horreur que ce spectacle inspire ?

SERVILIUS.

Par les dieux immortels, appuis de cet empire,
Ces mots sont des éclairs, qui, passant dans mon cœur,
Y font un jour affreux qui me remplit d'horreur.
Vaincu par ma pitié.... Mais quoi ! Rome inhumaine,
Tu devrois ton salut aux objets de ta haine ?
Je pourrois d'un ami trahir tous les bienfaits ?
Le forcer.... Non, mon cœur ne l'osera jamais.

VALÉRIE.

Avez-vous quelque ami plus cher que Valérie ?

SERVILIUS.

Non. Votre amour suffit au bonheur de ma vie ;
Vous seule remplissez tous les vœux de mon cœur.
Ah ! pourquoi, justes dieux ! un si charmant bonheur
Ne m'est-il pas donné plus pur et plus paisible ?
Quels orages y mêle un destin inflexible ?

VALÉRIE.

Et pourquoi donc, seigneur, ne les pas détourner ?
Il faut, il faut enfin vous y déterminer.
Vous n'avez rien à craindre ; et, puisqu'il faut tout dire,
De la foi du sénat j'ai ce que je désire.
Il m'a tout accordé, de peur d'être surpris.

SERVILIUS.

O dieux ! sans mon aveu, qu'avez-vous entrepris ?

VALÉRIE.

Je vous avois promis de garder le silence :
Sur vous des conjurés je craignois la vengeance.

Mais enfin ce parti met tout en sûreté;
Sans votre aveu, seigneur, j'ai tout exécuté.
A vous persuader je voyois trop de peine.
C'est moi seule par-là qui m'expose à leur haine;
Et quoiqu'en vous nommant j'aie agi pour tous deux,
Vous me pouvez de tout accuser devant eux.

SERVILIUS.

Qu'avez-vous fait, ô ciel! par quel reproche horrible
S'en va me foudroyer leur colère terrible!
Et que me servira de vous désavouer?
Après qu'ils sont trahis, ce seroit les jouer.
Verront-ils pas d'abord que j'ai dû vous apprendre
Le secret que par vous le sénat vient d'entendre?
Et pourront-ils douter d'un concert entre nous?
C'en est fait, Valérie. Évitez leur courroux;
Fuyez ce lieu fatal, où va choir la tempête.
Je ne veux à ses coups exposer que ma tête.

VALÉRIE.

Allez, ne craignez rien. Mais on vient vers ces lieux.
D'un témoin défiant il faut craindre les yeux:
Quittons-nous, et gardons de rien faire connoître.

SCÈNE III.

SERVILIUS, *seul.*

Dans le trouble où je suis, qui vois-je encor paroître?
Seroit-il averti de ce qui s'est passé?
De quel front soutenir son visage offensé?
N'importe, demeurons; et dans un tel orage,
Après notre pitié, montrons notre courage.
Mais dans quelle pensée est-il enseveli?

SCÈNE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

CONNOIS-TU bien la main de Rutile?

SERVILIUS.

Oui.

MANLIUS.

Tiens, li.

SERVILIUS *lit.*

« Vous avez méprisé ma juste défiance :
» Tout est su par l'endroit que j'avois soupçonné.
» C'est par un sénateur de notre intelligence,
» Qu'en ce moment l'avis m'en est donné.
» Fuyez chez les Véiens, où notre sort nous guide;
» Mais pour flatter les maux où ce coup nous réduit,
» Trop heureux en partant, si la mort du perfide,
» De son crime, par vous, lui déroboit le fruit! »

MANLIUS.

Qu'en dis-tu?

SERVILIUS.

Frappe.

MANLIUS.

Quoi!

SERVILIUS.

Tu dois assez m'entendre;
Frappe, dis-je; ton bras ne sauroit se méprendre.

MANLIUS.

Que dis-tu, malheureux? Où vas-tu t'égarer?
Sais-tu bien ce qu'ici tu m'oses déclarer?

SERVILIUS.

Oui, je sais que tu peux, par un coup légitime,
Percer ce traître cœur que je t'offre en victime;
Que ma foi démentie a trahi ton dessein.

MANLIUS.

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton sein!
Pourquoi faut-il encor que ma main trop timide
Reconnoisse un ami dans les traits d'un perfide?
Qui? toi? tu me trahis? L'ai-je bien entendu?

SERVILIUS.

Il est vrai, Manlius. Peut-être je l'ai dû.
Peut-être, plus tranquille, aurois-tu lieu de croire,
Que sans moi tes desseins auroient flétri ta gloire.
Mais enfin les raisons qui frappent mon esprit,
Ne sont pas des raisons à calmer ton dépit;
Et je compte pour rien, que Rome favorable
Me déclare innocent, quand tu me crois coupable.
Je viens donc, par ta main, expier mon forfait.
Frappe. De mon destin je meurs trop satisfait,
Puisque ma trahison, qui sauve ma patrie,
Te sauve en même temps et l'honneur et la vie.

MANLIUS.

Toi, me sauver la vie!

SERVILIUS.

Et même à tes amis.
A signer leur pardon le sénat s'est soumis:
Leurs jours sont assurés.

MANLIUS.

Et quel aveu, quel titre,
De leur sort et du mien te rend ici l'arbitre?
Qui t'a dit que pour moi la vie eût tant d'attraits?
Que veux-tu que je puisse en faire désormais?

Pour m'y voir des Romains le mépris et la fable?
Pour la perdre peut-être en un sort misérable,
Ou dans une querelle, en signalant ma foi,
Pour quelque ami nouveau, perfide comme toi?
Dieux! quand de toutes parts ma vive défiance
Jusqu'aux moindres périls portoit ma prévoyance,
Par toi notre dessein devoit être détruit,
Et par l'indigne objet dont l'amour t'a séduit!
Car, je n'en doute point, ton crime est son ouvrage,
Lâche, indigne Romain, qui, né pour l'esclavage,
Sauves des fiers tyrans soigneux de t'outrager,
Et trahis des amis qui vouloient te venger!
Quel sera contre moi l'éclat de leur colère!
Je leur ai garanti ta foi ferme et sincère;
J'ai ri de leurs soupçons, j'ai retenu leurs bras,
Qui t'alloient prévenir par ton juste trépas.
A leur sage conseil que n'ai-je pu me rendre!
Ton sang valoit alors qu'on daignât le répandre;
Il auroit assuré l'effet de mon dessein :
Mais sans fruit maintenant il souilleroit ma main;
Et trop vil à mes yeux pour laver ton offense,
Je laisse à tes remords le soin de ma vengeance.

SCÈNE V.

SERVILIUS, *seul.*

Quelle confusion, à ce reproche affreux,
Quelle stupidité suspend ici mes vœux!
Que résoudre? Il me fuit comme un monstre funeste :
Irai-je lui montrer encor ce qu'il déteste?
O colère trop juste! ô redoutable voix!
Noms affreux, entendus pour la première fois!

Moi lâche, moi perfide ! et je vivrois encore !
Moi-même, autant que lui, je me hais, je m'abhorre.
Il m'a contre moi-même inspiré sa fureur.
Allons, ne souffrons pas des noms si pleins d'horreur ;
De la nuit du tombeau couvrons-en l'infamie ;
Et le cherchant, malgré sa colère affermie,
Forçons-le de douter, en voyant mes efforts,
Qui l'emporte en mon cœur, du crime ou du remords.

SCÈNE VI.

ALBIN, SERVILIUS.

ALBIN.

Tout est perdu, seigneur, et dans Rome alarmée,
De nos projets trahis la nouvelle est semée.
J'en venois à la hâte avertir Manlius ;
Mais il n'étoit plus temps. Déja Valérius,
Qui, pour plus d'assurance en ce péril extrême,
Des ordres du sénat s'étoit chargé lui-même,
Sans bruit, avec sa suite, entré subitement,
L'avoit fait arrêter dans son appartement,
Et même dans l'instant qu'une noire furie
Avoit armé son bras pour s'arracher la vie.
On lui laisse, seigneur, ce palais pour prison :
Sortant du Capitole, on doit craindre, dit-on,
Que ses amis secrets, armant la populace,
N'accablent son escorte, et n'assurent sa grâce.

SERVILIUS.

Juste ciel !

ALBIN.

De son sort je vais suivre le cours.
Vous, sauvez-vous, courez lui chercher du secours.
Je vais l'en avertir.

SERVILIUS.

Allons nous-même apprendre....

Mais Valérius vient.

SCÈNE VII.

SERVILIUS, VALÉRIUS.

SERVILIUS.

Que me fait-on entendre?
D'où vient que Manlius est par vous arrêté,
Seigneur? ai-je payé trop peu sa liberté?
Cette grâce pour tous n'est-elle pas signée?
Le sénat reprend-il sa parole donnée?

VALÉRIUS.

De ses ordres secrets je ne rends point raison.
Il vous importe peu de les connoître, ou non,
Puisque pour vous, seigneur, ils ne sont point à craindre;
Sa bonté ne vous laisse aucun droit de vous plaindre;
Il vous fait grâce entière, et veut que dans l'oubli
Son arrêt contre vous demeure enseveli.
Il vous rend tout, il veut, de votre illustre zèle,
Dans nos fastes garder la mémoire immortelle.
C'est ce que de sa part je viens vous déclarer;
Et pour moi-même aussi, je viens vous assurer,
Qu'avec vous renouant une amitié sincère,
Je rends grâces aux dieux, dont le soin salutaire
A fait de votre hymen, contraire à mes desseins,
Le principe secret du salut des Romains.

SERVILIUS.

Et moi, c'est ce qu'ici mon âme désavoue.
Je déteste à jamais ce sénat qui me loue;

Je lui rends ses faveurs, qu'il m'accorde à moitié;
Je vous rends à vous-même une vaine amitié :
J'en fais et mon malheur et mon ignominie,
A Manlius trahi s'il en coûte la vie.
Mon dessein n'étoit pas, en trahissant le sien,
Ni de vendre son sang, ni d'épargner le mien :
Pour son propre intérêt, j'ai pris ce soin du vôtre;
Et ma pitié vouloit vous sauver l'un de l'autre.
Quoi ! de ma trahison, dont le remords me suit,
N'aurois-je que la honte ? auriez-vous tout le fruit ?
Perdrois-je tout moi seul, en sauvant tout l'Empire ?

VALÉRIUS.

Je vous ai déja dit ce que je pouvois dire :
Mais retenez, seigneur, cet injuste transport;
Nous allons au sénat décider de son sort;
Et soit qu'on le condamne, ou bien qu'on lui pardonne,
Croyez-moi, désormais la gloire vous ordonne
De quitter sa querelle, ainsi que ses projets,
Et du bonheur public faire tous vos souhaits.
Le temps me presse : adieu.

SCÈNE VIII.

SERVILIUS, *seul.*

Dans quelle inquiétude
De ce discours obscur me met l'incertitude !
Le sénat voudroit-il.... Mais en peux-tu douter ?
Sur ce qu'on voit de toi, te doit-on respecter ?
Tu trompes tes amis, tes ennemis te trompent,
Et toi-même as rompu les mêmes nœuds qu'ils rompent.
Ainsi donc Manlius m'imputant son trépas,
Je verrois.... Mais du moins ne l'abandonnons pas :

Pour défendre ses jours, souffrons encor la vie;
Et soit que le succès seconde mon envie,
Soit qu'il trompe mes soins, après son sort réglé,
Expirons aussitôt à ma gloire immolé.
Surtout dans le tombeau n'emportons pas sa haine,
Et tâchons.... Mais voici d'où naît toute ma peine.

SCÈNE IX.

SERVILIUS, VALÉRIE.

VALÉRIE.

SEIGNEUR, j'ai vu mon père, et ne puis expliquer
Les bontés qu'en deux mots il m'a fait remarquer.
Mais pressé par le temps, il m'a soudain laissée,
Pour vous chercher, dit-il, dans la même pensée,
Et sans doute.... Ah! seigneur, ne jetez point sur moi
Ces sévères regards qui me glacent d'effroi.
Quel trouble est dans vos yeux! quelle horreur imprévue...

SERVILIUS.

Oses-tu bien encor te montrer à ma vue?
Ne vois-tu pas ici le péril que tu cours?

VALÉRIE.

Quoi donc?

SERVILIUS.

Où m'ont réduit tes funestes discours!
Où Manlius est-il, qu'en as-tu fait, perfide?
Tu trembles vainement du courroux qui me guide;
Avant ta trahison, il y falloit songer.
Dans les derniers malheurs tu viens de le plonger.
Arrêté, menacé, comblé d'ignominie,
Son espoir le plus doux est de perdre la vie.

De sa haine à jamais tu m'as rendu l'objet :
Mais enfin, quand je suis entré dans son projet,
De la foi de tous deux je t'avois fait l'otage,
Et de sa sureté ta vie étoit le gage.
Tu l'as trahi ; tes soins pour Rome ont réussi :
Que tarde ma fureur de le venger aussi !

VALÉRIE.

Hé bien ! pourquoi, seigneur, ces transports, ces injures?
S'il ne faut que mon sang pour calmer ses murmures,
Vous l'ai-je refusé ? n'est-il pas tout à vous ?
Je puis souffrir la mort, mais non votre courroux.
Immolez sans fureur une tendre victime ;
Que ce soit seulement un effort magnanime.
En me perçant le cœur, ne me haïssez pas.
Plaignez-le au moins, ce cœur, qui, jusques au trépas
Vous aima, ne périt par votre main sévère,
Que pour avoir sauvé ma patrie et mon père.

SERVILIUS.

Moi, te percer le cœur ! Ah ! rends-moi donc le mien
Tel que je te l'offris, pour mériter le tien.
Fidèle à ses serments, généreux, intrépide,
Tu n'en as fait, hélas ! qu'un lâche, qu'un perfide;
Et quoi que lui conseille un si juste courroux,
Lui-même il est l'asile où tu braves mes coups.
Que dis-je ? En ce moment, les dieux, sur ton visage,
Ont imprimé leurs traits, que respecte ma rage ;
Ou des Romains, par toi conservés en ce jour,
Le démon tutélaire est le tien à son tour.
Hé bien ! c'est donc à toi qu'il faut que je m'adresse :
Par tout ce que pour toi mon cœur sent de tendresse,
Par tes yeux, par tes pleurs, dont le pouvoir charmant
Sait si bien dérober le crime au châtiment,

En faveur d'un ami montre encor ta puissance;
Et tandis que je vais parler en sa défense,
Avant que le sénat ait pu rien arrêter,
A ton père cruel, va, cours te présenter;
Tombe, pleure à ses pieds : fais à ce cœur rebelle
Sentir pour nos malheurs une pitié nouvelle;
Que par lui du sénat s'apaise le courroux;
Qu'enfin Manlius vive, ou nous périrons tous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MANLIUS, ALBIN.

ALBIN.

Oui, j'ai tout craint pour vous, seigneur, je le confesse,
Quand j'ai vu le sénat, tenant mal sa promesse,
Se réserver le droit, en pardonnant à tous,
De décider du sort de Rutile et de vous.
Je craignois de vous voir seul en proie à sa haine,
Pour Rutile échappé, porter toute la peine.
Mais puisque de ce soin, moins prompt à se charger,
Il remet aux tribuns le droit de vous juger,
Il fait voir que sur vous ne sachant que résoudre,
N'osant vous condamner, honteux de vous absoudre,
Sa crainte vous livrant à des juges plus doux,
Doit les encourager à tromper son courroux.
C'est à Servilius que cette grâce est due;
Car enfin, puisqu'ici vous souhaitez sa vue,
J'ose vous en parler, et loin d'être offensé....

MANLIUS.

O dieux! à le haïr faut-il qu'il m'ait forcé!

ALBIN.

Quoi! parlez-vous encor de haine et de colère,
Après tout ce qu'a fait son repentir sincère?
Vous le voyez. Quel autre, osant parler pour vous,
D'un sénat tout puissant craint si peu le courroux?
Tandis que tout le peuple, effrayé des supplices
Où vos projets connus exposoient vos complices,

Se détachant de vous, croit, par cet abandon,
Prouver son innocence, ou payer son pardon;
Tandis que tout se tait, jusqu'à vos propres frères,
C'est lui qui, s'opposant aux sénateurs sévères,
A produit, à leurs yeux, quatre cents citoyens,
De l'horreur des prisons rachetés de vos biens,
Tant d'autres, par vos mains sauvés dans les batailles;
Tant d'honneurs remportés en forçant des murailles,
Dix couronnes, le prix de dix combats fameux,
Et votre sang versé cent et cent fois pour eux.
Surtout quelle chaleur animoit son courage,
Quelle rougeur subite a couvert leur visage,
Quand montrant à leurs yeux, témoins de vos exploits,
Ce mont, d'où votre bras foudroya les Gaulois,
De nos dieux, dont alors vous fûtes la défense,
Sa voix, sur ces ingrats, attestoit la vengeance!

MANLIUS.

Vain remède à mes maux! inutile secours!
Quand son zèle et ses soins auroient sauvé mes jours
Peut-il de mes desseins rétablir l'espérance?
Et puis-je aimer la vie, en perdant ma vengeance?
Toutefois, que me sert de cacher à ta foi
Un penchant qui vers lui m'entraîne malgré moi?
Oui, je te fais l'aveu de ma honte secrète:
Pour un perfide ami ma haine m'inquiète,
M'embarrasse; et tandis que, ferme, indifférent,
Je vois, pour me sauver, tout ce qu'il entreprend,
En dédaignant ses soins, mon cœur y trouve un charme,
Qui, malgré son dépit, le touche et le désarme.
Non qu'enfin de ma gloire aujourd'hui peu jaloux,
Sans rien vouloir de plus, j'apaise mon courroux;
Je prétends.... Mais il vient. Sors, Albin, et me laisse
A ses regards du moins dérober ma foiblesse.

SCÈNE II.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Enfin, tu prétends donc, dans mon cœur confondu,
Triompher, malgré moi, d'un courroux qui t'est dû ?
Je vois ton repentir, animant ton audace,
Opposer mille efforts au sort qui me menace ;
Mais, sans que du succès tu puisses t'assurer,
Après m'avoir trahi, c'est me déshonorer.
Il semble à mes tyrans, que, tremblant pour ma vie,
Dans tes soins mendiés, c'est moi qui m'humilie.
Ton zèle mal conçu m'expose à leurs mépris,
Et de mon amitié tu connois mal le prix.
Si sa perte, à ce point, t'inquiète et t'afflige,
Tous tes efforts sont vains, sans un prix que j'exige :
Mais tel, qu'il peut lui seul me mieux prouver ta foi,
Que tout ce que ton zèle osa jamais pour moi.
Pourrai-je cette fois compter sur ton courage ?

SERVILIUS.

De ce doute, à tes yeux, j'ai mérité l'outrage ;
Mais sans vouloir en vain m'expliquer là-dessus,
Ni faire des serments que tu ne croirois plus,
Si j'ai peu fait encor pour laver cette injure,
Songe bien seulement, après un tel parjure.
Qu'en un cœur généreux, de remords combattu,
La honte de sa chute affermit sa vertu.

MANLIUS.

Hé bien ! écoute donc. Tu sais contre ma vie
Combien est animé le sénat en furie.

Lié par le pardon qu'il t'a signé pour moi,
Il sait et me poursuivre et te garder sa foi;
Il me livre aux tribuns, et de ma mort certaine,
Sur eux, par cette adresse, il rejette la haine.
Dévoués à ses lois, de ma gloire jaloux,
C'est sa main, contre moi, qui conduira leurs coups.
Ils ne prononceront que ce qu'il leur inspire,
Et le peuple soumis n'osera les dédire.
Enfin, qu'espères-tu de tes soins pour mes jours?
Crois-tu que le sénat, séduit par tes discours,
Après ce que deux fois a tenté ma furie,
Soit assez imprudent pour me laisser la vie?
Non, non, Servilius, mon trépas est certain.
Et quelle honte à moi, quelle rage en mon sein,
De voir mes ennemis, au gré de leur caprice,
Disposer de mon sort, et choisir mon supplice!
Verras-tu ton ami terminer à tes yeux,
Par une main infâme un sort si glorieux?
Enfin, d'un tel trépas l'infamie assurée,
C'est toi, Servilius, qui me l'as procurée.
Je dois de cet affront être sauvé par toi.
Observé, désarmé, je ne puis rien pour moi.
Mes gardes, en entrant, t'ont désarmé toi-même;
Mais il faut, pour tromper leur vigilance extrême....

SERVILIUS.

Je t'entends.... Mais on vient.

SCÈNE III.

MANLIUS, SERVILIUS, ALBIN.

ALBIN.

Un tribun empressé
Vient vous entretenir de ce qui s'est passé.
Vous l'allez voir, seigneur; il monte au Capitole.

MANLIUS.

Lorsque tout est connu, que sert ce soin frivole?....
Tu vois bien qu'il est temps de prendre ton parti;
Profitons des moments, quand il sera parti.
Crois que, sans cet effort, tout l'éclat de ton zèle
N'est plus pour Manlius qu'une injure nouvelle.

SERVILIUS.

Va, je te servirai par delà tes souhaits.

SCÈNE IV.

SERVILIUS, *seul.*

Oui, c'en est fait, il faut effacer pour jamais
Le reproche odieux dont ma gloire est flétrie!
Il faut que l'avenir.... Mais je vois Valérie,
Armons-nous à ses yeux d'un cœur ferme et constant.
Voici pour mon amour le plus affreux instant.

SCÈNE V.

VALÉRIE, SERVILIUS.

VALÉRIE.

Je vais voir éclater sur moi votre colère,
Mais la plus prompte mort me sera la plus chère,

Et je viens me livrer à vos justes transports.
Près d'un père endurci j'ai fait de vains efforts;
Mes pleurs....

SERVILIUS.

Je le savois : mais enfin, Valérie,
De mes ressentiments ne crains plus la furie.
J'ai fléchi Manlius; mon crime étoit le tien,
Et tu dois partager le pardon que j'obtien.
Je rends grâce aux efforts que, sur le cœur d'un père,
Pour sauver cet ami, ton zèle vient de faire;
Daigne excuser aussi l'éclat de mes fureurs.
Tu le vois, le destin a pouvoir sur les cœurs.
Il sait, des plus unis, troublant l'intelligence,
Leur faire, quand il veut, sentir leur dépendance.
Mais de tes pleurs enfin retiens ici le cours;
D'une âme raffermie écoute mon discours.
Montre un courage ici digne de ta naissance.

VALÉRIE.

Je vous obéirai, s'il est en ma puissance.
Parlez.

SERVILIUS.

Ressouviens-toi de ce malheureux jour
Où la haine des dieux alluma notre amour.

VALÉRIE.

Malheureux! Juste ciel!

SERVILIUS.

Quoi! déja ton courage....

VALÉRIE.

Et puis-je avec constance écouter ce langage?
Ainsi ce jour, témoin de ma félicité,
Est un jour malheureux, et par vous détesté!

Que votre amour, seigneur, dans ses transports sincères,
S'en souvenoit, hélas! sous des noms bien contraires!

SERVILIUS.

Cet amour insensé ne regardoit que soi :
Il ne prévoyoit pas les malheurs que sur toi
Déploîroient les destins, depuis ce jour sinistre,
Et qu'il devoit lui-même en être le ministre,
Qu'il te feroit quitter un sort tranquille, heureux,
Pour attacher tes jours à mon sort rigoureux ;
Que par lui, que pour lui, tu te verrois réduite
Aux affronts de l'exil, aux travaux de la fuite,
Et qu'enfin aujourd'hui des transports inhumains
Contre ton propre sang exciteroient mes mains.

VALÉRIE.

Ciel! où tend ce discours? Pourquoi dans ma pensée
Rappeler vainement cette image effacée?

SERVILIUS.

D'un malheureux ami tu comprends le danger :
Le conseil des tribuns est prêt à le juger.
Je vais, aux yeux de tous, y prendre sa défense :
Mais si l'évènement trompe mon espérance,
C'est à toi, Valérie, après tant de travaux,
A perdre sans regret l'auteur de tous tes maux.
Adieu.

SCÈNE VI.

VALÉRIE, *seule.*

Que me dit-il! Quel nouveau coup de foudre!
A quel parti cruel prétend-il me résoudre?
Moi, que je me prépare à le perdre en ce jour,
Quand tout semble assurer son cœur à mon amour!

Et que veut-il enfin ? Rompre mon hyménée ?
Me fuir ? Ou par ses mains trancher sa destinée ?
Que deviendrois-je ? ô dieux ! quel que soit son dessein,
En vain je le voudrois arracher de son sein.
A mes yeux étonnés, quel calme redoutable
Marquoit sur son visage une âme inébranlable !
Sous un prétexte vain à sortir de ce lieu,
Ne m'auroit-il point dit un éternel adieu ?
Ah ! ciel ! s'il étoit vrai ! s'il falloit que mon âme....
Courons m'en éclaircir.

SCÈNE VII.

VALÉRIE, TULLIE.

VALÉRIE.

Ah ! viens, suis-moi.

TULLIE.

Madame,
Des gardes sont ici chargés par votre époux,
De retenir vos pas, et de veiller sur vous.
C'est l'ordre qu'il donnoit lui-même, en ma présence,
Quand Albin est venu lui dire en diligence,
Que son maître, en partant, souhaitoit lui parler.

VALÉRIE.

O ciel ! que m'apprends-tu ? Que j'ai lieu de trembler !
Sait-on si son arrêt....

TULLIE.

On n'a pu m'en instruire.
Déja l'un des tribuns, chargé de le conduire,
Montant au Capitole, avoit laissé juger
Qu'il ne venoit ici que pour l'interroger.

Il craignoit que du peuple une troupe avertie,
Pour sauver Manlius n'attendît sa sortie.
Cependant sur la route on plaçoit des soldats,
Et d'autres sont bientôt arrivés sur ses pas,
Qui sur l'heure formant une nombreuse escorte,
Conduisent aux tribuns Manlius à main forte.
Servilius d'abord, éperdu, furieux,
Par un départ soudain, se dérobe à mes yeux;
Et sans doute, madame, il court en leur présence
D'un ami hautement embrasser la défense.

VALÉRIE.

En partant de ces lieux, lui-même il me l'a dit:
Et que deviendra-t-il, si Manlius périt?
Je frémis d'y penser; et cependant captive,
J'attendrois!.... Non, Tullie, il faut que je le suive;
Il faut en ce palais, les flammes à la main,
M'allumer un bûcher, ou m'ouvrir un chemin....
Mais j'aperçois Albin: quel est son trouble extrême!

SCÈNE VIII.

ALBIN, VALÉRIE, TULLIE.

VALÉRIE.

ALBIN, où courez-vous?

ALBIN.

Je l'ignore moi-même,
Et dans l'égarement d'un aveugle transport...

VALÉRIE.

Vient-on de condamner Manlius à la mort?
Servilius.... parlez, expliquez-vous sans feinte,
Vous ne me direz rien que ne m'ait dit ma crainte.

ALBIN.

Hélas! je prétendrois, par d'inutiles soins,
Vous cacher un malheur dont tant d'yeux sont témoins.
Apprenez, apprenez par ce récit fidèle,
L'effort d'une vertu magnanime et cruelle.
A pas précipités l'ardent Servilius,
Non loin de ce palais, avoit joint Manlius,
Vers cet endroit fameux, témoin de la victoire
Qui sur le Capitole a fait briller sa gloire,
Et qui voit maintenant, à la face des dieux,
Leur défenseur chargé de fers injurieux.
Votre époux indigné frémit de cet outrage :
Mais le fier Manlius, maître de son visage,
A ceux qui l'escortoient s'adresse en cet instant;
Il leur dit qu'il savoit un secret important;
Que pour en informer le sénat et l'empire,
A Servilius seul il désiroit le dire.
On s'éloigne d'abord, on n'est point alarmé
De laisser avec lui son ami désarmé.
Moi seul resté près d'eux, j'entends tout, et j'admire
Ce qu'un ferme courage à Manlius inspire :
« C'en est fait, disoit-il, et tu n'en doutes pas.
« Mes juges ont signé l'arrêt de mon trépas;
« J'en ai l'avis certain. Si mon malheur te touche,
« Épargne-moi l'affront de l'ouïr de leur bouche;
« Et du poids de mes fers soulageant l'embarras,
« Vers ce bord que tu vois précipite mes pas.
« Laissons à Rome, au moins, cette tache éternelle,
« De m'avoir vu périr où j'ai vaincu pour elle.
« Oui, répond votre époux, c'est par ce juste effort
« Qu'il faut te dérober aux horreurs de ton sort :
« Mais ce n'est pas assez de sauver ta mémoire

« De cet affront cruel que m'impute ta gloire ;
« Je veux en t'imitant te venger aujourd'hui. »
Sur le bord aussitôt il l'entraîne avec lui.
On s'écrie, on y court : mais ce soin est frivole.
Tous deux précipités au pied du Capitole,
Ils meurent embrassés, tristes objets d'horreur,
Où l'on voit l'amitié consacrer la fureur.

VALÉRIE.

Hé bien ! c'en est donc fait, ô fortune inhumaine,
Et je serois encor le jouet de ta haine !
Mais contre les rigueurs que tu m'as fait prévoir,
J'ai su secrettement armer mon désespoir ;
Et je vais malgré toi, par ce coup favorable,
Finir tous tes projets contre une misérable.

(Elle se poignarde.)

TULLIE.

Grands dieux ! quelle fureur....

VALÉRIE.

Ne me plains point ; je vais
A ce que j'ai perdu me rejoindre à jamais.

FIN DE MANLIUS CAPITOLINUS.

AMASIS,

TRAGÉDIE,

PAR LAGRANGE DE CHANCEL,

Représentée, pour la première fois, le 13 décembre 1701.

NOTICE
SUR LAGRANGE DE CHANCEL.

Joseph Lagrange de Chancel naquit au château d'Antoniat, près de Périgueux, en 1676. Poëte dès l'âge de sept ans, il composa à neuf une comédie qu'il joua à Bordeaux avec ses camarades de collège. Amené à Paris, il y entra page chez la princesse de Conti. Il n'avoit pas encore dix-sept ans quand il mit *Adherbal* au théâtre. Cette tragédie, jouée pour la première fois le 8 janvier 1694, eut cinq représentations. Trois ans après il donna une seconde tragédie intitulée *Oreste et Pilade*, qui fut jouée dix fois. L'année 1699 vit paroître deux autres tragédies du même auteur, *Méléagre* le 18 janvier, et *Athénaïs* le 20 novembre. La première eut dix représentations, et la seconde fut donnée quinze fois avec beaucoup de succès. Elle n'en obtint pas moins en 1736.

De toutes les tragédies de Lagrange, celle qui est restée le plus long-temps au théâtre, est *Amasis*, représentée pour la première fois le 13 décembre 1701.

En 1708 il donna sa tragédie d'*Alceste*, qui n'eut que six représentations. *Ino et Mélicerte*, tragédie

donnée, pour la première fois, le 10 mars 1713, eut un grand succès pendant dix-sept représentations. Dix-huit ans après, le 17 décembre 1731, parut *Érigone*, qui ne fut jouée que huit fois. Elle fut suivie, l'année 1732, de *Cassius Victorinus* dernière tragédie de l'auteur; elle n'obtint également que huit représentations.

Lagrange de Chancel a composé plusieurs opéra, et eût peut-être encore ajouté quelques tragédies à celles que nous venons de citer, s'il n'eût mené une vie fort orageuse que lui procura son caractère vif et turbulent. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans à Antoniat, sa patrie, le 27 décembre 1758.

PERSONNAGES.

AMASIS, usurpateur de la couronne d'Égypte.
NITOCRIS, reine d'Égypte, veuve d'Apriès.
SÉSOSTRIS, fils d'Apriès et de Nitocris.
PHANÈS, favori d'Amasis.
ARTHÉNICE, fille de Phanès.
CANOPE, confidente de la reine.
MICÉRINE, confidente d'Arthénice.
MÉNÈS, gouverneur de Psamménite, fils d'Amasis.
AMMON, officier de la garde.
Gardes.

La scène est à Memphis, dans le palais des rois d'Égypte.

AMASIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, PHANÈS.

PHANÈS.

Tandis qu'avec le jour qui commence de naître,
Amasis en ces lieux se dispose à paroître,
Et que de ses secrets confiés à ma foi,
Ces murs n'ont point encor d'autres témoins que moi,
Venez, prince; il est temps de vous marquer la place
Où vous devez venger le sang de votre race,
Et du grand Apriès vous montrer digne fils.
Vous voyez, d'un côté, la célèbre Memphis :
De l'autre, ces tombeaux, et ces plaines fécondes
Que le Nil enrichit du tribut de ses ondes.
Voici de vos aïeux le superbe palais,
Ce palais qu'Amasis a rempli de forfaits;
Ces vestiges sacrés, où tout vous représente
D'Apriès votre père une image sanglante;
Ces colonnes, ces arcs, ces monuments pompeux,
Insensibles témoins de son sort rigoureux.

C'est là que sans pâlir, ce monarque intrépide
Se vit enveloppé d'une foule homicide.
C'est là qu'abandonné des dieux et des mortels,
Il tomba sous l'effort de mille bras cruels.
C'est ici qu'attiré par les plaintes funèbres
Des esclaves fuyant au travers des ténèbres,
Le tumulte et la nuit secondant mes desseins,
J'arrachai votre vie au fer des assassins;
Tandis que dans les maux votre mère abîmée,
Sur son époux sanglant, mourante, inanimée,
Ne recouvra ses sens que pour envisager
Cinq fils, que sur ce marbre on venoit d'égorger.

SÉSOSTRIS.

Ah! que par tant d'horreurs mon âme est attendrie!
Que ces tristes objets redoublent ma furie!
Quand pourra Sésostris, secondé par les dieux,
Achever le dessein qui l'amène en ces lieux?
Phanès, à vos conseils je me laisse conduire :
Par vos soins généreux c'est peu que je respire;
Et qu'avec Cléophis à mon sort attaché,
Des bords, où par votre ordre il m'a tenu caché,
Je puisse me revoir au sein de ma patrie,
En état d'apaiser la voix du sang qui crie :
C'est peu qu'après trois jours que comme un inconnu,
Chez vous, hors de Memphis, vous m'avez retenu,
Vous ayez cette nuit, par votre vigilance,
Sur le fils du tyran commencé ma vengeance:
Pour l'achever encor, sans exposer mes jours,
A quoi votre amitié n'a-t-elle point recours?
De ce fils inconnu dont j'ai puni l'audace,
Vous voulez que je prenne et le nom, et la place;

Que son guide immolé, ces gages que je tiens,
Pour tromper Amasis, soient autant de moyens,
Qui m'ouvrant vers son cœur une route assurée,
Arrêtent de ses jours la coupable durée.
J'écoute avidement, j'admire vos raisons :
Mais sévère ennemi des moindres trahisons,
Ne puis-je faire aux dieux ce juste sacrifice,
Plutôt par ma valeur, que par mon artifice ?

PHANÈS.

Non, seigneur : pour punir un tyran furieux,
Les moyens les plus sûrs sont les plus glorieux.
Rien n'est si dangereux que trop d'impatience.
Il faut que la valeur se joigne à la prudence.
Dans nos troubles passés, nul autre mieux que moi,
Ne suivit en tous lieux le destin de son roi.
Où serions-nous tous deux, quand il perdit la vie,
Si je n'eusse écouté que ma seule furie ?
Foible contre Amasis, je me joignis à lui.
Ne pouvant l'accabler, je devins son appui ;
Et par là, de son cœur gagnant la confiance,
J'ai su vous préparer une illustre vengeance.
Déja pour ce dessein je viens de m'assurer
De tous ceux qui pour nous se peuvent déclarer.
Les prêtres de nos dieux leur ont donné l'exemple :
Ils ont même caché dans le fond de leur temple
Des soldats qu'en secret j'ai conduits dans Memphis.
J'ai fait plus. A leurs yeux j'ai montré Cléophis,
Qui sans vous découvrir, pour redoubler leur zèle,
A de votre retour répandu la nouvelle.
Tous les cœurs sont pour vous : et maître de ces lieux,
Aussitôt que la nuit obscurcira les cieux,

De nos braves amis marchant à votre suite,
Jusqu'au lit du tyran je conduirai l'élite.
Là tout vous est permis : vous n'aurez qu'à frapper,
Surpris de toutes parts, il ne peut échapper.
C'est en vain qu'agité des troubles formidables
Qu'impriment les remords dans le cœur des coupables,
De ce vaste palais parcourant les détours,
Il croit tromper les bras armés contre ses jours.
C'est là qu'au moindre bruit, craignant sa dernière heure,
En cent lieux différents il change de demeure;
Et que plus malheureux que ses moindres sujets,
Il cherche le sommeil, qu'il ne trouve jamais.
Autour de son palais, une garde empressée
De piques et de dards est toujours hérissée,
Et prêt d'immoler tout à ses premiers soupçons,
De tout ce qui l'approche, il craint des trahisons.
Ainsi jusqu'à tantôt gardez-vous d'entreprendre.
Voici le temps propice, où je lui puis apprendre,
Qu'un étranger sans suite, arrivé d'aujourd'hui,
D'un secret important ne veut s'ouvrir qu'à lui.
Attendez-nous.

SÉSOSTRIS.

Phanès, voyons plutôt ma mère.

PHANÈS.

La reine! ô dieux, seigneur, que prétendez-vous faire?
Ignorez-vous le soin qu'on prend à la garder?
Sans l'ordre du tyran, nul ne peut l'aborder.
Ma fille, dont le cœur pour elle s'intéresse,
La voyoit autrefois, et flattoit sa tristesse.
Il sembloit qu'il eût peine à souffrir son aspect.
Il fallut l'éloigner, pour n'être point suspect.

De femmes, de soldats, à toute heure entourée;
Du temple seulement on lui permet l'entrée,
Où demandant aux dieux la fin de ses malheurs,
Son offrande ordinaire est celle de ses pleurs.
Mais loin de vous trahir, le ciel vous favorise.
Si sa vue aujourd'hui vous eût été permise,
C'étoit tout hasarder, que de vous découvrir.
Ses transports suffisoient pour vous faire périr.
Vous écouterez mieux la voix de la nature,
Quand vous aurez vengé votre commune injure.

SÉSOSTRIS.

Eh bien! Phanès, allez, ne perdez plus de temps;
Achevez de me rendre un trône que j'attends,
Pour me voir en état de vous rendre justice,
Et d'en faire un hommage aux charmes d'Arthénice.

PHANÈS.

Ma fille! eh quoi, seigneur, par un servile espoir
Croyez-vous m'exciter à faire mon devoir?
Ah! si de mes travaux conservant la mémoire,
Vous estimez mon sang digne de cette gloire,
Pour me forcer, sans honte, à vous tout accorder,
Régnez, soyez mon roi, pour me le commander.

SCÈNE II.

SÉSOSTRIS, *seul.*

Il sort; et le tyran va paroître à ma vue!
Je sens à son approche une horreur imprévue:
Je sens que cette idée éloigne de mon cœur
Tout autre mouvement que ceux de ma fureur.
O vous, de mes aïeux demeure magnifique,
Asservie à regret sous un joug tyrannique!

Palais, qu'après la mort du plus grand de vos rois,
Ma mère de ses pleurs a lavé tant de fois!
Par votre cher aspect, pour ce fameux ouvrage,
Excitez mes transports, redoublez mon courage.
Et vous de qui le sang empreint de toutes parts,
Se vient offrir encore à mes tristes regards,
Mânes de mes parents qui demandez vengeance,
Mon ardeur est égale à votre impatience.
Vous m'avez déja vu, plein d'un juste courroux,
Sur le fils du tyran porter mes premiers coups.
Mais ce n'est point assez qu'il ait cessé de vivre:
Me voici dans ces lieux. Son père va le suivre.
Je jure par ce fer, qu'aussitôt que la nuit
Aura chassé des cieux le flambeau qui nous luit,
Par le sang d'Amasis j'apaiserai vos ombres:
Ou je vous rejoindrai dans les royaumes sombres.

SCÈNE III.

AMASIS, SÉSOSTRIS, PHANÈS, GARDES.

AMASIS, *à Phanès.*

Quel est cet étranger qui demande à me voir?
Que veut-il? d'où vient-il? n'as-tu pu le savoir?

PHANÈS.

Non, seigneur. Il ne veut s'expliquer qu'à vous-même.
Le voici.

AMASIS.

Juste ciel! ma surprise est extrême;
Quel trouble, à son abord, s'élève dans mon cœur!
Approchez, étranger. Que voulez-vous?

SÉSOSTRIS.

Seigneur,

Souffrez que je vous rende une dernière lettre,
Qu'à Ladice en vos mains j'ai promis de remettre.

AMASIS.

J'en reconnois encore et les traits et le seing.
Que veut-elle? lisons; et sachons son dessein.

(Il lit.)

« Votre amour pour la reine, et vos desseins pour elle,
« De vos états, seigneur, m'ont jadis fait sortir;
« Mais du moins en perdant un époux infidèle,
« A perdre encore un fils je ne puis consentir :
« Aujourd'hui que le sort, pour vous combler de joie,
« Par mon trépas enfin dégage votre foi,
« N'étendez point l'horreur que vous eûtes pour moi,
« Sur ce fils que je vous renvoie. »
LADICE. Ah! quels transports m'agitent à la fois!
Psamménite, mon fils! est-ce vous que je vois?
Vous que sur un soupçon conçu par votre mère,
A retenu quinze ans une terre étrangère?

SÉSOSTRIS.

C'est moi-même, seigneur : et le sort m'est bien doux,
Qui me permet enfin de m'approcher de vous.

AMASIS.

Mais d'où vient que Ménès n'est point à votre suite,
Lui qui de votre mère accompagna la fuite?

SÉSOSTRIS.

Seigneur, il ne vit plus : chargé d'ans et de soins,
Mes yeux de son trépas ont été les témoins.

AMASIS.

Quoi! Ladice en vos mains n'a point mis d'autre gage?

SÉSOSTRIS.

Seigneur, si mon récit vous donne quelque ombrage,

Si ces lettres d'ailleurs sont peu dignes de foi,
Ce fer et cet anneau vous parleront pour moi.

AMASIS.

Donnez. Ciel! il est vrai; c'est la marque sincère
Qu'eut jadis de ma foi Ladice votre mère.
Mais ce n'est point le fer dont fut armé mon fils.

SÉSOSTRIS.

Non, seigneur. C'est celui que portoit Sésostris.

AMASIS.

Sésostris?

SÉSOSTRIS.

Oui, d'un sang fatal à ma patrie,
J'ai dans mon ennemi surmonté la furie;
Et voici devant vous le garant de sa mort.

AMASIS.

Eh! comment votre bras a-t-il fini son sort?

SÉSOSTRIS.

Assez près de ces murs, par un avis fidèle,
Du chemin qu'il prenoit, ayant eu la nouvelle,
J'ai voulu que mon père, en entrant dans Memphis,
Eût lieu de s'applaudir du retour de son fils.
Je l'attends au passage, et je le vois paroître.
Il ne démentoit point le sang qui le fit naître.
L'insolence et l'orgueil paroissoient dans son port.
Notre âge, je l'avoue, avoit quelque rapport;
Mais mon cœur, aux vertus instruit par sa naissance,
N'avoit avec le sien aucune ressemblance.
Je le joins, je me nomme, il s'arrête, et soudain
Il venoit m'aborder les armes à la main;
Quand un vieux gouverneur qui marchoit à sa suite,
Croyant par quelque effort ralentir ma poursuite,

Me force à le punir de sa témérité.
Son maître, à cet objet, de fureur agité,
En redouble pour moi sa haine impétueuse.
La victoire entre nous flotte long-temps douteuse.
Mais enfin indigné contre un sang odieux,
Qu'a proscrit dès long-temps la justice des dieux,
Sous mes coups redoublés je le vois qui succombe;
Il recule, j'avance; il se débat, il tombe.
Là, sans être touché de son sort abattu,
Mon bras de l'achever se fait une vertu;
Et de ses flancs ouverts, son âme fugitive
S'envole avec un cri sur l'infernale rive.

AMASIS.

Ah! que cette victoire, et votre heureux retour,
Secondent les desseins que je forme en ce jour!
Dieux! que par ce récit ma joie est redoublée!
Quel plaisir de montrer à l'Égypte assemblée,
Un fils victorieux que le ciel m'a rendu,
Un fils plus souhaité qu'il n'étoit attendu,
Et dont, en arrivant, la valeur salutaire
Assure la couronne et les jours de son père!
Allez vous reposer, tandis que sans témoins,
A combler votre espoir je vais donner mes soins.
Je ne veux ni grandeur, ni gloire, ni fortune
Qu'entre nous, désormais, je ne rende commune.
Vous verrez mon amour par mon empressement.
Gardes, menez ce prince à mon appartement,
Et que par vos respects, par votre obéissance,
On ne mette entre nous aucune différence.

(A Sésostris.)

Allez. Dans un moment, je vous rejoins.

SCÈNE IV.

AMASIS, PHANÈS.

AMASIS *continue.*

Et toi,
Approche, et viens savoir les secrets de ton roi,
Phanès : voici le jour qu'un heureux hyménée
Va, selon mes souhaits, fixer ma destinée,
Aux yeux de mes sujets que je fais assembler.

PHANÈS.

Ah, seigneur! pour vos jours vous me faites trembler.
Quoi! vous songez encore à l'hymen de la reine?
Si le temps, ni vos soins, n'ont pu calmer sa haine,
Croyez-vous lui trouver un esprit plus soumis,
Lorsqu'elle va savoir le meurtre de son fils?
Ignorez-vous, seigneur, en voulant la contraindre,
Combien dans sa vengeance une femme est à craindre?
Et que le nom d'époux, dans ses embrassements,
Loin de vous dérober à ses ressentiments,
Ne feroit qu'enhardir sa main désespérée
A vous porter au cœur une atteinte assurée?

AMASIS.

Qu'avec ravissement j'écoute tes avis!
Je me suis déja dit tout ce que tu me dis,
Phanès; et ma puissance est assez affermie,
Sans mettre dans mon lit cette fière ennemie.
Les dieux m'ont mis au trône, il faut m'y maintenir.
Puisque c'est leur ouvrage, il faut le soutenir.
Par les soins que je prends à défendre ma vie,
Leur gloire attend de moi que je les justifie.

Cependant t'avouerai-je une foule d'ennuis
Qui ne sortent jamais de la place où je suis?
J'ai monté par le meurtre à ce degré suprême:
Un autre, à mon exemple, en peut faire de même.
Il est toujours quelqu'un qui cherche à nous trahir;
Et plus on est puissant, plus on se fait haïr.
Voilà ce que je crains : voilà ce qui me trouble.
En redoublant mes soins, ma frayeur se redouble.
Je crois ne voir partout que des pièges secrets,
Que des traîtres cachés au fond de ce palais.
Je prends pour assassin tout ce qui m'environne;
Nul ne peut m'approcher, que je ne le soupçonne.
Mon fils même, ce fils qui vient de triompher
D'un monstre qu'en naissant je ne pus étouffer,
N'a pu se garantir de ma terreur secrette.
J'ai senti dans mon sein la nature muette;
Et s'il ne m'eût remis ces gages de sa foi,
Je frémis de l'accueil qu'il eût reçu de moi.
Toi-même, à qui je dois la moitié de ma gloire,
Toi qui vins confirmer ma dernière victoire,
Ne sachant quelquefois par où j'ai mérité
Ces effets surprenants de ta fidélité,
De ton pouvoir trop grand mon âme est alarmée.
Je te vois si chéri du peuple et de l'armée,
Que le rang de ministre où ma faveur t'a mis,
Relève de l'Égypte, et non pas d'Amasis.
Contre un sujet suspect je sais ce qu'on peut faire;
Cependant je te crois, et fidèle, et sincère.
Mais pour n'avoir plus lieu de douter de ta foi,
Par de si forts liens je veux t'unir à moi,
Que ton ambition n'ait plus rien à prétendre :
Enfin, je suis ton roi, je veux être ton gendre.

PHANÈS.

Seigneur....

AMASIS.

Pour m'acquitter de ce que je te doi,
Il faut que je te force à tenir tout de moi.
Il faut que mon bonheur fasse ta récompense.
Que ta fille, en un mot.... La voici qui s'avance.

PHANÈS.

Ciel! qu'est-ce que je vois? ma fille dans ces lieux!

SCÈNE V.

AMASIS, PHANÈS, ARTHÉNICE, MICÉRINE.

AMASIS.

Venez voir les effets du pouvoir de vos yeux,
Et savoir les raisons qui vous ont arrachée
De l'indigne retraite où vous étiez cachée :
Je veux vous faire un sort digne de vos appas;
Un sort que votre sang ne vous promettoit pas;
Et pour vous confirmer cette heureuse nouvelle,
Au trône de l'Égypte Amasis vous appelle.
Avant la fin du jour, pour ce nœud solennel,
Préparez-vous ensemble à me suivre à l'autel;
Et pour tant de bontés qui devroient vous confondre,
A l'honneur de mon choix ne songez qu'à répondre.
Adieu.

SCÈNE VI.

PHANÈS, ARTHÉNICE, MICÉRINE.

PHANÈS.

Que pensez-vous de cet ordre absolu ?
Trouve-t-il à le suivre un esprit résolu ?

ARTHÉNICE.

C'est à vous d'ordonner : le roi, ni sa puissance,
Ne sauroit me soustraire à votre obéissance.

PHANÈS.

La couronne pour vous a-t-elle des appas ?

ARTHÉNICE.

Je sens que son éclat ne m'éblouiroit pas,
Et le rang qu'en ces lieux votre vertu vous donne,
Permet à votre sang l'espoir d'une couronne.

PHANÈS.

Mais s'il faut qu'Amasis devienne votre époux,
Ma fille, en quelle estime est-il auprès de vous ?

ARTHÉNICE.

De ses crimes, seigneur, qui comblent la mesure,
Vous m'avez fait cent fois la sanglante peinture,
Et s'il faut que mon cœur se découvre à vos yeux,
Tel que sans artifice il se fait voir aux dieux,
Vous avez tout pouvoir sur le sort d'Arthénice ;
Mais si vous m'imposez un si dur sacrifice,
Je ne vous réponds pas que ce cœur gémissant
Ne souffre aucune peine en vous obéissant,
Ni que d'un sceptre offert je puisse être charmée,
Quand il vient d'une main au meurtre accoutumée.

PHANÈS.

Ma fille, embrassez-moi : que cet aveu m'est doux !
Voilà les sentiments que j'attendois de vous.

Contre un tyran chargé de la haine publique,
Gardez, sans le montrer, cet orgueil héroïque.
Pour vous soustraire au joug qu'il veut vous imposer,
Par un chemin nouveau je vais tout disposer.
J'en attends pour tous deux une gloire éclatante;
Et si l'évènement répond à mon attente,
Espérez d'une main plus digne de régner,
Les biens que vos vertus vous feront dédaigner.
De tout, avec le temps, vous serez mieux instruite.
Adieu... De votre sort laissez-moi la conduite;
Et quoi que l'on propose à votre vanité,
Craignez de faire un choix sans mon autorité.

SCÈNE VII.

ARTHÉNICE, MICÉRINE.

ARTHÉNICE.

O ciel! qu'ai-je entendu, ma chère Micérine?

MICÉRINE.

Quoi, madame?

ARTHÉNICE.

Quel est le sort qu'on me destine?
Amasis me présente et son trône et sa foi:
La reine pour son fils veut s'assurer de moi;
Et mon père, à tes yeux, vient de me faire entendre,
Qu'à son choix seulement je sois prête à me rendre.
Sa bouche vient trop tard m'imposer cette loi:
Mon cœur, pour obéir, ne dépend plus de moi.

MICÉRINE.

Cet aveu me surprend! Qu'est devenu, madame,
Ce tranquille repos qui régnoit dans votre âme?
Quel charme ou quel chagrin a pu vous en priver?

ARTHÉNICE.

Un étranger...

MICÉRINE.

Eh bien?

ARTHÉNICE.

Je ne puis achever.

MICÉRINE.

Quoi, celui qu'on a vu dans notre solitude,
Auroit-il part, madame, à votre inquiétude;
Lui qui par votre père, envoyé parmi nous,
Durant trois jours à peine a paru devant vous,
Et qui se dérobant aux yeux de tout le monde,
Partit hier, en secret, dans une nuit profonde?

ARTHÉNICE.

C'est ce même inconnu. Pour mon repos, hélas!
Autant qu'il le devoit, il ne se cacha pas.
Je le vis, j'en rougis, mon âme en fut émue;
Et pour quelques moments qu'il parut à ma vue,
Je sens bien que mon cœur en a reçu des traits
Que l'absence et le temps n'effaceront jamais.
Que dis-je? ce matin, je devançois l'aurore,
Pour goûter la douceur de le revoir encore:
Quel trouble, à mon reveil, n'ai-je point ressenti!
Sans m'apprendre son sort, j'apprends qu'il est parti,
Et soudain dans ces murs dont j'étois exilée,
Par un ordre du roi je me vois rappelée.
Alors, je l'avouerai, j'ai repris quelque espoir:
J'ai cru que dans Memphis je pourrois le revoir.
A ce brûlant désir je m'abandonnois toute,
Et d'un œil attentif j'en parcourcis la route,
Quand ces deux malheureux, sur la terre étendus,
Ont redonné l'alarme à mes sens éperdus:

J'ai vu dans le premier quelque reste de vie;
Son âge vénérable a mon âme attendrie:
Mais tandis qu'immobile, et sourd à tes désirs,
Sa voix pour s'exprimer n'avoit que des soupirs;
Combien pleine d'horreur, et de crainte glacée,
Vers l'autre pâle et mort je m'étois avancée!
Combien en l'abordant je détournois les yeux!
Je ne l'ai point connu, j'en ai béni les dieux.
Ma pitié seulement s'est bornée à lui rendre
Ce qu'après le trépas tout mortel doit attendre:
Tandis qu'au lieu voisin que nous avions quitté,
Le vieillard, par ton ordre, avoit été porté.
Enfin de ma frayeur à peine revenue,
Me voici dans ces murs où j'étois attendue.
Je n'y vois point celui que cherchoient mes souhaits,
Et je dois souhaiter de ne l'y voir jamais.
Bannissons de mon cœur cette idée importune:
Et remettant aux dieux le soin de ma fortune,
Allons, pour dissiper le désordre où je suis,
Au pied de leurs autels, l'oublier... si je puis.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

NITOCRIS, CANOPE.

CANOPE.

Quoi ! des vives douleurs où vous étiez en proie,
Peut-on passer si vite à cet excès de joie,
Madame ? et se peut-il qu'un si grand changement
Soit l'ouvrage d'un jour, ou plutôt d'un moment ?
Croirai-je que le ciel, une fois pitoyable,
Ait daigné vous montrer un regard favorable ?
Quel présage du temple avez-vous apporté ?
Ne puis-je prendre part à cette nouveauté ?
Un moment avec moi cessez de vous contraindre,
Madame ; dans ces lieux vous n'avez rien à craindre.
C'est ici qu'Amasis doit venir vous parler ;
Vos gardes sont sortis pour ne vous point troubler :
Celles que parmi nous ses présents ont gagnées,
De vos yeux, par respect, se tiennent éloignées ;
Et mon zèle pour vous a trop bien éclaté,
Pour vous laisser douter de ma fidélité.

NITOCRIS.

J'aurois tort d'en douter, ô ma chère Canope !
Il faut bien qu'à tes yeux mon cœur se développe.
Dans mes longs déplaisirs, pourrois-tu soupçonner
Qu'à quelque joie encore il pût s'abandonner ?
Voici le jour heureux qui va finir mes peines !
J'ai reçu de mon fils des nouvelles certaines.

Le bruit de son retour, en ces lieux répandu,
A frappé ce matin mon esprit éperdu;
Et pour rendre le ciel à mes désirs propice,
J'ai couru dans le temple offrir un sacrifice.
Là, j'ai fait informer de mon intention
L'interprète absolu de la religion,
Le seul qui des tyrans balançant la puissance,
Ait de quoi réprimer leur injuste licence.
A peine a-t-il paru, que son auguste aspect
A rempli tous les cœurs de crainte et de respect.
De tous mes surveillants il m'a débarrassée:
J'ai marché sur ses pas : je me suis avancée
Dans un lieu qu'au silence on avoit consacré;
Lieu que l'astre du jour n'a jamais pénétré,
Où la divinité que l'Égypte y révère,
Se voit au sombre éclat d'une pâle lumière.
C'est alors qu'embrassant le marbre de ses pieds,
Après que de mes pleurs ils ont été noyés,
Et que ma voix éteinte et mal articulée,
Au secours de mon fils l'a cent fois appelée,
J'ai senti tout à coup un changement soudain.
Un espoir inconnu s'est glissé dans mon sein.
La flamme du bûcher s'est d'abord allumée:
Elle a brillé dans l'air, sans pousser de fumée.
La victime aussitôt présentée à l'autel,
N'a point en gémissant reçu le coup mortel;
Et le prêtre attentif à ce pieux office,
N'a rien vu dans ses flancs qui ne me fût propice.
D'une sainte fureur, en même temps, épris:
Reine, rends, m'a-t-il dit, le calme à tes esprits;
Ton fils est en ces lieux : avec la tyrannie,
Avant la fin du jour, ta misère est finie.

Il triomphe : tout fuit, tout cède à son effort;
Le tyran va tomber; il expire, il est mort.
Il dit; et me quittant après cette réponse,
Dans un antre opposé je le vois qui s'enfonce;
Et moi pleine de joie, et d'un esprit content,
Je reviens dans le temple, où ma garde m'attend.
Mais je reviens à peine, ô comble d'allégresse!
Que des dieux tout-puissants j'éprouve la promesse.
Et pour me confirmer le retour de mon fils,
En rentrant au palais, j'ai vu...

CANOPE.

Qui?

NITOCRIS.

Cléophis.

CANOPE.

Lui qui de votre fils, avec des soins fidèles,
Vous venoit autrefois apporter des nouvelles:
Mais qui depuis le jour que, pour armer ce fils,
Le fer de votre époux en ses mains fut remis,
Ce fer que vous gardiez, dans ses jeunes années,
Pour relever un jour vos tristes destinées,
Dans les murs de Memphis ne s'étoit plus fait voir,
Et dont même vos soins n'avoient pu rien savoir!

NITOCRIS.

C'est lui-même, et d'abord que je l'ai vu paroître,
Mes yeux, après dix ans, n'ont pu le méconnoître.
Il n'a pu me parler; mais ses regards contents
M'ont assez confirmé le bonheur que j'attends.
Mon fils revient, Canope, au secours de sa mère:
Il va perdre Amasis; il va venger son père.
Dieux! avec quelle ardeur je compte les moments,
Où je pourrai jouir de ses embrassements!

Je crois déja le voir au rang de ses ancêtres,
Et le Nil retourné sous les lois de ses maîtres.
Déja je m'abandonne aux transports les plus doux....

CANOPE.

Que faites-vous? Ah ciel! le tyran vient à vous.

SCÈNE II.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

AMASIS.

Puis-je savoir de vous ce que je dois attendre
Des décrets immortels que vous venez d'entendre,
Madame, et si les dieux, consultés sur mon sort,
Vous ont promis, au temple, ou ma vie, ou ma mort?

NITOCRIS.

Pour apprendre des dieux les volontés suprêmes,
Vous n'avez pas besoin qu'ils s'expliquent eux-mêmes,
Voyez par quels forfaits vous êtes couronné,
Et vous saurez le sort qui vous est destiné.

AMASIS.

Je sais bien plus: je sais que dans un sacrifice,
Quelque signe trompeur vous a paru propice;
Que le prêtre à vos vœux a promis mon trépas.
Madame, sur ce point, je ne vous presse pas.
Votre joie en sortant, de chacun remarquée,
Pour m'informer de tout s'est assez expliquée.
Mais je voudrois savoir quel est cet étranger,
Que vos yeux en rentrant viennent d'envisager.
Pourquoi tout ce matin vous a-t-il attendue?

NITOCRIS.

Quoi donc! Quel étranger s'est offert à ma vue?

AMASIS.

A mes soins vigilants rien ne peut échapper ;
Et j'ai partout des yeux que l'on ne peut tromper.
Que vouloient vos regards attachés l'un sur l'autre ?
Quel étoit son dessein ? quel peut être le vôtre ?

NITOCRIS.

Si j'ai quelques secrets que je veuille cacher,
Pensez-vous de mon sein les pouvoir arracher ?
A l'artifice encore ajoutez les menaces :
Mon cœur s'est endurci par toutes ses disgrâces ;
Et quelqu'autre malheur qui puisse m'accabler,
Vous saurez mes secrets, quand je pourrai trembler.

AMASIS.

Tremblez donc ; car vos yeux m'en ont plus fait comprendre
Que vos discours ici ne m'en sauroient apprendre.
C'est donc cet imposteur, qui jusque dans ma cour,
De votre fils, madame, a semé le retour ;
Et qui par le secours de ce bruit téméraire,
A trouvé sans effort le secret de vous plaire ?
Je ne m'étonne plus, après de tels projets,
Qu'on l'ait vu si matin aux portes du palais.
Il cherchoit à vous voir, vous le cherchiez peut-être ;
Votre âme s'est émue en le voyant paroître :
Vos regards et les siens se trouvant à la fois,
Ont fait également l'office de la voix ;
Et de ces confidents le rapport peu fidèle,
Vous a de mon malheur confirmé la nouvelle.
Que toujours Sésostris est prêt à m'immoler....

NITOCRIS.

Oui, tyran, il est vrai ; c'est trop dissimuler :
Je vois que tu sais tout. Ta politique infâme
N'épargne aucun moyen pour lire dans mon âme.

Je vois que mes discours te sont tous racontés,
Qu'on observe mes yeux, que mes pas sont comptés;
Et par une rigueur qui n'eut jamais d'exemple,
On t'apprend jusqu'aux vœux que je fais dans le temple.
Mais dans mon triste sort, j'espère toutefois,
Que je n'ai pas long-temps à gémir sous tes lois.
Également haï du ciel et de la terre,
Tu ne peux éviter le fer ou le tonnerre.
Les dieux à mon secours ont amené mon fils.
Son nom est cher encore aux peuples de Memphis.
Tout le monde te hait, et tout le favorise :
Tous suivront un parti que le ciel autorise.
De son courage ardent à punir tes forfaits,
Chaque moment qui fuit, avance les effets;
Chaque moment ne fait que remplir l'intervalle
Qui t'éloignoit encor de ton heure fatale.

AMASIS.

Peut-être aurois-je à craindre un pareil attentat,
Si de l'exécuter il étoit en état.
Mais ma vie aujourd'hui n'est pas bien hasardée,
Si ce n'est que sur lui que ma perte est fondée.

NITOCRIS.

Eh! qui peut arrêter son généreux effort?
Dis, qui peut l'empêcher de t'immoler?

AMASIS.

Sa mort.

NITOCRIS.

Mon fils est mort!

AMASIS.

Conduit par sa noire furie,
Il venoit dans ces murs pour m'arracher la vie,

Lorsqu'un bras triomphant, envoyé par les dieux,
L'a privé, pour jamais, de la clarté des cieux.

NITOCRIS.

Non, je ne le crois point : la céleste puissance
Ne trahit point ainsi les vœux de l'innocence :
Moi-même j'en ai vu des signes assurés.

AMASIS.

Si vous n'en croyez rien, d'où vient que vous pleurez ?

NITOCRIS.

Auprès de mon tyran puis-je être sans alarmes,
Et parler de mon fils sans répandre des larmes ?
Mais comment ? qui t'a dit ? d'où sais-tu qu'il est mort ?

AMASIS.

Celui qui l'a vaincu, m'en a fait le rapport.

NITOCRIS.

O ciel !

AMASIS.

N'en doutez point, je le sais de lui-même :
Il est dans mon palais, et ma joie est extrême,
De pouvoir vous montrer l'auteur de son trépas.

NITOCRIS.

Quand il me le diroit, je ne le croirois pas.
Je vois que ta frayeur lui dicte ce langage.
Tu crois que pour sortir d'un si long esclavage,
Au récit de sa mort, sans secours, sans espoir,
Je pourrai m'abaisser à trahir mon devoir ;
Et que par notre hymen j'arrêterai la foudre,
Dont les dieux et mon fils vont te réduire en poudre.
Mais d'un pareil espoir cesse de te flatter.
Adieu. L'orage gronde, il est près d'éclater.

AMASIS.

Orgueilleuse, tremblez ; c'est sur vous qu'il va foudre.

Qu'on appelle mon fils : qu'il vienne la confondre.
Qu'il me suive.

SCÈNE III.

AMASIS, PHANÈS, GARDES.

PHANÈS.

Seigneur, gardez-vous de sortir.
On en veut à vos jours. Je viens vous avertir,
Qu'aux portes du palais un insolent murmure
Vous ose, avec le prince, accuser d'imposture;
Et que de Sésostris publiant le retour,
On s'obstine à nier qu'il ait perdu le jour.

AMASIS.

Eh! qui peut à mon peuple inspirer cette audace?
Est-ce cet inconnu qu'on a vu dans la place?

PHANÈS.

Oui, seigneur, c'est lui-même.

AMASIS.

Et l'on ne l'a pas pris?
Courez, gardes....

PHANÈS.

Seigneur, rassurez vos esprits:
Se voyant découvert, il a cru que la fuite
Pourroit le garantir de ma juste poursuite:
Mais j'ai partout des bras qu'il ne peut éviter.
Mes ordres sont donnés pour le faire arrêter;
Et bientôt de sa bouche apprenant ses complices,
Vous le ferez dédire au milieu des supplices.

AMASIS.

Ah! c'est mettre le comble à ce que je te doi.
Dispose, ordonne, agis, je m'abandonne à toi.

Va, cours... Que de Memphis les portes soient fermées.
Disperse où tu voudras mes légions armées.
N'épargne rien surtout pour l'amener ici,
Tandis qu'avec mon fils, je vais... Mais le voici.

SCÈNE IV.

AMASIS, SÉSOSTRIS, GARDES.

AMASIS.

VIENS me tirer, mon fils, d'une peine mortelle.
On sème parmi nous une étrange nouvelle.
On dit que Sésostris n'a point fini ses jours.

SÉSOSTRIS.

Eh! qui peut vous tenir de semblables discours?

AMASIS.

Un traître, un inconnu, par ce bruit qui m'outrage,
Du peuple contre nous excite le courage;
Et la reine, à mes yeux, vient de le soutenir.
Il faut les détromper, avant de les punir.
Pour lui, dans un moment, j'espère le confondre.
Il fuit, mais de sa prise on vient de me répondre.
On le cherche partout : il ne peut aller loin.

SÉSOSTRIS.

Quoi, seigneur...

AMASIS.

Oui, Phanès s'est chargé de ce soin.
Pour la reine, ce jour va m'en faire justice :
Mais avant que ma haine ordonne son supplice,
Avant de l'immoler, je veux que son rapport
Confirme, aux yeux de tous, ta naissance et ton sort.

SÉSOSTRIS.

La reine!

AMASIS.

Pour finir de semblables murmures,
De la mort de son fils je veux que tu l'assures ;
Que tu fasses briller un moment, à ses yeux,
Ce fer, de ta victoire instrument glorieux :
Et que par cet objet, confirmant sa disgrâce,
Nous la forcions d'aller au milieu de la place,
Pour y dire elle-même, au peuple de Memphis,
Que ton bras a vaincu le dernier de ses fils.

SÉSOSTRIS.

Moi, pour leur confirmer ma gloire et ma naissance,
D'un semblable détour implorer l'assistance !
Non, non, pour détromper les esprits abusés,
Et réunir pour moi tous les cœurs divisés,
Commandez qu'avec vous je paroisse à leur vue,
Et non devant les yeux d'une mère éperdue,
Qui n'a que trop souffert de ses autres malheurs,
Sans que par mon aveu j'irrite ses douleurs.

AMASIS.

Quoi ! toi qui de son fils n'as pas craint les approches,
D'une femme en fureur tu craindrois les reproches ?
Trouverai-je ton cœur plus foible que ton bras ?
Je le veux ; il suffit : ne me réplique pas.
Ta résistance ici deviendroit inutile.
Allez, gardes....

SCÈNE V.

AMASIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, GARDES.

ARTHÉNICE.

SEIGNEUR! où sera mon asile?
Quel spectacle cruel pour mes yeux étonnés!
Vos sujets contre moi se sont tous mutinés.
A peine je sortois qu'ils m'ont environnée;
Les uns de ma naissance ont maudit la journée:
D'autres plus insolents, d'une profane main,
Du temple et des autels m'ont fermé le chemin;
Et poussant de longs cris qui menaçoient ma vie,
Aux portes du palais leur foule m'a suivie.
Ils ne sauroient souffrir d'une commune voix,
Que le sang d'un sujet leur impose des lois,
Tandis que de leur roi la veuve infortunée
Achève dans les fers sa triste destinée.
Ils n'imputent qu'à moi les maux qu'elle a soufferts;
Et si dans un moment vous ne brisez ses fers,
Pour l'attacher à vous par un nœud légitime,
Vous me couronnerez, pour être leur victime.

SÉSOSTRIS.

Qu'entends-je?

AMASIS.

Quoi! ce peuple asservi sous mes lois,
A la témérité de condamner mon choix?
Il brave jusque-là ma grandeur souveraine?
Allons, mon fils, avant qu'on appelle la reine,
Allons nous présenter à ces audacieux...;

ARTHÉNICE.

Que vois-je ? lui seigneur, votre fils ! justes dieux !

AMASIS.

Oui, c'est l'unique fruit d'un premier hyménée.
Je vais calmer les bruits qui vous ont étonnée,
Et forcer ces mutins, dignes de mon courroux,
A ne plus voir ici d'autre reine que vous.

(Il sort.)

SÉSOSTRIS.

J'ajouterai, madame, avec un cœur sincère,
Qu'on ne peut mieux remplir la place de ma mère :
Je brûle également que vous donniez des lois,
Sur un trône où le sang me donne quelques droits ;
Et pour vous confirmer le grand titre de reine,
Vous verrez s'il est rien que mon bras n'entreprenne.

SCÈNE VI.

ARTHÉNICE, MICERINE.

ARTHÉNICE.

Quelle surprise, ô ciel ! quel abord imprévu !
Où suis-je ? qu'a-t-on dit ? qu'ai-je ouï ? qu'ai-je vu ?
De cet évènement que faut-il que je croie ?
Est-ce une illusion que le sommeil m'envoie ?
Celui qui de mon cœur avoit troublé la paix,
Celui dont malgré moi je conservois les traits,
Et dont l'éloignement me sembloit si funeste,
Est le fils d'un tyran que mon âme déteste,
Dont le bras tout sanglant se prépare aujourd'hui
A me donner la mort, en m'attachant à lui !
O rencontre fatale, et qui me désespère !
Quoi ! l'horreur que je sens pour les crimes du père,

L'effroi dont sa promesse agite mes esprits,
Ne sauroit un moment s'attacher sur le fils?
Quel charme dangereux me surprend et m'arrête?
O ciel! à quels tourments faut-il que je m'apprête?
Quels combats pour mon cœur, que de trouble à la fois,
Si je veux le haïr autant que je le dois!

MICÉRINE.

Eh! pourquoi sans besoin vous montrer si sévère?
Doit-il être garant des crimes de son père?
Et par mille vertus ne peut-il démentir
L'injustice du sort qui l'en a fait sortir?

ARTHÉNICE.

Non, non, quelque vertu qui brille en sa personne,
Il est toujours d'un sang que le crime couronne.
Phanès qui me défend d'épouser Amasis,
Ne souffrira jamais que j'écoute son fils.
Quoi que pour les tyrans son grand cœur entreprenne,
Je sais ce qu'en secret il leur porte de haine,
Et qu'il n'est point de mort qu'il n'ose dédaigner,
Avant que leur hymen me force de régner.
J'en ai reçu tantôt l'assurance infaillible.
Cependant Amasis, ô souvenir terrible!
Bientôt dans ce palais reviendra me chercher :
A son sort que j'abhorre, il voudra m'attacher;
Mais pour rompre l'hymen que son cœur se propose,
Allons revoir mon père, employons toute chose,
Et parmi tant de maux que mon âme ressent,
Comme au plus grand de tous, courons au plus pressant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, PHANÈS.

PHANÈS.

LA reine va venir, et de cette entrevue
Le tyran sur ses pas viendra savoir l'issue;
Et sans doute avec vous il y seroit venu,
Si ma prudence ailleurs ne l'avoit retenu.
Pour vous, pour nos amis, que de sujets de craindre!
Mais puisque c'en est fait, songez à vous contraindre;
Que notre sort dépend de ce que vous ferez,
Et que tout est perdu, si vous vous déclarez.

SÉSOSTRIS.

Eh! comment voulez-vous qu'auteur de ses alarmes,
Je puisse résister à ses cris, à ses larmes?
Que j'aie en la voyant assez de cruauté....

PHANÈS.

Dieux! voici le péril que j'ai tant redouté.
Seigneur, si Cléophis vient d'exposer sa vie,
Pour avoir un moment attendu sa sortie,
Qu'allez-vous devenir, si durant ses regrets,
Vous ne pouvez cacher vos sentiments secrets?
Ah! voyez quels périls suivroient cette imprudence,
Si j'eusse en ce besoin manqué de prévoyance!
Si dans le temps fatal qu'avec empressement
On cherche Cléophis par mon commandement;

Des prêtres d'Osiris la troupe conjurée
N'eût daigné le cacher dans l'enceinte sacrée.
Que sa faute, seigneur, vous fasse ouvrir les yeux;
C'est un avis exprès envoyé par les dieux,
Qui se servent souvent de la chute d'un autre,
Pour nous faire un exemple à détourner la nôtre.
Profitez du désordre où l'on voit Amasis.
De crainte et de courroux tous ses sens sont saisis,
De voir que dans ces murs, sa proie enveloppée,
Est comme par miracle à sa rage échappée.
Tandis que furieux, et surpris, et troublé,
Par un pouvoir céleste il paroît aveuglé,
Frappons. Ne tenons plus sa perte suspendue.
Que la foudre en tombant lui dessille la vue.
Allons hâter l'effet de ce noble dessein,
Et ne vous déclarez que sa tête à la main.

SÉSOSTRIS.

Oui, c'est trop retenir ma juste impatience:
Pourquoi jusqu'à la nuit remettre ma vengeance?
Vingt fois, en le voyant, prêt à me découvrir,
Je me suis vu tenté de le faire périr.
Qu'à feindre si long-temps un grand cœur a de peine!
Mais enfin je me livre aux transports de ma haine.
Plus de retardement. Il le faut immoler,
Et je vais....

PHANÈS.

Ah! seigneur! où voulez-vous aller?
Songez-vous qu'en ces lieux sa garde l'environne,
Qu'ils veillent tous ensemble autour de sa personne?
Des rivages brûlants où commence le jour,
A force de bienfaits, attirés dans sa cour,

Accoutumés au sang, nourris dans le carnage,
Ces barbares du peuple ignorent le langage :
Et nul jusqu'à ce jour n'a connu d'autre voix,
Que celle du tyran qui leur donne des lois.
Ainsi, si vous suivez cette funeste envie,
Songez qu'en l'immolant c'est fait de votre vie,
Qu'il n'est rien d'assez fort pour vous faire épargner.
Ce n'est pas tout qu'il meure, il faut vivre et régner.
L'immoler et périr, n'est qu'une foible gloire.
Pour vaincre, il faut jouir des fruits de sa victoire.
Dans une heure au plus tard je le livre en vos mains.
Vous voyez que lui-même avance nos desseins,
Qu'il nous ouvre un chemin plus prompt et plus facile,
En sortant de ces murs qui lui servent d'asile.
Laissez-moi le conduire où nos braves amis
Sont prêts d'exécuter tout ce qu'ils m'ont promis ;
Où je veux qu'attiré par l'espoir qui le flatte,
Aux yeux mêmes des dieux notre vengeance éclate :
Et qu'au lieu de l'hymen qu'il y croit célébrer,
Il y trouve le fer qui le doit massacrer.

SÉSOSTRIS.

Eh ! c'est là, puisqu'il faut que je vous le révèle,
C'est là ce qui m'inspire une frayeur mortelle !
Vous ne m'aviez pas dit qu'Arthénice aujourd'hui
Dût se voir exposée à ce fatal ennui,
Et que prête à subir un joug qu'elle appréhende....

PHANÈS.

C'est ce qui rend ma joie et plus juste et plus grande.
C'est ce qui doit m'enfler d'un généreux orgueil,
De voir servir mon sang à creuser son cercueil,
Et de pouvoir penser que cet honneur insigne,
De vos bontés, seigneur, la rendra moins indigne.

Mais sur ce grand projet en vain nous balançons ;
Le ciel l'achevera, si nous le commençons :
Je ne crains que la reine et votre âme trop tendre....
Ah, seigneur ! de la voir il falloit vous défendre ;
Il falloit résister à cet ordre absolu :
Vous aviez cent raisons, si vous l'aviez voulu.

SÉSOSTRIS.

Eh bien ! pour dissiper l'effroi qui vous agite,
Tandis que je le puis, il faut que je l'évite.
Rentrons.

PHANÈS.

Il n'est plus temps, vous devez lui parler ;
Vous êtes trop avant, seigneur, pour reculer :
Un changement si prompt donneroit trop d'ombrage.
Voyez-la ; mais sur vous n'attirez point l'orage ;
Otez-lui tout espoir, et par un juste effort,
De ce fils qu'elle plaint confirmez-lui la mort.
C'est la sauver qu'aigrir le tourment qui l'accable :
C'est une piété que d'être impitoyable.
Et moi de mon côté, de peur d'être suspect,
Durant cet entretien je fuirai votre aspect.
Songez qu'à chaque instant ces voûtes indiscrettes,
Auront des yeux ouverts sur tout ce que vous faites ;
Et qu'au premier regard, prompts à vous décéler,
Il n'est rien que ces murs ne puissent révéler.
J'entends du bruit, on vient ; c'est la reine elle-même.

SÉSOSTRIS.

Ciel ! quel accablement, quelle douleur extrême !
Phanès, en quel état paroît-elle à mes yeux ?
Ah barbare ! ah tyran !

PHANÈS.

Que faites-vous ? ah, dieux !

Vous êtes observé, seigneur, je me retire :
Songez à vous.

SÉSOSTRIS.

Hélas! que lui pourrai-je dire?

SCÈNE II.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, CANOPE, AMMON, GARDES.

NITOCRIS.

Où donc est ce cruel qu'on veut me présenter?
Qu'il vienne. Qu'attend-il? qui le peut arrêter?
Qu'il vienne m'assurer de mon malheur extrême.

AMMON.

Voyez cet étranger, madame; c'est lui-même.

NITOCRIS.

Quoi! c'est lui?.... Mais ô ciel! qu'en dois-je présumer?
Plus sa vue en ces lieux a droit de m'alarmer,
Plus je le considère, et plus en sa présence
Je sens que ma douleur a moins de violence.
Je sens même pour lui tout mon sang s'émouvoir.
Eh bien! parle : est-ce toi qui demande à me voir?

SÉSOSTRIS.

Madame....

NITOCRIS.

Explique-toi, parle sans te contraindre;
Mes malheurs sont trop grands pour avoir rien à craindre.
De la mort de mon fils es-tu coupable ou non?

SÉSOSTRIS.

Ces éclaircissements ne sont pas de saison.
Vous saurez tout, madame, en voyant cette épée.

NITOCRIS.

O dieux! quel est l'objet dont ma vue est frappée?
Je reconnois ce fer d'un fils infortuné.
Perfide, il est donc vrai, tu l'as assassiné?

SÉSOSTRIS.

Ne me demandez point quelle est sa destinée,
Vous la voyez, madame.

NITOCRIS.

O mère infortunée!
Et vous, dieux imposteurs, qui flattiez mon ennui,
Est-ce là le secours que j'attendois de lui?
O mon fils! qui l'eût cru que ce fer redoutable,
Dont j'attendois la fin de mon sort déplorable,
Ce fer dont je t'armai dût servir quelque jour,
A me prouver ta mort et non pas ton retour?
Mais comment est-il mort? conte-moi ta victoire.
Élève de ce meurtre un trophée à ta gloire,
Parle, achève, cruel, de me percer le cœur.

SÉSOSTRIS.

Madame, c'est assez.... Je plains votre malheur....
Il finira bientôt.... Ma présence l'irrite....
J'ai dit ce que j'ai dû vous dire, et je vous quitte.

NITOCRIS.

Ah barbare! ah cruel! arrête, et que ta main
De la mère et du fils égale le destin.
Avant que de sortir mets le comble à ta rage.
Frappe, voilà mon sein, achève ton ouvrage:
Dans ces flancs malheureux épuise ton courroux.
Frappe, te dis-je.

SÉSOSTRIS.

O ciel! que me proposez-vous?

NITOCRIS.

Tu soupires, cruel! est-ce à toi de me plaindre?

SÉSOSTRIS.

Ah, c'en est trop! mon cœur ne peut plus se contraindre.
Gardes, qu'avec la reine on me laisse un instant.
Éloignez-vous, sortez.

SCÈNE III.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, PHANÈS, CANOPE, AMMON, GARDES.

PHANÈS.

Seigneur, on vous attend:
Tout est prêt dans le temple, et le roi va paroître.
Venez.

SÉSOSTRIS.

Ah! laissez-moi...

PHANÈS.

Je n'en suis pas le maître:
Vous savez l'ordre. Allons, il faut me suivre....

NITOCRIS.

Eh quoi!
Phanès aussi, Phanès est sans pitié pour moi?
Laissez-moi de ce monstre assouvir la furie....

PHANÈS.

Madame, mon devoir s'oppose à votre envie;
(bas, en s'en allant, à Sésostris.)
L'ordre presse. En ces lieux c'est trop vous arrêter;
Rentrons. Dans quels périls alliez-vous nous jeter!

SCÈNE IV.

NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

NITOCRIS.

VA, ministre insolent, auteur de ma misère,
Va d'un crime si noir partager le salaire,
Perfide! qui pour prix des honneurs, des bienfaits,
Dont jadis mon époux surpassa tes souhaits,
Pour prix du rang suprême où l'hymen de ta fille
Eût fait monter un jour ton obscure famille,
Préférant l'esclavage à cet illustre espoir,
As peut-être vendu ton maître et ton devoir.
Mais où va s'arrêter la douleur qui m'anime,
Tandis que l'assassin triomphe de son crime?
Par quel charme nouveau, par quel fatal poison,
A-t-il séduit mes sens et surpris ma raison?
Et par un mouvement que je ne puis connoître,
D'où vient que sans horreur je le voyois paroître?
Ah! j'en rougis de honte, et je sens que mon cœur
Se rend en frémissant à toute sa fureur.
Ne tardons plus, suivons le transport qui me guide;
Faisons tous nos efforts pour perdre ce perfide.
Je sais par quels moyens je pourrai le punir:
Allons voir le tyran; mais je le vois venir.

SCÈNE V.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

NITOCRIS.

APPROCHE et viens jouir du tourment qui m'accable.
Le meurtre de mon fils n'est que trop véritable:

Mais après les horreurs de mon sort inhumain,
Si tu veux qu'aujourd'hui je te donne ma main,
Rappelle ce cruel dont la noire furie
Triomphe insolemment d'une si belle vie :
Consens de l'immoler aux mânes de mon fils,
Je n'y résiste plus, je t'épouse à ce prix.

AMASIS.

Eh! le connoissez-vous pour suivre cette envie?
Savez-vous de quel sang il a reçu la vie ?

NITOCRIS.

Il m'a ravi mon fils; je n'examine rien.

AMASIS.

Pour venger votre fils que j'immole le mien!

NITOCRIS.

Lui, ton fils?

AMASIS.

Oui, madame; et je viens vous apprendre,
Qu'à remonter au trône il ne faut plus prétendre;
C'en est fait. Toutefois si vous y consentez,
Il ne tiendra qu'à vous d'éprouver mes bontés :
Je mettrai tous mes soins à soulager vos peines.
Libre dans ce palais, vous n'avez plus de chaînes;
Vous pouvez, pour pleurer la mort de votre fils,
Vous montrer désormais aux peuples de Memphis,
Et parmi les tombeaux dressés pour nos monarques,
De votre piété lui consacrer des marques.
Pour toutes ces faveurs je n'exige de vous,
Qu'un traître, un imposteur, l'objet de mon courroux,
Que le peuple, séduit par ses vains artifices,
Dérobe trop long-temps aux rigueurs des supplices.
Allez, dans leur devoir forcez-les de rentrer;
Avant la fin du jour il faut me le livrer :

Ou j'atteste les dieux que votre mort certaine,
Au défaut de son sang qu'on refuse à ma haine,
Vengera le mépris de mon autorité,
Et servira d'exemple à la témérité.
Obéissez, madame; et vous, qu'on se retire.

SCÈNE VI.

NITOCRIS, CANOPE.

NITOCRIS.

Qu'ENTENDS-JE? quelle loi vient-on de me prescrire?
Où suis-je? Dois-je croire un si grand changement?
Tout fuit, tout se disperse à ce commandement?
Profitons du bonheur que le ciel nous envoie;
A punir les tyrans il faut que je l'emploie;
Allons les immoler ou périr sous leurs coups.

CANOPE.

Eh! de ce vain projet quel fruit espérez-vous?
Dérobez-vous plutôt au sort qu'on vous destine.
Dans Thèbes, dans Saïs, ou dans Éléphantine,
Venez de vos sujets mendier le secours.
Ils vous défendront tous au péril de leurs jours.
Ah! si contre un tyran ils ont eu l'assurance
D'enlever Cléophis à sa noire vengeance,
Quand ils verront en vous la veuve de leur roi,
Que ne feront-ils point pour vous prouver leur foi?

NITOCRIS.

En vain de cet espoir tu flattes ma misère;
De mes tristes sujets que veux-tu que j'espère,
Canope, et quels conseils m'oses-tu proposer?
Aux fureurs du tyran pourront-ils s'opposer?

Tu sais comme agité d'éternelles alarmes,
Il a pillé leurs biens, il a saisi leurs armes :
Ses ministres sanglants, ou plutôt ses bourreaux,
Ont abattu leurs cœurs sous le poids de leurs maux ;
Et la mort de mon fils, qui détruit leur attente,
Va rendre désormais leur chaîne plus pesante.
Quels amis d'Apriès viendroient me secourir ?
Les plus zélés d'entre eux, il les a fait mourir,
Et le reste approuvant ses funestes maximes,
Lui fait une vertu de chacun de ses crimes.
Ceux même qui veillant au culte des autels,
Devroient donner l'exemple au reste des mortels,
Abusant lâchement de leurs saints priviléges,
Descendent, pour lui plaire, aux derniers sacriléges ;
Et sourds aux cris plaintifs des peuples gémissants,
Entre les dieux et lui partagent leur encens.
Non, non, je veux moi seule en délivrer la terre,
Au défaut de leurs bras, et même du tonnerre.
Je veux seule venger mon époux, mes enfants.
Ne laissons point ici les crimes triomphants ;
Et si nos ennemis me font cesser de vivre,
Du moins dans les enfers forçons-les de nous suivre.

CANOPE.

Dieux ! que je crains pour vous ce terrible dessein !

NITOCRIS.

Périsse de mon fils, périsse l'assassin !
Ménageons pour sa mort les moments qu'on nous laisse.
Voyons par quels chemins, cherchons par quelle adresse,
En quels temps, en quels lieux, je pourrai l'immoler ;
Et fuyons des témoins qui pourroient nous troubler.

SCÈNE VII.

NITOCRIS, ARTHÉNICE, CANOPE.

ARTHÉNICE.

MADAME, dans les maux dont mon âme est atteinte,
Ne sachant où porter ni mes pas ni ma plainte,
Vous me voyez tremblante....

NITOCRIS.

Arthénice en ces lieux!
Mais d'où vient la douleur qui paroît dans vos yeux?
De vos sens affligés quel désordre s'empare?

ARTHÉNICE.

Ignorez-vous le sort qu'Amasis me prépare,
Qu'il m'a mandée ici pour être mon époux,
Et me donner des biens qui ne sont dûs qu'à vous?

NITOCRIS.

A vous donner la main le tyran se dispose!
Eh! que résolvez-vous sur ce qu'il vous propose?

ARTHÉNICE.

Ah! pour fuir cet hymen que je ne puis souffrir,
S'il étoit une voie où je pusse courir,
S'il étoit un moyen de m'en pouvoir défendre,
Au péril de mes jours j'oserois l'entreprendre:
Mais seule, sans espoir, sans secours, sans appui,
Au milieu de sa cour, que puis-je contre lui?
Je comptois sur mon père en ce péril extrême:
Mais ce qui me confond, c'est mon père lui-même,
Qui par des sentiments dignes de sa vertu,
Relevoit ce matin mon espoir abattu,
Qui d'un trône accepté d'une main criminelle,
Présentoit à mes yeux l'infamie éternelle:

Par un ordre nouveau qui me perce le sein,
Du tyran, tout à coup, approuvant le dessein,
A ses feux maintenant il veut que je souscrive,
Et dans une heure au temple il faut que je le suive.
Voyez l'état funeste où me réduit le sort.

NITOCRIS.

Eh bien! pour en sortir feriez-vous un effort?
Vous sentez-vous le cœur capable de me suivre?

ARTHÉNICE.

Je ne crains point la mort: s'il faut cesser de vivre,
Il n'est rien qu'avec vous je ne puisse tenter.
Que faut-il faire enfin, madame?

NITOCRIS.

M'imiter.
Vous savez qu'à mon fils vous fûtes destinée;
Et que pour célébrer cet illustre hyménée,
De moment en moment j'attendois son retour:
Il n'y faut plus songer, il a perdu le jour.
Contre son assassin armons-nous l'une et l'autre.
S'il échappe à mon bras, qu'il tombe sous le vôtre.
La noirceur de son crime est égale entre nous;
S'il me ravit mon fils, il vous ôte un époux;
Et vous devez montrer qu'une pareille injure
Intéresse l'amour autant que la nature.

ARTHÉNICE.

Oui, courons accomplir ce généreux dessein;
Mon cœur vous est connu, nommez-moi l'assassin:
Vous verrez s'il est rien qui puisse le défendre....

NITOCRIS.

C'est le fils du tyran.

ARTHÉNICE.

Dieux! que viens-je d'entendre?

NITOCRIS.

Quoi! déja ce grand cœur commence à s'ébranler,
Et dès le premier pas vous semblez reculer?
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre âme?

ARTHÉNICE.

Quoi, madame! c'est lui dont la mort....

NITOCRIS.

Oui, madame;
Et si trop jeune encor pour un si grand projet,
Votre bras chancelant ne s'arme qu'à regret,
Par un autre moyen faisons qu'il s'accomplisse;
Unissons contre lui la force et l'artifice.
Invisible en ce lieu, j'attendrai l'assassin.
Je ne veux que mon bras pour lui percer le sein.
Chargez-vous seulement d'amener la victime,
Et je réponds du coup qui doit punir son crime.

ARTHÉNICE.

Mais, madame, songez....

NITOCRIS.

Ah! c'est trop de raisons.
Craignez d'ouvrir mon âme à d'étranges soupçons.
Enfin si le perfide échappe à ma vengeance,
Ma fureur avec lui vous croit d'intelligence;
Et dans les mouvements d'un si juste courroux,
Je ne m'en prendrai plus qu'à votre père, à vous.
Songez-y bien. Adieu.

SCÈNE VIII.

ARTHÉNICE, *seule.*

Quel orage s'assemble !
On en veut à mon père : on en veut.... ah, je tremble !
Courons la prévenir et chercher les moyens,
De conserver des jours où j'attache les miens.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, *seul.*

En quel état cruel ai-je réduit ma mère?
Peut-être que cédant à sa douleur amère,
Le cœur gros de soupirs, sans espoir, sans secours,
Elle touche au moment qui va trancher ses jours.
Eh! que me servira que dans mon entreprise,
Par la mort d'Amasis le ciel me favorise,
Si ma mère tombant dans l'éternelle nuit,
Du succès que j'attends va me ravir le fruit?
O dieux! pour l'achever que n'ai-je point à craindre?
L'empressement d'agir, l'horreur de me contraindre:
Le tyran qui prétend dans le temple, à mes yeux,
Allumer le flambeau d'un hymen odieux.
Tant de troubles mortels, tant d'affreuses images,
Semblent à mes desseins de si tristes présages,
Que mon cœur agité d'une prompte terreur,
Se remplit malgré moi d'une secrète horreur.
De noirs pressentiments étonnent ma constance....

SCÈNE II.

SÉSOSTRIS, NITOCRIS, *d'un côté du théâtre, un poignard à la main;* AMASIS, *de l'autre côté.*

NITOCRIS, *d'un côté du théâtre.*

Il est seul, avançons. Ciel ! soutiens ma vengeance.

SÉSOSTRIS.

O patrie ! ô devoir ! nature ! amour ! hélas !

NITOCRIS, *voulant le frapper.*

Prenons ce temps propice. Ah, traître ! tu mourras.

AMASIS, *lui retenant le bras.*

Arrête, malheureuse !

NITOCRIS.

O dieux !

SÉSOSTRIS.

O ciel !

AMASIS.

Perfide !

Quel aveugle transport, quelle fureur te guide?
Quel démon, quelle rage a pu te posséder?

NITOCRIS.

Le bourreau de mon sang peut-il le demander?

SÉSOSTRIS.

Je ne puis revenir de ma terreur extrême.
La reine sur mes jours attenter elle-même!
O ciel ! quelle est la main par qui j'allois périr!
O ciel ! quelle est la main qui vient me secourir!

AMASIS.

Cruelle ! si les dieux soutenant mon audace,
Des tiens qu'ils ont proscrits m'ont fait prendre la place,

Si leur courroux vengeur me les fit immoler
Au repos d'un État qu'ils auroient pu troubler,
N'étoit-ce pas à moi que tu devois t'en prendre ?

NITOCRIS.

J'ai voulu te frapper par l'endroit le plus tendre.
J'ai voulu te montrer en ce fatal moment
Si la perte d'un fils est un léger tourment :
Juge par la fureur, le trouble et la surprise
Où t'a mis de mon bras l'inutile entreprise,
Quel fut mon désespoir, quand je vis en ces lieux
Un époux et cinq fils massacrés à mes yeux.

AMASIS.

Ce ne fut rien encor. Depuis que les coupables
Ont éprouvé des lois les rigueurs équitables,
Pour punir un forfait si noir, si plein d'horreur,
Il n'est point de tourment au gré de ma fureur.
Holà, Gardes, à moi...

SCÈNE III.

AMASIS, SÉSOSTRIS, NITOCRIS, PHANÈS, GARDES.

PHANÈS.

Ciel ! quelle est ma surprise?
Comment, de qui, seigneur, et pour quelle entreprise,
Tenez-vous ce poignard qui me glace d'effroi ?

AMASIS.

Viens apprendre un forfait qu'à peine encor je croi.
Sur l'avis important d'une trame secrète,
Pour les jours de mon fils ma tendresse inquiète,
Me l'avoit fait en vain chercher de toutes parts.
Quel spectacle, en rentrant, a frappé mes regards,

Phanès ! cette furie à ma perte animée,
De ce fer assassin dont elle étoit armée,
A mes sens éperdus confirmant cet avis,
Sans moi, sans mon secours, m'alloit ravir mon fils.

PHANÈS.

La reine ! justes dieux !

AMASIS.

Gardes, qu'on la saisisse.
Toi qui connois le crime, ordonne du supplice.
Et toi, tremble, barbare, et t'apprête à périr.

NITOCRIS.

Menace-moi de vivre, et non pas de mourir,
Par une prompte mort termine ma misère,
Ou par ce que j'ai fait crains ce que je puis faire.
Quel que soit mon arrêt, je vais m'y préparer,
Et laisse mes tyrans pour en délibérer.

SCÈNE IV.

AMASIS, SÉSOSTRIS, PHANÈS, GARDES.

AMASIS.

Qu'on l'immole.

SÉSOSTRIS.

Arrêtez : non, seigneur, qu'elle vive.
Il faut sur nos destins la tenir attentive,
Et qu'elle soit présente aux glorieux apprêts
Qui vont de ce grand jour signaler le succès.

PHANÈS.

Je dirai plus, seigneur. Sa personne est un gage
Qui dans tous vos périls vous a servi d'otage :
Et si depuis quinze ans vous les avez bravés,
C'est peut-être la reine à qui vous le devez.

Enfin, si de ses jours le flambeau doit s'éteindre,
Mettez-vous en état de n'avoir rien à craindre.
Attendez à punir ses criminels desseins
Qu'un traître qu'on poursuit soit remis en vos mains,
Et qu'en les confrontant au milieu des supplices,
Nous puissions de leur bouche arracher leurs complices.

AMASIS.

Mais jusqu'à ce moment, sur qui, sur quelle foi
Pourrai-je de son sort me reposer?

PHANÈS.

Sur moi.

AMASIS.

Sur toi, Phanès!

PHANÈS.

Seigneur, confiez-moi sa garde.
Ma foi vous est connue, et ce soin me regarde.
Quelque nouveau projet qui puisse l'inspirer,
D'elle, comme de moi, je puis vous assurer;
Et pour servir mon roi, pour le bien de l'empire,
Il n'est rien d'impossible au zèle qui m'inspire.

AMASIS.

Eh bien! réponds-moi d'elle, et marche sur ses pas.

SCÈNE V.

AMASIS, SÉSOSTRIS, GARDES.

AMASIS.

DIEUX justes! dieux puissants! que ne vous dois-je pas?
C'est peu qu'à pleines mains vos faveurs épanchées,
Sur moi depuis quinze ans demeurent attachées:
Pour arracher mon fils au bras qui l'eût percé,
Quel secours imprévu m'avez-vous adressé?

SCÈNE VI.

AMASIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, GARDES.

AMASIS.

Vous à qui je le dois, venez, venez, madame,
A nos transports de joie abandonner votre âme.
C'est de vous que je tiens le salutaire avis
De l'horrible attentat qui menaçoit mon fils.
J'ai retenu la main qui l'alloit entreprendre.
Quels honneurs désormais ne dois-je point vous rendre?
Si le rang où je suis peut vous récompenser,
Je ne vous verrai plus que pour vous y placer.
Je vais de notre hymen presser l'instant propice.
Toi, rends grâces, mon fils, à ta libératrice.

SCÈNE VII.

SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE.

SÉSOSTRIS.

Que vois-je ? quelle horreur a glacé mes esprits?
Qu'ai-je entendu, madame, et que m'a-t-on appris?
Objet infortuné des fureurs de la reine,
Exposé sans défense aux transports de sa haine,
Mon sang alloit couler, le fer étoit levé.
Sans vous ce coup impie alloit être achevé.
J'en frémis... grâce au ciel, tout a changé de face.
Par où devant vos yeux ai-je pu trouver grâce?
Quel zèle en ma faveur venez-vous de montrer,
Et quel dieu favorable a su vous l'inspirer?

ARTHÉNICE.

Ne me demandez point quel zèle m'a poussée.
A peine de la reine ai-je su la pensée,

A peine résolue à vous sacrifier,
Sa haine à ses fureurs a cru m'associer,
Que de tous ses bienfaits rejetant la mémoire;
Sans craindre son courroux, sans consulter ma gloire;
Que dis-je? sans songer qu'un prince infortuné,
Qu'à l'hymen d'Arthénice elle avoit destiné,
Par vos cruelles mains privé de la lumière,
Devoit à le venger me porter la première:
De votre seul péril trop prompte à m'occuper,
Je n'ai songé qu'au coup qui vous alloit frapper.
J'ai couru prévenir un complot si funeste.
Vous vivez, il suffit, j'ignore tout le reste.

SÉSOSTRIS.

Madame, je le vois, la suprême grandeur
A des charmes puissants pour vaincre un jeune cœur:
Ce zèle officieux n'a plus rien qui m'étonne.
Pour régner sur l'Égypte Amasis vous couronne.
De ce qu'il fait pour vous mon salut est le prix,
Et je ne dois vos soins qu'au seul nom de son fils.

ARTHÉNICE.

N'imputez rien, seigneur, à ma reconnoissance.
C'étoit pour votre vie une foible défense;
Et j'aurois de la reine appuyé le courroux,
Si nul autre intérêt ne m'eût parlé pour vous.

SÉSOSTRIS.

Ciel! que vous m'étonnez! Se pourroit-il, madame,
Que l'amour d'Amasis n'eût point touché votre âme?
Auriez-vous quelque peine à recevoir sa foi?

ARTHÉNICE.

A l'honneur qu'il me fait je sais ce que je doi:
Mais mon cœur alarmé de cette préférence,
En sent plus de frayeur que de reconnoissance;

Et si vos jours sauvés méritent quelque prix,
Si vous êtes sensible aux soins que j'en ai pris,
Détournez un hymen dont l'odieuse chaîne
Ne prépare à mon cœur qu'une éternelle gêne.
Voyez le roi, parlez, il vous écoutera;
Demandez mon exil, il vous l'accordera.
Pour un fils tel que vous, que ne fait point un père!
Voyez enfin quel est l'excès de ma misère,
Puisque, pour m'opposer à l'hymen d'Amasis,
Je ne puis dans sa cour m'adresser qu'à son fils.
Oui, seigneur, sur vous seul mon esprit se repose
Pour rompre le dessein que le roi se propose.
Vous nous épargnerez un mutuel ennui;
En agissant pour moi, vous agirez pour lui.
Montrez-lui que nos cœurs ne sont pas l'un pour l'autre:
Empêchez mon trépas, quand j'empêche le vôtre.
Le repos de mes jours me semblera plus doux,
Si je puis me flatter que je le tiens de vous.

SÉSOSTRIS.

Redevable à vos soins, madame, d'une vie
Qui sans votre secours m'alloit être ravie,
Je ne demande aux dieux d'en prolonger le cours
Que pour la consacrer au repos de vos jours.
Cet hymen dont l'idée excite vos alarmes
Ne sera pas long-temps le sujet de vos larmes.
Je prends à l'empêcher plus d'intérêt que vous.
Non: jamais Amasis ne sera votre époux.
Mais à cette frayeur votre âme trop sensible
A d'autres sentiments est-elle inaccessible?
Auriez-vous pour le sceptre encor quelques dédains,
S'il vous étoit offert par d'innocentes mains?
A nous abandonner êtes-vous toujours prête?

N'envisagez-vous rien ici qui vous arrête?
Et quand j'aurai comblé votre espoir le plus doux,
Où sera votre exil? sera-t-il loin de nous?

ARTHÉNICE.

Par vos soins désormais exempte de tristesse,
J'irai de vos bontés m'entretenir sans cesse,
Dans ces paisibles lieux, ces retraites, ces bois
Où je vous vis, seigneur, pour la première fois.

SÉSOSTRIS.

Non, non, vous méritez une autre destinée;
Avant la fin du jour vous serez couronnée :
Mais au sort qui m'attend votre sort attaché
Vous doit laisser encor ce mystère caché.
Mon secret découvert nous perdroit l'un et l'autre;
Il y va de ma vie, il y va de la vôtre.
J'aurois déja fini mon trouble et votre effroi,
Si le danger prochain n'eût regardé que moi.
Mais ceux qu'avec mes jours j'expose à cet orage,
A des ménagements abaissent mon courage.
Cependant l'heure approche, où pour votre secours
Tout est prêt dans le temple; on m'attend, et j'y cours.
Quelqu'honneur que sur moi répande la victoire,
Vous en aurez le prix, vous en aurez la gloire.
En présence des dieux je vais me découvrir,
Dégager votre foi, vous la rendre ou mourir.
Adieu, madame.

SCÈNE VIII.

ARTHÉNICE, *seule.*

O dieux! que va-t-il entreprendre?
Quel est ce grand dessein que je ne puis comprendre?

Ciel ! par où dévoiler ce mystère caché ?
A son sort, m'a-t-il dit, le mien est attaché ;
Et jusque dans le temple, où l'entraîne la gloire,
Il va chercher pour moi la mort ou la victoire !
Quel mélange confus et d'espoir et d'ennuis !
Quel dieu dissipera l'embarras où je suis ?

SCÈNE IX.

ARTHÉNICE, MICÉRINE.

MICÉRINE.

Madame.....

ARTHÉNICE.

Ah ! que me veut Micérine éperdue ?

MICÉRINE.

Ce vieillard que le sort offrit à notre vue,
Sur la terre étendu, mourant, ensanglanté,
Et qui ne doit le jour qu'à votre piété...

ARTHÉNICE.

Eh bien ?

MICÉRINE.

Pâle, abattu, la démarche mal sûre,
Malgré le sang qui coule encor de sa blessure,
Son extrême foiblesse et son âge glacé,
A quitté la demeure où nous l'avions laissé.
Il est ici, madame.

ARTHÉNICE.

O ciel ! qu'y vient-il faire ?

MICÉRINE.

Quand il m'a rencontrée, il cherchoit votre père.

ARTHÉNICE.

Mon père ! Et l'a-t-il vu ? l'a-t-on fait avertir ?

MICÉRINE.

Madame, du palais il venoit de sortir:
Il étoit dans le temple, où son zèle s'applique
A dresser de ce jour l'appareil magnifique;
Et des gardes rangés les armes à la main,
A chacun par son ordre en ferment le chemin.

ARTHÉNICE.

Et de ce malheureux quelle est la destinée?

MICÉRINE.

Instruit de vos bontés et de votre hyménée,
Il m'envoie au plus vite implorer votre appui.

ARTHÉNICE.

Ne pouvant rien pour moi, que pourrai-je pour lui?

MICÉRINE.

Obtenir d'Amasis une prompte audience;
Devant lui seulement il rompra le silence,
Et l'instruira, dit-il, d'un forfait odieux,
Qui regarde l'état, lui, son fils et les dieux.

ARTHÉNICE.

Son fils! quel sort cruel menace encor ta vie?
Par combien de malheurs est-elle poursuivie!
Cher prince... Mais allons, courons à son secours;
Et comme je le dois, prenons soin de ses jours.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

AMASIS, NITOCRIS, CANORE, GARDES.

AMASIS, *à un officier de sa garde.*

Retournez à Phanès. Bientôt par ma présence
Je vais de ses amis calmer l'impatience.
Allez. Je suis content de leurs soins généreux,
Et je marche après vous pour me rendre auprès d'eux.
Qu'on appelle Arthénice, et mon fils avec elle.
(à Nitocris.)
Et toi, viens prononcer ta sentence mortelle.
Te voici, grâce au ciel, sans espoir, sans soutien;
Mes sujets, dont l'orgueil entretenoit le tien,
Environnés partout de mes fières cohortes,
Du temple et de la ville ont vu saisir les portes;
Et si contre mes lois ils s'osoient soulever,
Tout l'univers, les dieux ne pourroient les sauver.
Je devrois dans ton sang éteindre leur audace;
Mais tu sais à quel prix ma bonté te fait grâce.
Mon ennemi par toi va-t-il se découvrir?
Parle, et songe qu'un mot te fait vivre ou mourir.

NITOCRIS.

Pour ébranler mon cœur la menace est légère.
Qui ne craint point la mort sait mourir et se taire.
Va jusque dans le temple, aux yeux de mes sujets,
Célébrer un hymen qui flatte tes projets:

Ajoutes-y ma perte à tant d'autres victimes:
Mais crains d'y rencontrer la peine de tes crimes:
Crains que cet étranger qui se cache en ces lieux,
N'y soit pour ma vengeance envoyé par les dieux.
Tu trembleras peut-être en le voyant paroître:
Ce n'est qu'en t'immolant qu'il se fera connoître,
Et j'espère, tyran, que malgré tous tes soins
La foudre va partir d'où tu l'attends le moins.

AMASIS.

Je crains peu ta menace; et quand, pour ta vengeance,
Tout l'État avec lui seroit d'intelligence,
Les dieux de ce péril garantiroient mes jours.
Ils l'ont fait mille fois, ils le feront toujours.
De tes emportements je découvre la cause.
Je vois le désespoir où mon hymen t'expose.
Tu crains plus que la mort le redoutable affront
De voir ton diadème orner un autre front:
Mais ma haine en ton sang ne peut être assouvie.
Je prétends ménager les restes de ta vie;
Et pour te mieux punir, t'entraînant à l'autel,
T'y donner une reine avant le coup mortel.

SCÈNE II.

AMASIS, NITOCRIS, ARTHÉNICE, MICÈRINE, CANOPE, GARDES.

AMASIS, *à Arthénice.*

Allons, madame, allons célébrer l'hyménée
Qui doit unir mon sort à votre destinée;
Que la pompe.....

ARTHÉNICE.

Ah, seigneur! suspendez ce dessein;
Ne songez qu'à parer les coups d'un assassin.

Confuse, et détestant sa criminelle audace,
Je viens.... La voix me manque, et tout mon sang se glace.

AMASIS.

Que savez-vous? parlez....

ARTHÉNICE.

Seigneur, c'est un avis
Qui regarde vos jours et ceux de votre fils.
Avant que d'exposer une tête si chère,
Daignez approfondir ce terrible mystère.

AMASIS.

(A Nitocris.)

Quel mystère? Est-ce encore un trait de ton courroux,
Perfide?

ARTHÉNICE.

Un étranger tremblant, percé de coups,
Qui sous le faix des ans ne se soutient qu'à peine,
Vous apprendra, seigneur.... Le voici qu'on amène.

SCÈNE III.

AMASIS, NITOCRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, CANOPE, MÉNÈS, GARDES.

AMASIS.

Que vois-je! est-ce Ménès? en croirai-je mes yeux?

MÉNÈS.

Ah! seigneur, je vous vois, et j'en rends grâce aux dieux.

AMASIS.

De ta mort, ce matin, j'ai reçu la nouvelle.
Pourquoi me faisoit-on ce rapport infidèle?

MÉNÈS.

Seigneur, on l'a cru vrai. Sur la terre étendu,
Ma foiblesse, le sang que j'ai long-temps perdu,

Précipitoient la fin de mon sort déplorable,
Quand les dieux ont conduit cette main secourable
Par qui j'ai le bonheur d'embrasser vos genoux.

AMASIS.

O dieux ! qui t'a porté de si funestes coups ?

MÉNÈS.

Celui qui par un coup à l'État plus funeste,
A privé votre fils de la clarté céleste.

AMASIS.

Mon fils ! tu me surprends ! il n'est pas dans ma cour ?

MÉNÈS.

Non. Cessez désormais d'attendre son retour.
Je venois, pénétré de la mort de sa mère,
Vous ramener ce fils, l'image de son père ;
Quand non loin de ces murs, d'un barbare assassin
J'ai vu le bras levé pour lui percer le sein :
Je m'expose à sa rage, et j'en suis la victime.
A défendre ses jours le prince en vain s'anime ;
En vain il montre un cœur incapable d'effroi :
Frappé d'un coup mortel, il tombe auprès de moi.

AMASIS.

Quoi ! mon fils !.. Je succombe au trouble qui m'accable.

MÉNÈS.

Ce n'est pas tout, seigneur : gardez-vous du coupable.
Tout dégouttant encor du sang de votre fils,
Je l'ai vu qui prenoit la route de Memphis :
Sans doute qu'il s'y cache, afin de vous surprendre.
Je vous en avertis.

AMASIS.

Dieux ! que viens-je d'apprendre !

SCÈNE IV.

AMASIS, NITOCRIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, MICERINE, MÉNÈS, CANOPE, GARDES.

AMASIS, *à Sésostris.*

APPROCHE : connois-tu ce vieillard ?

SÉSOSTRIS.

Justes dieux !

AMASIS.

Quel trouble te saisit ? Ménès, tourne les yeux.
N'est-ce pas là mon fils ?

MÉNÈS.

Lui, seigneur ! ah, le traître !
C'est là son assassin que vous voyez paroître.

ARTHÉNICE.

O dieux !

MÉNÈS.

N'en doutez point, je le connois trop bien :
C'est lui qui s'est couvert de son sang et du mien.
C'est lui qui se portant à de nouvelles rages,
Après son attentat nous a ravi les gages,
Dont Ladice en mourant se reposa sur nous :
Ses lettres, son anneau.... Seigneur, songez à vous.
Je mourrai sans gémir du malheur qui m'opprime,
Si je puis aux enfers conduire ma victime.

SCÈNE V.

AMASIS, SÉSOSTRIS, NITOCRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, CANOPE, GARDES.

AMASIS.

Oui, tu seras content, tes yeux seront témoins....
Que pour le secourir on redouble les soins.
L'ai-je bien entendu? grands dieux! le puis-je croire?
Ton bras est-il l'auteur d'une action si noire?
M'as-tu ravi mon fils?

SÉSOSTRIS.

Oui, tyran, il est mort;
Et l'on vient de te faire un fidèle rapport.

AMASIS.

Traître! qu'espérois-tu de cette barbarie?
Quel étoit ton dessein? quelle aveugle furie
Dans le sang de mon fils t'a fait tremper tes mains?

SÉSOSTRIS.

Quand tu sauras mon nom, tu sauras mes desseins.

AMASIS.

Eh! quel es-tu? réponds, perfide!

SÉSOSTRIS.

Eh! qui puis-je être?
Après ce que j'ai fait me peux-tu méconnoître?
Et ce bras tout sanglant du meurtre de ton fils,
T'apprend-il pas assez que je suis Sésostris?

NITOCRIS.

Ah, mon fils!

ARTHÉNICE.

Qu'ai-je fait?

AMASIS.

Gardes, qu'on le saisisse.

SÉSOSTRIS, *mettant la main à l'épée.*

Traîtres....

AMASIS.

Que les bourreaux préparent son supplice.

NITOCRIS.

Arrête, que fais-tu ? peuple lâche et sans foi !
C'est le sang d'Apriès, c'est mon fils, c'est ton roi.

AMASIS.

Je suis mieux obéi que tu n'es écoutée.

SÉSOSTRIS, *désarmé.*

Oui, le ciel veut ma perte et je l'ai méritée.
Je vois qu'il me punit et se venge à son tour,
Non d'avoir entrepris de te ravir le jour,
D'affranchir de tes fers ma mère et ma patrie,
Mais d'avoir pris un nom dont ma gloire est flétrie,
Et d'avoir abaissé l'héritier d'un grand roi
À passer pour le fils d'un monstre tel que toi.
Ton sang devoit laver une tache si noire :
Mais si de le verser je n'ai pas eu la gloire,
Je t'ai ravi ton fils, et grâces à mes soins,
C'est toujours un tyran que l'Égypte a de moins.

AMASIS.

Quoi ! perfide...

SCÈNE VI.

AMASIS, NITOCRIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, CANOPE, AMMON, GARDES.

AMMON.

Seigneur....

AMASIS.

Ah! que vient-on me dire?

AMMON.

Qu'en vain contre vos jours votre ennemi conspire;
Qu'au temple, en ce moment, nous l'avons rencontré;
Mais que pour l'arracher d'un asile sacré,
Les prêtres orgueilleux de leur pouvoir suprême
N'ont voulu recevoir de lois que de vous-même,
Et que Phanès craignant sa fuite ou leur appui,
Veille, en vous attendant, et sur eux et sur lui.

AMASIS.

Dieux! courons le rejoindre, allons par les supplices
De ces deux criminels apprendre les complices;
Des prêtres avec eux allons punir l'orgueil:
Que leur temple détruit leur serve de cercueil;
Et que tout l'univers apprenant ma vengeance,
Frémisse du supplice ainsi que de l'offense.
Qu'on l'entraîne.,..

NITOCRIS.

Ah! mon fils, je ne te quitte pas.

AMASIS.

Ammon, que dans ces lieux on retienne ses pas:
J'ai besoin d'un otage.

NITOCRIS.

Ah tyran!

AMASIS.

Qu'on l'arrête.
J'aurai soin d'ordonner qu'on t'apporte sa tête :
Tu peux l'attendre.

NITOCRIS. *(Elle tombe évanouie.)*

Hélas !

AMASIS.

Qu'on veille sur ses jours.
(A Arthénice.)
Madame, je dois tout à votre heureux secours ;
Mais pour m'en acquitter et pour punir son crime,
Je veux qu'à notre hymen il serve de victime.
Venez le voir au temple expirer sous nos coups :
Venez, madame.

ARTHÉNICE.

O ciel ! où me réduisez-vous ?

SCÈNE VII.

NITOCRIS, CANOPE, AMMON, GARDES.

NITOCRIS.

On entraîne mon fils, et l'on veut que je vive !
Ah ! l'on m'arrête en vain, il faut que je le suive.
Quoi ! nul de ses sujets ne le vient secourir !
Dans ses propres États on le laisse périr !
Jusque sur les autels on va trancher sa vie !
Souffrirez-vous, grands dieux, ce sacrifice impie ?
Nil, soulève tes flots et vomis dans ces murs
Tous ces monstres cachés dans tes antres obscurs.
Que ferai-je ? où courir ? que la terre s'entr'ouvre ;
Que du Styx à nos yeux la rive se découvre ;
Et tout couverts encor de vos tristes lambeaux,
Mânes de ses parents, sortez de vos tombeaux.

Si la terre et le ciel refusent de m'entendre,
Que ce soit les enfers qui viennent le défendre.
O mon illustre époux, entends ma triste voix!
Viens lui donner la vie une seconde fois :
Perce l'obscurité de tes demeures sombres;
Arme-toi des tourments inventés pour les ombres.
Jusqu'au pied des autels viens lui servir d'appui,
Et fais ce que les dieux devroient faire pour lui.
Mais que fais-je? que dis-je? ô malheureuse mère!
Quels vœux puis-je former, et qu'est-ce que j'espère?
Ce palais de mes cris retentit vainement :
Mon fils est mort, Canope, ou meurt en ce moment.

SCÈNE VIII.

NITOCRIS, ARTHÉNICE, CANOPE, AMMON, GARDES.

NITOCRIS.

Cruelle, en est-ce fait? Votre rage inhumaine
Vient-elle jusqu'ici triompher de ma peine?
Ou votre main servant les crimes d'Amasis,
Vient-elle m'apporter la tête de mon fils?
L'avez-vous vu tomber sous ses coups?

ARTHÉNICE.

Ah, madame!
Ce que j'ai vu suffit pour déchirer mon âme!
Le tyran de soldats l'a fait environner;
Après lui, dans le temple, il l'a fait entraîner :
Et comme résolue à ne lui point survivre,
Je traversois la foule et tâchois de l'y suivre,
J'ai vu fermer la porte, et mille cris confus
Ont fait entendre au loin, il est mort, il n'est plus.

NITOCRIS.

Il n'est donc plus ce fils, le dernier de ma race!
Tout mort et tout sanglant, il faut que je l'embrasse:
Allons, courons au temple, à la face des dieux....
Mais de quels cris nouveaux retentissent ces lieux?

SCÈNE IX.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, CANOPE, AMMON.

NITOCRIS.

Ah! mon fils, est-ce toi que le ciel me renvoie?

ARTHÉNICE.

Quel miracle, seigneur, permet que je vous voie?

SÉSOSTRIS.

Il est temps de finir des regrets superflus;
Vous n'avez rien à craindre: Amasis ne vit plus.

NITOCRIS.

Il ne vit plus, ô ciel! quelle heureuse nouvelle!
Mais qui t'a délivré de sa rage cruelle?
Comment t'es-tu sauvé? ne me déguise rien:
A qui dois-je, mon fils, ton salut et le mien?

SÉSOSTRIS.

Un illustre sujet finit notre misère.
Le croiriez-vous, enfin? C'est Phanès.

NITOCRIS.

Lui?

ARTHÉNICE.

Mon père?

SÉSOSTRIS.

A peine le tyran, trompé par ses avis,
M'avoit fait entraîner au temple d'Osiris,

Que portant sur l'autel une vue égarée,
Il trouve Cléophis dans l'enceinte sacrée,
Où se croyant déja maître de notre sort,
Il semble s'applaudir de nous donner la mort :
Quand Phanès, pour donner le signal et l'exemple,
Du nom de Sésostris fait retentir le temple;
Et soudain l'on entend à travers mille cris,
Que meure le tyran et vive Sésostris!
Pâles, saisis d'effroi, ses gardes l'abandonnent;
Ardents, pleins de fureur, les nôtres l'environnent.
Je l'approche et d'un fer que je prends sur l'autel,
Je le jette à mes pieds frappé d'un coup mortel.
Mille autres animés d'une pareille envie,
Vont chercher dans ses flancs les restes de sa vie;
Et tandis qu'en tous lieux Phanès et Cléophis
Confirment mon retour aux peuples de Memphis,
Faisant à la fureur succéder la tendresse,
D'un pas précipité j'ai traversé la presse,
Pour goûter des plaisirs si long-temps attendus,
Et vous offrir des biens que le ciel m'a rendus.

NITOCRIS.

Ah! mon fils, quel bonheur succède à nos alarmes?
Allons faire cesser le tumulte des armes;
Et parmi les plaisirs que promet ce grand jour,
Par un heureux hymen couronner votre amour.

FIN D'AMASIS.

ABSALON,

TRAGÉDIE,

PAR DUCHÉ,

Représentée, pour la première fois, le 7 avril 1712.

NOTICE SUR DUCHÉ.

Joseph-François Duché de Vancy naquit à Paris le 29 octóbre 1668. Il étoit fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Son père, n'ayant point de fortune à lui laisser, lui fit donner une bonne éducation dont il sut profiter. Ses premiers essais, dans la carrière des lettres, furent consacrés à la poésie lyrique. Il y obtint de grands succès qui lui procurèrent la protection du comte d'Agen. Non seulement ce seigneur le fit son secrétaire, mais il le recommanda à madame de Maintenon, qui le choisit pour fournir des poésies sacrées aux élèves de Saint-Cyr, et le fit nommer gentilhomme ordinaire du roi. Quelque temps après, sur la recommandation de cette illustre protectrice, Pontchartrain donna à Duché la place de secrétaire des galères.

Notre poëte, dont la fortune étoit dès lors assurée, ne pensa plus à travailler que pour remplir les vues de sa bienfaitrice. *Jonathas*, son premier ouvrage tragique, fut joué en 1700 à Versailles, et à Saint-Cyr par les pensionnaires de cette maison : cette pièce ne parut à Paris que le 26 février 1714, dix ans après la mort de son auteur.

Absalon, tragédie fort intéressante, fut représentée à Saint-Cyr en 1702, et valut à l'auteur une pension de mille livres. Ce ne fut que le 7 avril 1712 qu'elle fut jouée à Paris. Cette pièce y obtint seize représentations.

Débora, dernière tragédie de Duché, quoique composée pour Saint-Cyr ainsi que les deux précédentes, parut d'abord à Paris en 1706 et n'y fut que foiblement accueillie.

Il est à remarquer qu'aucune de ces tragédies ne fut représentée à Paris du vivant de leur auteur, qui y mourut en 1704 dans sa trente-septième année.

PERSONNAGES.

DAVID, roi d'Israël.
MAACHA, femme de David.
ABSALON, fils de David.
THARÈS, femme d'Absalon.
THAMAR, fille d'Absalon.
JOAB, général des armées de David.
ACHITOPHEL, } Ministres de David.
CISAÏ ou CHUSAÏ, } Ministres de David.
ZAMRI, confident d'Achitophel.
UN ISRAÉLITE.
Gardes.

La scène est près des murs de la ville de Manhaïm, dans la tente de David.

ABSALON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

A quel excès, ô ciel, osez-vous vous porter?
Vous vous perdez, seigneur, est-il temps d'éclater?
A ces ardents transports défendez de paroître.

ABSALON.

Non, non, Achitophel, je n'en suis plus le maître;
Le perfide Joab, fier de plaire à son roi,
Sans respect pour mon rang, s'ose attaquer à moi;
Il cherche, en irritant le courroux qui m'enflamme,
A me faire trahir le secret de mon âme,
Et répand dans ce camp, que les séditieux
N'ont appris que par moi notre abord en ces lieux.
Ah! j'atteste du ciel l'immortelle puissance,
Qu'Absalon punissant un sujet qui l'offense,
N'en aura pas été vainement outragé.

ACHITOPHEL.

Avant la fin du jour vous en serez vengé:
Modérez cependant cette haine éclatante.

ABSALON.

Je l'ai trop ménagé, son insolence augmente :
Adonias mon frère appuyant ses projets,
Ils ont cru m'abaisser au rang de leurs sujets :
Toi-même ouvrant mes yeux sur leur intelligence,
J'ai vu que près du roi ménageant leur vengeance,
Et chassant de David tout amour paternel,
Je perdois pour jamais le sceptre d'Israël.
Le roi pour successeur alloit nommer mon frère ;
Et comment retenir une juste colère ?
Moi, je pourrois souffrir qu'un frère audacieux
Ravît ou partageât la couronne à mes yeux ?
Ah ! si vengeant ma sœur des fureurs d'un perfide,
J'ai pu rougir mon bras d'un fameux homicide :
Si ce même Joab, pour avoir retardé
De se rendre à l'endroit où je l'avois mandé,
Vit le fer et le feu, conduits par ma vengeance,
De ses fertiles champs moissonner l'espérance,
Crois-tu que les projets par ma haine enfantés
Gardent un prix plus doux à ses témérités ?

ACHITOPHEL.

Suspendez donc, seigneur, l'ardeur qui vous anime :
Jusqu'au pied de l'autel conduisons la victime.
Dans mes justes desseins aussi hardi qu'heureux
J'ai fait à la révolte animer les Hébreux ;
Accablés, gémissants sous des tyrans avides,
Leur timide fureur n'attendoit que des guides :
Amasa de ma part a servi leur courroux,
Ou plutôt Amasa les a séduits pour vous.
Tout nous a réussi ; leur armée intrépide
N'a point trouvé d'obstacle à sa course rapide.

Retracez-vous encor cette nuit dont l'horreur
Jusqu'au sein de David a porté la terreur,
Lorsque Jérusalem, ouvrant toutes ses portes,
Et des séditieux appuyant les cohortes,
L'a forcé, sans secours d'armes ni de soldats,
De porter jusqu'ici sa frayeur et ses pas.

ABSALON.

Que n'éclatois-je alors ? nous n'avions rien à craindre;
Dans le sang de Joab ma rage alloit s'éteindre :
Car enfin sa valeur, il le faut avouer,
A contraint de tout temps l'envie à le louer.
Il peut faire entre nous balancer la fortune,
Et j'aurois prévenu cette crainte importune.
A suivre ici David devois-tu me forcer ?

ACHITOPHEL.

La tribu d'Éphraïm nous pouvoit traverser;
J'ignore même encor, si sous nos lois rangée,
Dans la sédition elle s'est engagée.
Zamri dans un moment va nous en informer;
Rien après ce succès ne doit nous alarmer.
Paroissez, j'y consens : loin que l'on nous soupçonne,
Votre père en ces lieux à ma foi s'abandonne.
Ainsi sans hasarder... Mais le roi vient à nous,
Joab le suit, cachez un dangereux courroux.

ABSALON.

Ah ! sortons, ma fureur ne pourroit se contraindre.

SCÈNE II.

DAVID, ABSALON, ACHITOPHEL, JOAB, GARDES.

DAVID.

Demeurez, Absalon, j'ai sujet de me plaindre.
Vous savez que Joab est chéri de son roi,
Cependant...

ABSALON.

Quoi! Seigneur, en s'attaquant à moi,
Un sujet...

DAVID.

Retenez un courroux qui me blesse.
(Aux Gardes.)
Qu'Achitophel demeure. Et vous, que l'on nous laisse.
(Les Gardes se retirent, et David continue.)
Le ciel semble sur nous épuiser ses rigueurs:
Quel temps avez-vous pris pour désunir vos cœurs?
L'insolent Amasa, comblant ses perfidies,
Lève sur moi ses mains par ma fuite enhardies:
Après avoir séduit mes plus braves sujets,
J'ai vu Jérusalem appuyer ses projets:
J'ai vu même Sion, monument de ma gloire,
Théâtre criminel d'une affreuse victoire,
Me chasser de son sein, et de mon ennemi
Justifier l'orgueil par ma honte affermi.
Quel jour! je m'apprêtois, plein d'honneur et d'années,
A fixer de mes fils les hautes destinées,
Lorsque d'ingrats sujets comblés de mes bontés
M'ont puni de l'excès de leurs félicités.
Je l'avoue à vos yeux, en proie à mes alarmes,
Mes malheurs m'ont vaincu, j'ai répandu des larmes.

Enfin par des chemins impratiqués, obscurs,
Nous sommes arrivés à l'abri de ces murs.
Mais en vain Manhaïm nous présente un asile,
Amasa va bientôt nous le rendre inutile.
J'apprends que chaque jour les rebelles Hébreux
Grossissent à l'envi ses bataillons nombreux,
Enivré du succès, il approche, il s'avance,
Il veut dans notre sang consommer son offense;
Et si nous ne songeons à prévenir ses coups,
Avant la fin du jour il va fondre sur nous.
Peut-être même, hélas! ses troupes criminelles
Ont déja de mon sang rougi leurs mains cruelles.
Peut-être dans Hébron mon fils Adonias
A-t-il trouvé la mort qui marche sur nos pas.
Que dis-je? un trouble affreux redouble encor ma peine,
Il a fallu laisser votre épouse et la reine.
Le zélé Cisaï s'est chargé de leur sort:
Mais qui sait s'il a pu les soustraire à la mort,
Si pour venir nous joindre il peut fuir avec elles?
Ah! loin de m'affliger par d'injustes querelles,
Prêts à nous voir tomber dans les mains des vainqueurs,
Pour vous, pour votre roi réunissez vos cœurs;
Puisqu'il nous reste encore un rayon d'espérance,
Du sage Achitophel consultons la prudence,
Et qu'une noble ardeur sache nous réunir,
Pour attendre un rebelle, ou pour le prévenir.

ABSALON.

Je l'avouerai, seigneur, mon aveugle colère
A trop flatté l'orgueil d'un sujet téméraire.
J'ai dû le mépriser ou le faire punir;
Mais quel autre après tout eût pu se contenir?
L'insolent,.... car en vain je me force au silence,

M'accuse d'abuser de votre confiance :
Par moi, s'il en est cru, vos rebelles sujets
Ont dû de notre fuite apprendre les projets.
Mon indiscrétion, source de nos disgrâces,
Les a jusqu'au Jourdain amenés sur nos traces :
Il veut de nos malheurs m'imputer la moitié,
Lui qu'avec Amasa joint le sang, l'amitié,
Et qui, s'il faut chercher ici des infidèles,
Doit être plus suspect qu'aucun de nos rebelles.

JOAB.

Moi suspect, juste ciel ! qu'ose-t-on avancer ?
Non, le prince, seigneur, ne sauroit le penser.
Je ne me lave point d'une injure cruelle :
C'est à ceux de qui l'âme et lâche et criminelle
A ces honteux excès se pourroit oublier,
D'emprunter des raisons pour se justifier.
Informé qu'Amasa par un avis sincère
Avoit de nos desseins dévoilé le mystère,
J'ai dit qu'un confident, ou traître ou peu discret,
Peut-être avoit du prince appris notre secret :
Voilà quel est mon crime, et le seul trait d'audace
Qui puisse d'Absalon m'attirer la disgrâce.
Un plus juste sujet demande son courroux.
N'en doutez point, seigneur, un traître est parmi nous.
C'est peu qu'on ait appris nos démarches passées,
Le perfide Amasa lit même en nos pensées :
Du pontife Sadoc le sage et digne fils
M'éclaire chaque jour par de secrets avis ;
Un billet qu'en mes mains il a su faire rendre
M'apprend que l'ennemi veut ici nous surprendre ;
Qu'il sait qu'aux Gétéens nous avons eu recours ;
Que demain sous ces murs l'on attend leur secours ;

Que voulant m'opposer à des troupes rebelles,
J'ai proposé sans fruit d'aller fondre sur elles ;
Qu'Achitophel alors, contraire à mes avis,
A lui seul empêché qu'ils n'aient été suivis.

DAVID.

Ainsi le sort cruel trompe ma prévoyance :
Mais sur qui doit tomber ma juste défiance ?
Quel barbare en ces lieux pour me perdre est caché,
Et peut voir mes malheurs sans en être touché ?

JOAB.

Ne perdons point de temps, songeons, quel qu'il puisse être,
A prévenir ses coups plutôt qu'à le connoître.
Vous savez quel courage anime vos soldats ;
Ils braveront la mort en marchant sur vos pas.
Venez, et du Jourdain franchissant les rivages,
Au rebelle Amasa fermons-en les passages.
Je joindrai le perfide, et lui perçant le flanc,
Je laverai la honte imprimée à mon sang.
En vain tout Israël s'arme pour un rebelle,
Le nombre ne doit point ralentir notre zèle.
Des méchants dans le crime engagés lâchement
Combattent avec crainte et vainquent rarement.
La solide valeur n'admet point l'injustice.
Ce sont des criminels qui craindront le supplice.
Vous les verrez tremblants tomber à vos genoux,
Et déja les remords ont combattu pour nous.
Au reste pour un fils ne prenez point d'alarmes,
Je sais qu'Adonias est déja sous les armes.
De nos malheurs pressants, instruit par mon secours ;
Tout Juda s'est armé pour conserver ses jours ;
Mais de ce côté seul la tempête menace,
Il faut à ses éclats opposer notre audace,

Et j'ose présumer que ce dessein hardi
Sera d'Achitophel justement applaudi.

ACHITOPHEL.

Oui, seigneur, de Joab j'admire le vrai zèle :
Jamais dans vos États un sujet plus fidèle
Ne vous a mieux prouvé son courage et sa foi,
Et n'a mieux mérité l'estime de son roi.
Le projet qu'à présent sa valeur lui suggère
Peut devenir heureux pourvu qu'on le diffère :
Demain les Gétéens, unis à vos soldats,
Contre les révoltés marcheront sur nos pas.
Nous pourrons, plus nombreux, tenter le sort des armes.
Cependant pour la reine apaisez vos alarmes :
Zamri nous doit bientôt instruire de son sort,
Et je ne puis penser que livrée à la mort....

DAVID.

Eh ! que n'entreprend point la rage d'un perfide,
Qui porte sur son roi sa fureur homicide ?
Toutefois dissipons d'inutiles erreurs.
Veuille le ciel plus doux écarter tant d'horreurs !
Toujours à vos discours sa sagesse préside,
Et je crois que par vous c'est elle qui me guide.
Je suivrai vos conseils. L'excès de ma douleur
Ne m'ôte point l'espoir de vaincre mon malheur.
Le Dieu qui tant de fois conduisit mon armée,
Aux campagnes d'Ammon, dans les champs d'Idumée,
Maître et juste vengeur des droits des souverains,
Ne mettra point mon sceptre en de rebelles mains :
Du règne de David sa parole est le gage.
Allons de mes soldats affermir le courage.
Vous combattrez, mon fils, auprès de votre roi,
Joab continuera de commander sous moi,

Je dois ce foible honneur à son zèle sincère,
N'ayez plus contre lui ni haine ni colère.
Je me rends le garant de tous ses sentiments,
Daignez donc l'honorer de vos embrassements.
(A Achitophel.)
Et vous, dès qu'en ce camp Zamri pourra se rendre,
Conduisez-le, je veux lui parler et l'entendre.

SCÈNE III.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

Je le vois bien, seigneur, il faut nous découvrir.

ABSALON.

Quel supplice cruel mon cœur vient de souffrir!
Que cet embrassement a redoublé ma haine!

ACHITOPHEL.

Rendez votre vengeance égale à votre peine,
Voici l'heureux instant que tout doit éclater,
Il faut partir.... Eh quoi! qui vous peut arrêter?
Tantôt avec Joab ne pouvant vous contraindre,
Votre juste fureur ne voyoit rien à craindre.

ABSALON.

Ah! ce n'est point Joab qui suspend mon courroux:
Cependant....

ACHITOPHEL.

Achevez, ciel! je frémis pour vous.
La victoire a suivi le parti de vos armes:
Mais quel sujet affreux de douleur et d'alarmes,
Si la foudre en vos mains, prête à vous obéir,
Alloit en vains éclats se perdre et vous trahir?

Que dis-je ? nous avons trop grossi le nuage,
Pour pouvoir en éclairs voir dissiper l'orage :
Adonias est roi, vous êtes immolé,
Si l'un de nos secrets est enfin révélé.
J'avouerai que frappé d'une importune idée,
Ma vertu quelquefois se trouve intimidée :
Mais mon zèle pour vous étouffe mes remords,
Et dans les grands périls il faut de grands efforts.
Rassurez donc, seigneur, votre âme trop craintive.

ABSALON.

J'ai conduit tes projets, il faut que je les suive :
Mais prêt à voir mon bras s'armer contre mon roi,
Dois-je avoir moins de crainte et de vertu que toi ?
Écoute, et juge donc des troubles de mon âme.
Tu sais contre Joab quelle rage m'enflamme :
Mon cœur incessamment dans sa haine affermi
N'admet point de pardon pour un tel ennemi.
Mais en vain ma fureur soutient mon entreprise,
La raison même en vain l'anime et l'autorise,
Prêt à me nommer chef de la rébellion,
Je sens fléchir ma haine et mon ambition.
Mes justes déplaisirs, mes craintes légitimes
A l'aspect de mon roi me paroissent des crimes.
J'ai beau me rappeler que devant son trépas
Mes desseins ne sont point d'envahir ses États ;
Que jusqu'à ce moment, content de mon partage,
Je ne veux que punir un sujet qui m'outrage,
Et me faire nommer l'unique successeur
Du trône dont mon père est juste possesseur :
Vains détours ! je ne puis me cacher à moi-même
A quoi doit m'obliger le sang, le diadème :

En proie à des remords sans cesse renaissants,
Je fais, pour les chasser, des efforts impuissants,
Et pour comble des maux où mon malheur me livre,
Je ne puis sans horreur reculer ni poursuivre.

ACHITOPHEL.

A des scrupules vains faut-il vous arrêter?
Seigneur, fuyez un lieu propre à les irriter.
Au milieu des soldats que vous allez conduire,
Libre des préjugés qui viennent vous séduire,
Vous verrez qu'appuyé sur d'équitables lois,
Vous pouvez vous armer pour soutenir vos droits.
Partez donc, et chassez une crainte frivole.
Le moment le plus cher comme un autre s'envole.
Dès qu'auprès de ce camp paroîtront vos soldats,
J'irai vous consacrer mes conseils et mon bras.
Ma fuite jusque-là découvriroit la vôtre,
Et peut-être sans fruit nous perdroit l'un et l'autre.
Cependant attendons pour sortir de ces lieux
Que Zamri de retour.... Mais il s'offre à nos yeux.

SCÈNE IV.

ABSALON, ACHITOPHEL, ZAMRI.

ABSALON.

Hé bien! en quel état as-tu laissé l'armée?

ZAMRI.

Seigneur, d'un zèle ardent on la voit animée;
La tribu d'Éphraïm vient de se joindre à nous;
Pour passer le Jourdain on n'attend plus que vous.
Cependant un spectacle ici va vous surprendre;
Cisaï dans ce camp vient enfin de se rendre.

Il conduit à David un renfort de soldats,
La reine votre mère accompagne ses pas;
Et la jeune Thamar, fruit de votre hyménée,
Est avec votre épouse en ces lieux amenée.

ABSALON.

Quel fatal contre-temps vient troubler nos desseins!

ACHITOPHEL.

Non, seigneur, votre sort est toujours dans vos mains;
Cachez-leur nos secrets avec un soin fidèle,
Et laissez gouverner tout le reste à mon zèle.
Commencez par remplir un trop juste devoir;
La reine vient, partez, allez la recevoir.
Quelque obstacle nouveau que le ciel fasse naître,
De votre prompt départ je vous rendrai le maître:
Je réponds du succès, reposez-vous sur moi.

ABSALON.

Hé bien! prépare tout, je m'abandonne à toi.

SCÈNE V.

ACHITOPHEL, ZAMRI.

ACHITOPHEL.

Nous sommes seuls, prends part à ma secrète joie:
Enfin mes ennemis vont devenir ma proie.
Joab, Abiatar, Aduram, Cisaï,
Le superbe Sadoc, le fier Abisaï,
Tous ceux qui réunis par leur haine commune,
Prétendent sur ma chute élever leur fortune,
Avant la fin du jour, surpris, enveloppés,
Me rendront par leur mort tous mes droits usurpés.

ZAMRI.

Quoi! vous croyez, seigneur, qu'étonné de l'orage,
David voudra livrer.....

ACHITOPHEL.

Je connois ton courage :
Je sais quel est ton zèle et ta fidélité,
J'en ai besoin ; apprends ce que j'ai projeté :
Dès qu'en ces lieux la nuit sera prête à descendre,
Les troupes d'Amasa doivent ici se rendre ;
Et le signal donné des murs de Manhaïm,
Séba doit soulever les soldats d'Ephraïm.
La garde de David, victime de leur rage,
Laissera par sa perte un champ libre au carnage.
Là mes yeux de plaisir et de haine enivrés,
Du sang de mes rivaux seront désaltérés.
Toute vaine pitié doit nous être interdite.
Pour le roi, nous devons faciliter sa fuite :
Mais à son désespoir s'il se livre aujourd'hui,
Ses malheurs et sa mort retomberont sur lui.
Que te dirai-je ! enfin nos troupes fortunées
D'un succès glorieux vont être couronnées ;
Et servant Absalon au-delà de ses vœux,
Je vais mettre en ses mains le sceptre des Hébreux.

ZAMRI.

Mais ne craignez-vous point que plein de sa surprise
Absalon ne condamne une telle entreprise ?
Verra-t-il sans horreur son père détrôné ?

ACHITOPHEL.

Absalon se verra triomphant, couronné,
Vengé d'un ennemi soigneux de lui déplaire :
Et dussent tous mes soins attirer sa colère,
Un trône acquis ainsi le doit épouvanter,
Et qui le lui donna, le lui pourroit ôter.
D'ailleurs, quoi qu'en ce jour ma fureur exécute,
Il aura beau s'en plaindre, il faut qu'il se l'impute.

Attentif à nourrir ses inclinations,
J'ai fait à mes desseins servir ses passions.
Par-là mes attentats deviennent son ouvrage :
Mais ta frayeur ici me forme un vain orage.
Allons et ménageons des instants précieux.
La reine, je l'avoue, ici blesse mes yeux.
Faisons partir le prince, et tâchons par adresse
A faire de ces lieux éloigner la princesse.
Pressons donc leur départ. Cependant viens au roi
Par un récit trompeur imposer à sa foi ;
Et le moment d'après, va, cours en diligence
Hâter le doux instant marqué pour ma vengeance.

ZAMRI.

Mais, seigneur, que dirai-je ? et que lui rapporter ?

ACHITOPHEL.

Viens, ton récit est prêt, je vais te le dicter.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ABSALON, THARÈS, THAMAR.

THARÈS.

Non, vous vous obstinez vainement à vous taire;
Ce silence renferme un funeste mystère.
Quoi! loin de vous offrir à nos embrassements,
Vous semblez à regret voir nos empressements?
Quel trouble dans vos yeux, quelle tristesse empreinte
Frappe et glace mon cœur de douleur et de crainte?
Hélas! depuis le jour qu'un peuple audacieux
Vous contraignit à fuir ses complots furieux,
Stupides de frayeur, de honte consternées,
Interdites, sans voix, aux pleurs abandonnées,
Le ciel seul sait combien j'ai tremblé pour vos jours.
Enfin de nos ennuis interrompant le cours,
Cisaï, secondé de guerriers intrépides,
S'offre à venir ici guider nos pas timides:
Nous partons, et livrée à l'espoir le plus doux,
Mes désirs emportoient mon âme jusqu'à vous.
Je respirois partout le moment plein de charmes
Où votre vue alloit me payer de mes larmes.
Vain espoir! quand la reine arrivant dans ces lieux,
Voit la joie et l'amour briller dans tous les yeux,
Quand le roi semble même oublier sa disgrâce,
Vous seul en m'abordant, interdit, tout de glace,

Semblez me présager de plus affreux malheurs,
Que ceux à qui mes yeux ont donné tant de pleurs.

ABSALON.

N'imputez point, Tharès, à mon peu de tendresse
Ce que dans mes regards vous voyez de tristesse:
Mille soins différents, mille importants projets
Suspendent de mon cœur les mouvements secrets;
Ma gloire me défend de m'en laisser surprendre.

THAMAR.

Eh! mon père, daignez un moment les entendre.
Pouvez-vous me laisser dans le trouble où je suis?
Nous venons près de vous partager vos ennuis.
Quels que soient les périls qu'en ces lieux j'envisage,
Seigneur, votre froideur me touche davantage:
Laissez tomber sur nous un regard plus serein.

ABSALON.

Ma fille, vous cherchez à vous troubler en vain;
Pour Tharès et pour vous mon cœur toujours le même,
Ressent vos déplaisirs, les partage et vous aime:
Mais cet amour a beau me flatter en secret,
Je ne puis sous ces murs vous voir qu'avec regret.
Entourés d'ennemis, leur fureur menaçante
A jusque dans ce camp répandu l'épouvante:
L'effroi, l'horreur, la mort, bientôt sous ces remparts,
Vont au gré du destin errer de toutes parts.
Est-il temps que mon cœur se livre à sa tendresse?

THARÈS.

Eh bien! viens-je exiger de vous quelque foiblesse?
Viens-je rendre, seigneur, par des soupirs honteux,
Entre la gloire et moi le triomphe douteux?
Je formerois en vain cette indigne espérance,
Mes pleurs sur votre cœur ont perdu leur puissance;

Mais non, mes sentiments, toujours dignes de vous,
Ne feront point rougir le front de mon époux.
Courez où le devoir et l'honneur vous appelle:
Mais daignez soulager ma tristesse mortelle;
Ne me déguisez plus quels secrets déplaisirs
A votre cœur pressé dérobent des soupirs:
Car enfin, quel que soit le danger qui vous presse,
Quoi que puisse pour nous craindre votre tendresse,
Vous avez dû, seigneur, content de ce grand jour,
Nous voir avec transport venir dans un séjour
Où de moindres périls menacent notre tête,
Qu'aux lieux où nos vainqueurs n'ont rien qui les arrête.
D'autres motifs cachés causent votre embarras.

ABSALON.

Oui, j'ai d'autres motifs, je ne m'en défends pas:
Vous ne pouvez savoir les maux dont je soupire.

THARÈS.

Je ne puis les savoir! et vous me l'osez dire!
Ainsi nos cœurs n'ont plus les mêmes intérêts?
Eh bien! seigneur, il faut respecter vos secrets.
Pour la première fois, insensible à mes plaintes,
Votre cœur m'a celé ses désirs et ses craintes.
Je n'en murmure point: mais que jusqu'à ce jour
Il n'ait montré pour moi ni froideur ni détour;
Que par mille douceurs il m'ait accoutumée
Au plaisir innocent d'aimer et d'être aimée,
Que ce cœur jusqu'ici n'ait rien pu me cacher,
C'est ce que ma douleur ose vous reprocher.

ABSALON.

Le temps seul peut vous faire approuver ma conduite;
Sans me blâmer, Tharès, attendez-en la suite;

Mais faites plus encore, et croyez mon amour:
Partez, abandonnez un funeste séjour.
Absalon à regret toutes deux vous renvoie;
Mais fuyez, que Sion dans ses murs vous revoie;
Zamri dans un moment y doit guider vos pas,
Le sage Achitophel lui fournit des soldats.
Recevez un adieu qui m'arrache à moi-même;
Allez.

THARÈS.

Que je m'éloigne ainsi de ce que j'aime!
Que ma fuite honteuse aille justifier
Ce que vos ennemis ont osé publier!

ABSALON.

Quoi? que voulez-vous dire? et qu'ont-ils fait entendre?

THARÈS.

Ignorez-vous les bruits qu'ils viennent de répandre?
C'est vous, si l'on en croit leurs traits calomnieux,
Qui soufflez la révolte à nos séditieux.

ABSALON.

Moi?

THARÈS.

Ces honteux discours sont venus à la reine;
Objet infortuné de son injuste haine,
Elle m'a reproché que d'un sang étranger,
Parente de Saül, je voulois le venger;
Et que, s'il se pouvoit que vous fussiez coupable,
J'avois de vous séduire été seule capable:
Mais je puis dissiper ces doutes insultants.
Votre gloire, seigneur, a gémi trop long-temps.
Qu'on prépare à Zamri les plus cruels supplices,
De la rébellion il connoît les complices;
Il en est; que le roi le force à déclarer.....

ABSALON.

Et sur quel fondement pouvez-vous l'assurer?

THARÈS.

Le jour qui précéda celui de notre fuite,
J'errois dans le palais sans dessein et sans suite:
Un inconnu m'aborde, et les larmes aux yeux,
Zamri vient, me dit-il, d'arriver en ces lieux;
Si le ciel vous permet de rejoindre mon maître,
Dites-lui qu'il s'assure au plus tôt de ce traître;
Il saura des Hébreux le complot criminel;
Enfin qu'il craigne tout, et même Achitophel.

ABSALON, *à part.*

Juste ciel!

THARÈS.

À ces mots voyant quelqu'un paroître,
Il me quitte, et je cherche en vain à le connoître.
Voilà ce qu'à David je prétends révéler,
Les tourments forceront un perfide à parler.
Allons, et que le traître au milieu....

ABSALON.

Non, madame,
Renfermez pour jamais ce secret dans votre âme.
J'ai mes raisons.

THARÈS.

Qui, moi? qu'osez-vous m'ordonner?
Vos desseins, vos discours, tout me fait frissonner.
Malheureux, est-il vrai?... mais, seigneur, je me trouble:
Calmez, au nom du ciel, ma crainte qui redouble.
Si vous m'aimez, seigneur, dissipez mon effroi,
Je partirai, daignez vous confier à moi.

ABSALON.

Je le vois bien; il faut vous ouvrir ma pensée:

Peut-être en l'apprenant en serez-vous blessée.
Quoi qu'il en soit, le sort en est enfin jeté
Et rien ne changera ce que j'ai projeté.
Sans crainte dans ces lieux je puis me faire entendre.
Ma fille, laissez-nous.

THARÈS, *à part.*

Ciel! que va-t-il m'apprendre?

SCÈNE II.

ABSALON, THARÈS.

ABSALON.

Madame, vous savez par quels motifs secrets
Joab d'Adonias soutient les intérêts,
Que sa haine pour moi ne peut plus se contraindre;
La mienne trop long-temps s'est bornée à se plaindre;
Trop long-temps, du devoir esclave malheureux,
J'ai connu, j'ai souffert ses complots dangereux.
De vils flatteurs régnant sur l'esprit de mon père,
Faisoient pencher son cœur du côté de mon frère:
Il alloit, oubliant tout amour paternel,
Me chasser pour jamais du trône d'Israël;
Le perfide Joab emportoit la balance.
Achitophel enfin a rompu le silence:
J'ai connu mon malheur, mes amis offensés
Ont pris.....

THARÈS.

Ah! je vois tout, seigneur, c'en est assez;
Épargnez-vous l'horreur de me dire le reste.
O de mes noirs soupçons source affreuse et funeste!
Et vous avez conçu cet horrible dessein!
Rien ne peut, dites-vous, l'ôter de votre sein?

Ah ! dussiez-vous, pour prix de mon amour fidèle,
Vouer à votre épouse une haine immortelle,
J'opposerai du moins mes larmes, mes soupirs
Au coupable succès où tendent vos désirs.

ABSALON.

Vous vous formez, madame, une trop noire idée
Des soins dont vous voyez mon âme possédée.
Je ne veux point ravir le sceptre de mon roi,
Mais m'assurer un bien qui doit n'être qu'à moi.

THARÈS.

Et croyez-vous, seigneur, pouvoir vous rendre maître
Des troubles criminels que vous avez fait naître ?
Achitophel en vous n'a cherché qu'un appui :
Vous êtes son prétexte, il n'agit que pour lui.
De cet embrasement que ne dois-je point craindre ?
Vous l'avez allumé, vous ne pourrez l'éteindre.
Mais non, repentez-vous, il en est encor temps ;
Hâtez-vous, saisissez ce précieux instants.

ABSALON.

Que j'abandonne ainsi l'espoir d'une couronne
Que le sang, que mes droits, qu'un peuple entier me donne ?
Que Joab voie, au gré de son dépit jaloux,
Sa haine triompher de mon juste courroux ?

THARÈS.

Non, il ne vous hait point ; l'envie et l'imposture
Vous ont fait de son cœur une fausse peinture :
Mais dût-il, contre vous conjuré pour jamais,
Braver votre pouvoir, traverser vos souhaits,
Dussiez-vous, moins chéri d'un père qui vous aime,
Renoncer sans retour à sceptre, à diadème,
Quels maux, quelles horreurs pouvez-vous comparer
Aux malheurs où ce jour est prêt à vous livrer ?

Je veux que tout succède au gré de votre envie :
Quelle honte à jamais va noircir votre vie!
Que n'osera-t-on point contre vous publier?
Le trône a-t-il des droits pour vous justifier?
Vous chercherez vous-même en vain à vous séduire,
Vous verrez quels chemins ont su vous y conduire.
La vertu, le devoir devenus vos bourreaux
Au fond de votre cœur porteront leurs flambeaux;
La crainte et les remords vous suivront sur le trône.
Hé quoi! pour être heureux faut-il une couronne?
Est-ce un affront pour vous de ne la point porter?
Vos vertus seulement doivent la mériter.
N'allez point, pour jouir d'une indigne vengeance,
Flétrir tant d'heureux jours coulés dans l'innocence.
Applaudi, révéré, chacun vous fait la cour;
Vous êtes d'Israël et la gloire et l'amour;
Pour remplir vos désirs tout s'unit, tout conspire :
Conservez sur les cœurs ce doux et noble empire.
Enfin, si votre épouse a sur vous du pouvoir,
Si mes humbles soupirs vous peuvent émouvoir,
Souffrez que la raison puisse au moins vous conduire;
Et croyez qu'au moment que je cherche à détruire
Le funeste complot que vous avez formé,
Jamais mon tendre cœur ne vous a plus aimé.

ABSALON.

Oui, Tharès, je connois quelle est votre tendresse,
Je vois qu'en me parlant elle seule vous presse;
La mienne a pris pour vous trop de soin d'éclater,
Vous la connoissez trop, pour en pouvoir douter.
Si dans ce grand sujet comprise, intéressée,
Du moindre des périls vous étiez menacée,

Sans me faire parler vos pleurs ni vos soupirs,
Je vous immolerois ma haine et mes desirs :
Mais souffrez que j'achève une entreprise heureuse.
La crainte maintenant est seule dangereuse.
Dussé-je voir enfin mon dessein avorté,
Je vous l'ai déja dit, le sort en est jeté.
Au reste, qu'un secret d'une telle importance
Demeure anéanti dans un profond silence.

THARÈS.

Ne craignez rien, seigneur, le plus rude trépas
A mes regards offert ne m'ébranleroit pas :
Mais quand vous poursuivez cette affreuse entreprise,
A suivre ma fureur le devoir m'autorise,
Et ma mort....

ABSALON.

Quel discours! et qu'osez-vous penser?

THARÈS.

Non, seigneur, mon destin ne se peut balancer :
Je ne vous verrai point engagé dans le crime;
Le ciel ici m'inspire un projet magnanime,
Vous quitterez, seigneur, un dessein odieux,
Ou vous verrez Tharès immolée à vos yeux.

ABSALON.

Ah! si vous vous portez à cette violence....

THARÈS.

Contraignez-vous, seigneur, la reine ici s'avance.

SCÈNE III.

LA REINE, ABSALON, THARÈS.

LA REINE.

Qu'ai-je entendu, mon fils? quels bruits injurieux
La calomnie enfante et répand dans ces lieux?
On veut que des mutins vous flattiez l'insolence.
Près d'un père alarmé j'ai pris votre défense.
Quoiqu'au sang de Saül votre étroite union
Vous fasse soupçonner d'un peu d'ambition,
Je connois vos vertus, mon cœur vous croit fidèle,
Et dans un fils si cher ne peut voir un rebelle.

THARÈS.

Madame, si Saül m'a donné la clarté,
De sa haine pour vous je n'ai point hérité;
Ce sang dont j'ai toujours soutenu la noblesse,
Ignore ce que c'est que crime et que bassesse:
Mais avant qu'il soit peu vous me connoîtrez mieux,
Madame; je me tais, le roi s'offre à mes yeux.

SCÈNE IV.

DAVID, LA REINE, THARÈS, ABSALON, CISAÏ.

DAVID.

Je vous cherche, Absalon. Notre péril augmente.
Nos insolents vainqueurs préviennent notre attente.
Zamri m'avoit flatté, que lents à s'avancer,
Au-delà du Jourdain ils craignoient de passer.
Il s'est trompé, leur nombre a redoublé leur rage;
Ils viennent achever leur sacrilège ouvrage.

Mais loin d'être saisis d'une indigne terreur,
Apprêtons-nous, mon fils, à punir leur fureur :
Nous combattrons au nom du maître de la terre,
Du Dieu qui devant lui fait marcher le tonnerre,
Pour qui tous les mortels qu'embrasse l'univers
Sont comme la poussière éparse dans les airs.
Je ne vous dirai point, et mon cœur ne peut croire
Ce que l'on a semé pour ternir votre gloire.
Amasa veut ravir le sceptre de son roi :
Mais que mon propre fils soit armé contre moi !

ABSALON.

Que ne puis-je, seigneur, aux dépens de ma vie,
De mes persécuteurs confondre ici l'envie ?

DAVID.

Que peuvent-ils, mon fils, quand mon cœur vous défend?
Je méprise un vain bruit que le peuple répand.

THARÈS.

Et moi je crois, seigneur, ne devoir point vous taire
Que ces bruits sont peut-être un avis salutaire.
Je sais, je vois quel est le cœur de mon époux :
Mais sait-on s'il n'est point de traître parmi nous ?
Sait-on si dans ce camp quelque secret coupable
N'a point, pour se cacher, divulgué cette fable ?
M'en croirez-vous, seigneur ? Qu'un serment solennel
Fasse trembler ici quiconque est criminel :
Le ciel, votre péril, ma gloire intéressée,
De ce juste projet m'inspirent la pensée.
Attestez l'éternel qu'avant la fin du jour,
Si des traîtres cachés par un juste retour
N'obtiennent le pardon accordé pour leurs crimes,
Leurs femmes, leurs enfants en seront les victimes.

Que dans le même instant qu'ils seront découverts,
Leurs parents dévoués à cent tourments divers,
Déchirés par le fer, au feu livrés en proie,
Payeront tous les maux que le ciel vous envoie.

ABSALON, *à part.*

Juste dieu, que fait-elle!

CISAÏ, *à David.*

Oui, l'on n'en peut douter,
Seigneur, quelque perfide est tout prêt d'éclater:
On vous trahit, je sais par des avis fidèles
Que vos desseins secrets sont connus des rebelles.

DAVID.

Suivons ce qu'à Tharès le ciel daigne inspirer:
Par ses sages conseils je me sens éclairer.
Peut-être par un vœu terrible, irrévocable,
Pourrai-je à son devoir rappeler le coupable.
Oui, madame, fondé sur la loi, l'équité,
Je me lie au serment que vous avez dicté;
Puisse sur moi le Dieu que l'univers révère
Verser tous les malheurs que répand sa colère,
Si pour les criminels, démentant vos discours,
Mon injuste pitié leur offre aucun secours!

THARÈS.

Achevez donc, seigneur, Joab vous est fidèle.
Ennemi d'Absalon, et pour vous plein de zèle,
Lui seul me paroît propre à remplir mes desseins:
Souffrez que je me mette en otage en ses mains.

ABSALON, *à part.*

Ciel!

DAVID, *à Tharès.*

Vous!

THARÈS.

Il faut, seigneur, que mon exemple étonne,
Et montre qu'il n'est point de pardon pour personne.

DAVID.

Votre vertu suffit pour répondre de vous :
Accompagnez la reine, et suivez votre époux.

THARÈS.

Non, seigneur, souscrivez à ce que je désire,
Ma gloire le demande, et le ciel me l'inspire :
Accordez cette grâce à mes désirs pressants.

DAVID.

Puisque vous le voulez, madame, j'y consens.
Toi qui du haut des cieux à nos conseils présides,
Qui confonds d'un regard les complots des perfides,
Dieu juste ! venge-moi, punis mes ennemis :
Souviens-toi du bonheur à ma race promis.
Si quelque traître ici se cache pour me nuire,
Lève-toi, que ton bras s'arme pour le détruire ;
Que se livrant lui-même à son funeste sort,
Ce jour puisse éclairer ma vengeance et sa mort.
Venez, mon fils : le ciel, que notre malheur touche,
Accomplira les vœux qu'il a mis dans ma bouche.
Joab marche guidé par le dieu des combats.

THARÈS.

Seigneur, ma fille et moi nous marchons sur vos pas ;
Et Joab arrivé, nous allons l'une et l'autre
Remplir auprès de lui mon dessein et le vôtre.

SCÈNE V.

ABSALON, *seul.*

QUEL coup de foudre, ô ciel! mes sens sont interdits:
Qu'ai-je ouï! quel désordre agite mes esprits!
Troublé, je vois déja sur ma tête amassées
Les malédictions par mon roi prononcées.
Quelle horreur me saisit! quel serment a-t-il fait!
O de mon fol orgueil funeste et juste effet!
De combien de remords je sens mon âme atteinte!
Cherchons Achitophel, qu'il dissipe ma crainte.
Ah! que j'éprouve bien en ce fatal moment
Que le crime avec soi porte son châtiment!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ACHITOPHEL, ZAMRI.

ACHITOPHEL.

Je sais tout; Absalon dans ce lieu va se rendre :
Mais du camp ennemi n'as-tu rien à m'apprendre ?

ZAMRI.

Seigneur, tantôt à peine ai-je quitté le roi,
Que j'ai couru remplir votre ordre et mon emploi.
Les troupes d'Amasa, sans obstacle avancées,
Sont autour de ce camp par ordre dispersées.
Le dessein d'Absalon, son nom seul répandu,
Produit l'heureux effet qu'on avoit attendu;
Pour régner et pour vaincre il n'a plus qu'à paroître,
L'armée à haute voix l'a proclamé pour maître :
Tous nos soldats charmés d'apprendre qu'aujourd'hui
Leurs bras, déja vainqueurs, vont combattre pour lui,
Brûlent de signaler leur zèle et leur courage.

ACHITOPHEL.

C'est assez, il ne peut reculer davantage;
Ses projets divulgués le forcent d'éclater.
Que n'ai-je su plus tôt le résoudre à quitter?
Son âme avec Tharès ne se fût point trahie;
Tharès pour l'arrêter n'eût point risqué sa vie.
J'ai prévu ce malheur, je n'ai pu le parer;
Que sert-il de s'en plaindre? il faut le réparer.

Séba doit d'Absalon renouveler l'audace,
Et dérober Tharès au coup qui la menace :
Mais la nuit survenant, tout dût-il expirer,
La conjuration ne se peut différer.
Point de lâche pitié, point de délai funeste :
La mort, ou le succès ; voilà ce qui nous reste.
Mais ne me dis-tu rien de la part d'Amasa ?

ZAMRI.

Il vouloit me parler au sujet de Séba :
Je crois même pour vous que traçant une lettre,
Dans mes fidèles mains il alloit la remettre,
Lorsqu'un bruit tout à coup dans l'armée a couru,
Que hors de notre camp Joab avoit paru :
Amasa m'a quitté, mais je crois qu'il envoie....

ACHITOPHEL.

Ah ! qu'il se garde bien de prendre une autre voie.
On te connoît ; pour toi les chemins sont ouverts.
Retourne ; nous serions peut-être découverts.
Dis-lui que c'est assez que son bras nous seconde,
Que dès que le soleil sera caché dans l'onde
Le sang doit en ces lieux commencer à couler ;
Que Séba doit pour nous alors se signaler ;
Qu'à nos cris éclatants tous ses soldats répondent,
Et bientôt furieux parmi nous se confondent ;
Que de tout par toi seul je veux être éclairci.
Va, dis-je, Absalon vient, laisse-nous seuls ici.

SCÈNE II.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

Je vous attends, seigneur; Séba vous a pu dire
Quel remède à vos maux notre ardeur nous inspire :
D'un embarras fatal par nos soins dégagé....

ABSALON.

Non, Achitophel, non, mes desseins ont changé ;
Le devoir sur mon cœur a repris son empire.
Faites dire à vos chefs que chacun se retire ;
J'obtiendrai leur pardon; mais surtout qu'aux soldats
On cache quel motif avoit armé leurs bras ;
D'un si grand changement qu'ils ignorent la cause.

ACHITOPHEL.

Je le vois bien, l'amour de votre cœur dispose.
Séba n'a pu vous voir : mais n'appréhendez rien ,
J'ai pour sauver Tharès un prompt et sûr moyen.

ABSALON.

Non, vous dis-je, mon cœur ici ne considère
Que ce qu'il doit au ciel, à l'État, à mon père :
De mille affreux malheurs je veux rompre le cours.

ACHITOPHEL.

O ciel! pouvez-vous bien me tenir ce discours?
A de lâches frayeurs votre cœur s'abandonne?

ABSALON.

Obéissez; songez qu'Absalon vous l'ordonne,
Ou voyez les périls qu'ici vous hasardez.

ACHITOPHEL.

Eh bien! il faut vouloir ce que vous commandez.

Notre sang est à vous, vous voulez le répandre;
Car enfin c'est à quoi nous devons nous attendre.
David sait trop bien l'art de régir ses états,
Pour oser pardonner de pareils attentats.
L'exil, les fers, la mort vont être le partage
De ceux qu'à vous servir un même zèle engage.
Pour prix de tant de soins, percés de mille coups,
Leur sang au dieu vengeur va crier contre vous.
Je sais comme l'on peut, arbitre de sa vie,
D'une honteuse mort prévenir l'infamie:
Je ne vous parle point de mon sort malheureux.
Daigne le ciel, touché du dernier de mes vœux,
Empêcher que Joab, par un lâche artifice,
De vos soumissions bientôt ne vous punisse;
Que privé de l'appui que vous trouvez en nous,
Il n'échauffe du roi les sentiments jaloux;
Que vous-même captif, proscrit par sa colère,
Vous ne voyiez vos droits passer à votre frère,
Et vos jours consacrés par un arrêt cruel
A servir de leçon aux peuples d'Israël!

ABSALON.

Mais pour sauver Tharès quel moyen peux-tu prendre?
D'un trépas odieux la pourras-tu défendre?
Que peux-tu?.....

ACHITOPHEL.

Je puis tout, secondez-moi, seigneur;
Pourquoi détruisez-vous votre propre bonheur?
Séba, tout Ephraïm, gagné par mon adresse,
Vont au premier signal enlever la princesse,
La remettre en vos mains, et se joindre avec nous.
Venez, faites revivre un trop juste courroux.

Montrez-vous soutenu d'une nombreuse armée;
Là n'appréhendant plus pour une épouse aimée,
Vous perdrez qui vous hait, vous soutiendrez vos droits,
Et loin de supplier, vous donnerez des lois.
Vous flattez-vous, ô ciel! qu'on puisse à votre père
Faire de vos complots un éternel mystère;
Qu'aucun des conjurés mourant pour Absalon,
Dans l'horreur des tourments n'avouera votre nom?
D'ailleurs comment chasser nos troupes rassemblées,
Sous un autre prétexte en ces lieux appelées?
Ah, seigneur! songez mieux quels sont vos intérêts:
Ma vie est le garant de celle de Tharès.
Elle vient.

ABSALON.

Que mon âme est troublée et flottante!
Nous résoudrons de tout: va te rendre en ma tente.

SCÈNE III.

ABSALON, THARÈS.

THARÈS.

Je viens ici, seigneur, le cœur saisi d'effroi:
Tout le camp ennemi vous proclame pour roi.
David vient à mes yeux d'apprendre cette audace,
A ses justes soupçons sa tendresse a fait place:
Par son ordre secret on va vous arrêter,
L'implacable Joab le doit exécuter.
Un garde en ma faveur a rompu le silence.
De ce premier transport fuyez la violence;
Epargnez-moi l'horreur de n'être dans ces lieux
Que pour vous voir peut-être immoler à mes yeux.

ABSALON.

Mon père sait mon crime ! ô fatale journée !
Qu'avez-vous fait ? hélas ! princesse infortunée,
Victime d'un courroux que j'ai seul mérité,
Le roi va vous punir de ma témérité :
Un horrible serment vous proscrit et le lie.

THARÈS.

Fuyez, ne songez plus à prolonger ma vie.
Puisque sur votre cœur mes soupirs n'ont rien pu,
Qu'ai-je affaire du jour ? j'ai déja trop vécu.
Mais que dis-je ? chassez cette fatale idée ;
Partez, seigneur, calmez mon âme intimidée.
Le ciel à l'innocence enverra du secours,
Et votre repentir pourra sauver vos jours.

ABSALON.

Non, non, qu'un même sort aujourd'hui nous rassemble ;
Ne nous séparons point : venez, fuyons ensemble.

THARÈS.

Eh ! le puis-je, seigneur ? prisonnière en ces lieux,
Ce camp pour m'observer, ces murs même ont des yeux :
Je vous perdrois. Allez, et si mon sort vous touche,
Suivez ce que le ciel vous dicte par ma bouche.
Livrez Achitophel : désarmez vos soldats ;
Contr'eux, s'il le falloit, employez votre bras :
A force de vertus méritez votre grâce,
Par-là dans tous les cœurs réparez votre audace.
A quelque excès, seigneur, que l'on soit arrivé,
Qui se repent d'un crime en est presque lavé :
D'ailleurs.....

ABSALON.

Non, ma fureur me montre une autre voie.
De nos fiers ennemis nous serions tous la proie.

Le perfide Joab, implacable pour moi,
Avide de ma mort, l'obtiendroit de mon roi;
Il faut qu'en expirant sa rage soit trompée.
Mon indigne frayeur est enfin dissipée.
En vain en vous perdant il croira me braver,
J'ai des amis ici prêts à vous enlever:
Si lents à vous servir et remplir ma vengeance,
Leur zèle répond mal à mon impatience,
Je viens, sans m'effrayer des plus noirs attentats,
Demander mon épouse avec cent mille bras.

THARÈS.

Ah ! la vie à ce prix pour moi n'a point de charmes:
Mais chaque instant pour vous redouble mes alarmes.
Qu'entends-je ? On vient, fuyez.

ABSALON.

Je cours vous secourir.

THARÈS.

Ah ! quittez ce dessein, et me laissez mourir.

SCÈNE IV.

THARÈS, UN ISRAÉLITE.

L'ISRAÉLITE.

Mon abord indiscret a droit de vous surprendre,
Madame; mais le prince ici devoit se rendre;
Je le cherche.

THARÈS.

Et sur quoi venez-vous le chercher ?
Son péril vous engage à ne me rien cacher:
Sans doute c'est à lui que portant cette lettre...

L'ISRAÉLITE.

Oui, madame, Séba vient de me la remettre.

THARÈS.

Donnez.

L'ISRAÉLITE.

J'aurois voulu.....

THARÈS.

Donnez, ne craignez rien;
Même intérêt unit et son sort et le mien.
(Elle lit bas, et continue à part.)
Juste ciel!
(à l'Israélite.)
C'est assez : rejoignez votre maître;
Allez, éloignez-vous, je vois le roi paroître.

SCÈNE V.

DAVID, LA REINE, THARÈS.

DAVID, *à la reine.*

Vous aimez trop un fils digne de mon courroux.

LA REINE.

Non, seigneur, il n'a point conspiré contre vous;
Le mensonge insolent, la lâche calomnie
D'un souffle empoisonné veulent ternir sa vie.

DAVID.

Je veux douter encor qu'il m'ait manqué de foi.
Achitophel ici va l'entendre avec moi:
Ce sage confident, dans mon état funeste,
De tant d'amis zélés est le seul qui me reste:
Lui seul........

SCÈNE VI.

DAVID, LA REINE, THARÈS, JOAB.

JOAB.

Il faut, seigneur, vous armer de vertu.
Tout autre sous ses maux gémiroit abattu :
L'auteur de la révolte enfin s'est fait connoître
Des soupçons qu'en votre âme on a tantôt fait naître ....
Celui qui contre vous arme tant d'ennemis.....

DAVID.

Ciel ! m'auroit-on donné de fidèles avis ?
Le coupable en effet seroit-il....

JOAB.

Votre fils.

DAVID.

Il est donc vrai ?

THARÈS, *à part.*

Grand Dieu ! quelle honte m'accable !

LA REINE.

Non, Joab, votre cœur s'alarme d'une fable,
D'un bruit par l'imposture et la haine enfanté.

JOAB.

Ce que j'ose avancer a plus d'autorité.
Madame, Absalon vient de joindre les rebelles :
Ceux qui l'ont vu partir sont des sujets fidèles,
Vaillants, et qui cent fois ont bravé le trépas,
Tels que les imposteurs en un mot ne sont pas.
Mais vous pourrez, seigneur, en savoir davantage ;
Un soldat ennemi, surpris dans un passage,
Et dont Cisai cherche à tirer le secret,
Du camp des révoltés apportoit ce billet.

DAVID.

Voyons.

(*il lit.*)

« Ne craignez point un changement funeste,
« Que tous vos conjurés se reposent sur moi.
« Vos rivaux périront, Absalon sera roi :
« Donnez-nous le signal, je vous réponds du reste. »
Enfin donc mes soupçons se trouvent éclaircis.
C'est toi qui veux ma mort, Absalon ! toi, mon fils !
C'est sur mon sang que doit éclater ma vengeance.
Mais quel traître avec lui seroit d'intelligence?
Quel perfide ?.....

JOAB.

Seigneur, voulez-vous m'écouter?
Entendons ce soldat que l'on vient d'arrêter.
Cependant de Séba vous connoissez le zèle,
Confiez votre sort à ce sujet fidèle.
Tantôt lui faisant part de mon secret effroi,
Il a brigué l'honneur de veiller sur son roi ;
Qu'Ephraïm avec lui compose votre garde.
Juste ciel ! à quels maux votre choix vous hasarde !
Ceux qui suivent vos pas sont connus presque tous
Pour avoir autrefois combattu contre vous,
Quand, pour vous écarter de la grandeur suprême,
Saül osoit vouloir l'emporter sur Dieu même.

LA REINE.

Oui, seigneur, ses amis, le reste de son sang
Ne peut qu'avec regret vous voir dans ce haut rang :
Ce sang audacieux nous trompant l'un et l'autre,
Par l'hymen d'Absalon a corrompu le vôtre ;
Par-là, n'en doutez point, nous sommes tous trahis.
C'est ce sang, c'est Saül qui m'enlève mon fils.

(A Tharès.)
Vous vous taisez, perfide, et loin de vous défendre,
Vous osez feindre encor de ne me pas entendre,
Vous qui de votre époux conduisez le dessein,
Vous qui seule avez mis la révolte en son sein.
D'une fausse grandeur à nos yeux revêtue,
Vous avez su tantôt nous éblouir la vue :
Vous ne prévoyiez pas qu'une affreuse clarté
Dût de vos noirs complots percer l'obscurité;
Ou peut-être qu'encore un espoir téméraire
Vous flatte qu'au trépas on viendra vous soustraire :
Mais je prétends moi-même en hâter les moments.
Oui, seigneur, remplissez ma haine et vos serments;
Qu'aux yeux de tout le camp on la livre au supplice.

THARÈS.

Madame, je sais trop qu'il faut que je périsse :
Mais si pour moi la vie avoit quelques attraits,
Si le soin de ma gloire et de vos intérêts,
Que dis-je? si vos jours, mon devoir, la patrie
Ne m'étoient pas d'un prix préférable à la vie,
Je vivrois malgré vous, et mille bras offerts
Viendroient même à vos yeux m'arracher de vos fers.

DAVID.

Quoi! madame....

THARÈS.

Seigneur, ce péril vous regarde;
Le soin que prend Joab de changer votre garde,
Va de vos ennemis assurer les forfaits :
Lisez, et de Séba reconnoissez les traits.

DAVID, *prend la lettre, et lit.*

« Le temps me force à vous écrire,
« A vous entretenir je n'ose m'exposer.

« Pour vous assurer cet empire
« Les soldats d'Éphraïm sont prêts à tout oser.
« Le sort menace en vain votre auguste famille,
« Rien ne traversera vos vœux et nos desseins,
« Et dans une heure au plus je remets en vos mains
« Et votre épouse et votre fille. »

JOAB.

Le perfide ! ah ! je cours moi-même l'arrêter.

DAVID.

Non, ce projet sans bruit se doit exécuter.
(À un garde.)
Dites à Cisaï qu'il vienne en diligence.

THARÈS.

Vous savez tout, seigneur, prenez votre vengeance;
Épuisez sur moi seule un trop juste courroux;
Cependant j'ose ici parler pour mon époux.
Il est moins criminel qu'il ne vous paroît l'être,
Et si contre vos jours la rage anime un traître,
Autant que je puis lire en d'odieux secrets,
C'est plus Achitophel, qu'Absalon ni Tharès.
(Elle sort.)

DAVID.

Quel nouveau trouble, ô ciel ! elle jette en mon âme !
C'est plus Achitophel....
(A la reine.)
Ah ! suivez-la, madame,
Parlez, priez, pressez; et par moins de rigueur
Tâchez à pénétrer le secret de son cœur.

LA REINE.

Moi, seigneur !

DAVID.

Il le faut, faites-vous violence.
Je vais vous joindre, allez ; quelqu'un ici s'avance.

SCÈNE VII.

DAVID, JOAB, CISAÏ.

CISAÏ.

SEIGNEUR, les conjurés sont enfin découverts.
Le soldat qu'on a pris étoit à peine aux fers,
Que sa fierté cédant à la peur des supplices,
Il a d'un noir projet révélé les complices.
La nuit favorisant leurs complots furieux,
Ils devoient recevoir l'ennemi dans ces lieux.
Le traître Achitophel conduisoit l'artifice.

DAVID.

Ah ! qu'entends-je ? courez, Joab, qu'on le saisisse.

CISAÏ.

Sa fuite au châtiment a dérobé ses jours,
Il a joint Absalon par de secrets détours :
Séba même s'armant de fureur et de rage,
Vient le fer à la main de s'ouvrir un passage.
Les soldats d'Éphraïm, lui prêtant son appui,
Assurent sa retraite et marchent après lui.
Ils désertent en foule, et le camp des rebelles
De moment en moment prend des forces nouvelles ;
Déja même Amasa semble marcher vers nous.
Rien ne peut sous ces murs nous sauver de leurs coups.

JOAB.

Rien ne peut nous sauver ? ô ciel ! qu'osez-vous dire ?
Tant que David commande, et que Joab respire,

Un honteux désespoir ne vous est point permis,
Et doit n'être connu que de nos ennemis.
Seigneur, il faut domter en cette conjoncture
Ces vulgaires instincts de pitié, de nature :
Par d'affreux châtiments étonnons des ingrats.
Marchons, mais que Tharès accompagne mes pas :
Que tous ceux que le sang unit à des perfides,
Soient remis en mes mains sous de fidèles guides.
Allons, et présentons à nos séditieux
L'épouse d'Absalon immolée à leurs yeux.
Faisons faire du reste un horrible carnage :
Quoi qu'après des mutins puisse tenter la rage,
Ils en auront déja reçu le digne fruit,
Et vous serez vengé du sort qui vous poursuit.

DAVID.

Non, Joab, suspendons un arrêt sanguinaire ;
La vertu de Tharès vaut bien qu'on le diffère.
Un roi, quoi qu'un sujet ait fait pour l'outrager,
Doit savoir le punir, mais non pas se venger :
Périssons sans souiller mon rang ni ma mémoire ;
Et s'il faut succomber, succombons avec gloire.
Cependant dans ce camp, entourés d'ennemis,
L'espoir de nous garder ne nous est plus permis :
Les murs de Manhaïm peuvent seuls nous défendre ;
Entrons-y, l'ennemi ne peut nous y surprendre,
Et bientôt secourus par des guerriers fameux,
Peut-être ils conduiront la victoire avec eux.
Pour vous, Joab, rendez notre retraite aisée,
Que l'armée ennemie, avec soin abusée,
Dans tous vos mouvements ne puisse remarquer
Que l'unique dessein de l'aller attaquer.

Vous, Cisaï, suivez ce que le ciel m'inspire :
Et rendons, s'il se peut, le calme à cet empire.
Allez joindre Absalon.

CISAÏ.

Moi, seigneur!

DAVID.

Je le veux.
Le perfide n'est pas au comble de ses vœux :
Il craint pour son épouse une mort légitime,
Et j'ose me flatter, qu'étonné de son crime,
Si je puis le forcer de paroître à mes yeux,
Mes soins et ses remords seront victorieux.
Allez donc : que par vous Absalon puisse apprendre
Que j'ai choisi ce lieu pour le voir et l'entendre;
Que jusqu'ici suivi par deux mille soldats
Il peut d'un nombre égal faire suivre ses pas;
Que pendant l'entretien nos troupes en présence
Camperont loin de nous en pareille distance :
Mais qu'il ne prenne point de délais superflus;
Que la mort de Tharès puniroit ses refus.
Je sais combien l'amour l'intéresse pour elle,
Faites-lui de son sort une image cruelle;
Peignez-lui son épouse aux portes du trépas,
Et sa fille à la mort conduite sur ses pas.
Répandez dans son cœur le trouble et l'épouvante,
Et contraignez l'ingrat à remplir mon attente.
Le ciel à vos discours donnera du pouvoir,
Ne craignez rien.

CISAÏ.

Seigneur, je ferai mon devoir.

DAVID.

Il suffit. Dieu puissant, notre foible prudence

En vain sur nos projets fonde son espérance :
Toi seul du monde entier réglant les mouvements,
Enchaînes à ton gré tous les évènements ;
Grand Dieu ! c'est à toi seul que mon cœur s'abandonne ;
Roi des rois, c'est de toi que je tiens la couronne ;
Sers de guide à mes pas chancelants, incertains,
Je remets mon espoir et ma vie en tes mains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ABSALON, ACHITOPHEL, CISAÏ.

CISAÏ, *à Absalon.*

OUI, seigneur, c'est ici que David doit se rendre :
Quel succès de vos soins ne doit-on point attendre ?
Ils rappellent Tharès de l'horreur du tombeau,
Et vont de la discorde éteindre le flambeau.

ABSALON.

De quels troubles, grand Dieu, sens-je mon âme atteinte !
J'y sens naître à la fois et l'espoir et la crainte :
Où suis-je ? de mon roi soutiendrai-je l'aspect,
De ce roi dont le front imprime le respect,
Que ma révolte accable, en qui la vertu brille ?
O funeste serment ! ô Tharès ! ô ma fille !
Quelle preuve d'amour je vous donne aujourd'hui !

ACHITOPHEL.

Eh ! pourquoi vous livrer à ce mortel ennui,
Seigneur ? pourquoi ternir l'éclat de votre gloire,
Et laisser de vos mains arracher la victoire ?
Du superbe Joab humilions l'orgueil :
Que de vos ennemis ces champs soient le cercueil ;
Là, d'un bras que l'amour et la vengeance guide,
Dérobez votre épouse aux fureurs d'un perfide.
Voilà le seul conseil qu'on devroit vous donner.

CISAÏ.

Le seul conseil, seigneur ! daignez me pardonner :

Mais il faut me montrer votre âme toute entière.
Formez-vous le dessein d'immoler votre père?

ABSALON.

Moi, que d'un crime affreux j'ose souiller mon bras?
Non : je veux de Joab punir les attentats,
Arracher à la mort mon épouse et ma fille,
Assurer pour jamais le sceptre à ma famille,
Jouir après David de son auguste rang.

CISAÏ.

Eh bien! seigneur, pourquoi répandre tant de sang?
Le roi des deux partis retenant la furie,
Vient ici pour régler le sort de la patrie :
Vous êtes convenus et des lieux et du temps.

ABSALON.

Oui, je verrai David, Cisaï, je l'attends :
J'ai reçu sa parole, et j'ai donné la mienne,
Il suffit.

ACHITOPHEL.

Croyez-vous que ce nœud le retienne?
Je sais mieux de son cœur pénétrer les secrets.
Que dis-je? en cet instant peut-être que Tharès,
D'un injuste serment victime infortunée,
Voit par le fer cruel trancher sa destinée.

CISAÏ.

Non, seigneur, elle vit, je réponds de ses jours :
Mais si d'Achitophel vous croyez les discours,
Elle est morte; le roi, dans sa juste colère,
Va livrer au trépas et la fille et la mère :
Pour les en affranchir vos efforts seroient vains.

ABSALON.

Non, non, elles vivront, leurs jours sont en mes mains.
Déja mon cœur se livre à la douce espérance...

SCÈNE II.

ABSALON, THAMAR, ACHITOPHEL, CISAÏ.

ABSALON.

Mais que vois-je ! le ciel m'exauce par avance.
Est-ce vous, ô ma fille ? en croirai-je mes yeux ?
Votre mère avec vous est-elle dans ces lieux ?

THAMAR.

Non, seigneur : mais la reine a pris soin de ma vie,
Et jusque dans ce camp ses femmes m'ont suivie ;
Elle croit que mon père, attendri par mes pleurs,
Daignera terminer nos maux et ses douleurs.
Ma mère condamnant une pitié cruelle,
Refusoit de souffrir qu'on me séparât d'elle ;
Mes sanglots et mes cris appuyoient ses discours :
Mais elle a consenti d'accepter mon secours,
Et je viens à vos pieds vous demander sa vie.

ABSALON.

Non, n'appréhendez point qu'elle lui soit ravie.
Mais qu'est-ce que David ordonne de son sort ?

THAMAR.

Le roi voudroit en vain l'arracher à la mort.
Tout le peuple à grands cris demande son supplice ;
Et consentirez-vous, seigneur, qu'elle périsse ?
Si je la perds, hélas ! quel sera mon appui ?
Dévorée à vos yeux d'un éternel ennui,
Sans cesse vous verrez sur mon triste visage
De son trépas fatal la déplorable image,
Et mes pleurs malgré moi vous rediront toujours,
Qu'il n'a tenu qu'à vous de conserver ses jours.

ABSALON.

Je vais bientôt tarir la source de vos larmes,
Ma fille, bannissez d'inutiles alarmes;
Votre père à vos pleurs ne peut rien refuser....
On vient dans cette tente, allez vous reposer:
La paix va dès ce jour remplir votre espérance.
Allez. Mais dans ces lieux quelle troupe s'avance?
Quel trouble, quelle horreur me saisit malgré moi!
Où suis-je? juste ciel! c'est David que je voi.

SCÈNE III.

DAVID, ABSALON, ACHITOPHEL, CISAÏ.

DAVID.

Oui c'est moi, c'est celui que ta fureur menace.
Tu frémis? soutiens mieux ton orgueilleuse audace:
Le trouble où je te vois fait honte à ton grand cœur,
Et la crainte sied mal sur le front d'un vainqueur.

ABSALON.

Seigneur....

DAVID.

Quitte un respect qui n'est que dans ta bouche,
Et t'apprête à répondre à tout ce qui me touche.
Mais quand ton bras impie est levé contre moi,
M'est-il permis d'attendre un service de toi?

ABSALON.

Votre puissance ici, seigneur, est absolue.

DAVID, *montrant Achitophel.*

Chasse donc ce perfide odieux à ma vue,
Ce monstre dont l'aspect empoisonne ces lieux.

ACHITOPHEL.

Je puis....

ABSALON.

Obéissez, ôtez-vous de ses yeux.

(Achitophel sort, et David fait signe à Cisaï de se retirer.)

SCÈNE IV.

DAVID, ABSALON.

DAVID.

Enfin nous voilà seuls : je puis jouir sans peine
Du funeste plaisir de confondre ta haine,
T'inspirer de toi-même une équitable horreur,
Et voir au moins ta honte égaler ta fureur;
Car enfin je connois tes complots homicides.
Te voilà dans le rang de ces fameux perfides,
Dont les crimes font seuls la honteuse splendeur,
Et qui sur leurs forfaits bâtissent leur grandeur :
Mais je veux bien suspendre une juste colère.
Quelle lâche fureur t'anime contre ton père?
Ose, si tu le peux, me reprocher ici
Que j'ai forcé ta haine à me poursuivre ainsi :
Ou si dans ton esprit tant de bontés passées
A force d'attentats ne sont point effacées,
Daigne plutôt, perfide, en rappeler le cours.
Tu m'as toujours haï, je t'ai chéri toujours;
Je cherchois à tirer un favorable augure
De ces dons séducteurs dont t'orna la nature.
En vain ton naturel altier, audacieux,
Combattoit dans mon cœur le plaisir de mes yeux;
Mon amour l'emportoit, je sentois ma foiblesse :
Que n'a point fait pour toi cette indigne tendresse?

Je t'ai vu sans respect, ni des lois, ni du sang,
D'Amnon mon successeur oser percer le flanc,
Moins pour venger l'honneur d'une sœur éperdue,
Que pour perdre un rival qui te blessoit la vue.
Israël de ce coup fut long-temps consterné;
Je devois t'en punir, je te l'ai pardonné.
J'ai fait plus; satisfait qu'un exil nécessaire
Eût expié trois ans le meurtre de ton frère,
Mes ordres à ma cour ont fait hâter tes pas;
Ton père désarmé t'a reçu dans ses bras.
Que dis-je? chargé d'ans et couvert de la gloire
D'avoir à mes projets asservi la victoire,
Tranquille, et jouissant du sort le plus heureux,
J'allois pour successeur te nommer aux Hébreux:
Et dans le même temps, secondé d'un rebelle,
Tu répands en tous lieux ta fureur criminelle.
Ce que n'ont pu jamais les fiers Amoréens,
Le superbe Amalec, les vaillants Hévéens,
Tu le fais en un jour. Ta fureur me surmonte;
Je fuis, je traîne ici ma douleur et ma honte,
Et sans voir que sur toi rejaillit mon affront,
D'une indigne rougeur tu me couvres le front.
Ne crois pas cependant, qu'oubliant ton offense,
Je ne puisse et ne veuille en prendre la vengeance.
Mais parle. Qui te porte à cette extrémité?
Que t'ai-je fait, ingrat, pour être ainsi traité?

ABSALON.

Seigneur, si du devoir j'ai franchi les limites,
Si je suis criminel autant que vous le dites,
Imputez mes forfaits à mes seuls ennemis;
Accusez-en Joab, lui seul a tout commis:

C'est lui dont la fureur, dont la haine couverte
Trame depuis long-temps le dessein de ma perte.
Je sais tout ce qu'il peut sur vous, dans votre cour.
J'ai craint, je l'avouerai....

DAVID.

Foible et honteux détour!
Cesse de m'accuser de la lâche injustice
De suivre d'un sujet la haine ou le caprice :
Donne d'autres couleurs à ta rébellion,
Excuse-toi plutôt sur ton ambition.
Dis que ton cœur jaloux a tremblé que ton père
Ne mît le sceptre aux mains d'Adonias ton frère.
A quoi ton lâche orgueil n'a-t-il pas eu recours?
Tu veux me détrôner, tu veux trancher mes jours.

ABSALON.

Trancher vos jours, moi? ciel!

DAVID.

Oui, tu le veux, perfide.
Oses-tu me nier ton dessein parricide?
Ces gardes, ces soldats, qui comblant tes souhaits,
Devoient dès cette nuit couronner tes forfaits,
Qui déposoient mon sceptre en ta main sanguinaire,
Traître! le pouvoient-ils sans la mort de ton père?
Tiens, prends, lis.

ABSALON, *après avoir lu.*

Je demeure interdit et sans voix.

DAVID.

Je sais tes attentats; fils ingrat, tu le vois.
Si le ciel n'eût pris soin de veiller sur ma vie,
Ta rage de mon sang alloit être assouvie.
Mais parle : à ce dessein qui pouvoit t'animer?
Ton cœur sans en frémir a-t-il pu le former?

En peux-tu rappeler l'idée épouvantable,
Sans qu'un remords vengeur te déchire et t'accable?
Moi-même en te parlant, saisi d'un juste effroi,
Mon trouble et ma douleur m'emportent loin de moi.
Grand Dieu, voilà ce fils, qu'aveugle en mes demandes,
Ont obtenu de toi mes vœux et mes offrandes;
Je le vois, tu punis mes désirs indiscrets:
Eh bien! Dieu d'Israël, accomplis tes décrets:
Consens-tu qu'à son gré sa rage se déploie?
Veux-tu que dans mon sang ce perfide se noie?
J'y souscris. Oui, barbare, accomplis ton dessein,
Aux dernières horreurs ose enhardir ta main.
Si ta mère en ces murs éplorée, expirante,
Si le trépas certain d'une épouse innocente,
Ne peuvent t'inspirer ni pitié, ni terreur:
Ou plutôt, si le ciel se sert de ta fureur,
Ministre criminel de ses justes vengeances,
Remplis-les, par ma mort couronne tes offenses;
Viens, frappe.

ABSALON.

Juste ciel!

DAVID.

Tu trembles, que crains-tu?
Tu foules à tes pieds les lois et la vertu,
Tu forces dans ton cœur la nature à se taire:
Qui peut te retenir? Frappe, dis-je.

ABSALON.

Ah! mon père.

DAVID.

Ton père! oublie un nom qui ne t'est plus permis.
Je ne te connois plus: va, tu n'es plus mon fils.

ABSALON.

Un moment sans courroux, seigneur, daignez m'entendre:
Je ne puis ni ne veux chercher à me défendre.
Il est vrai, mon orgueil a fait mes attentats,
J'ai craint de voir régner mon frère Adonias,
Contre le fier Joab j'ai suivi ma colère:
Mais si je puis encore être cru de mon père,
S'il peut m'être permis d'attester l'Éternel,
Voilà ce qui peut seul me rendre criminel.
Jouet d'un séducteur, qu'à présent je déteste,
Le traître Achitophel a commis tout le reste.
Je sais qu'après les maux que je viens de causer,
Une fatale erreur ne sauroit m'excuser;
J'ai tout fait, vengez-vous, punissez un coupable,
Ou plutôt sauvez-moi du remords qui m'accable:
Quelque affreux que seront vos justes châtiments,
Ils n'égaleront point l'horreur de mes tourments.

DAVID.

Ainsi le ciel commence à te rendre justice:
Ton crime fit ta joie, il fera ton supplice.
Heureux, si ton remords sincère, fructueux,
Produisoit en ton âme un retour vertueux!
Mais ne cherches-tu point à tromper ma clémence,
Et ta bouche et ton cœur sont-ils d'intelligence?

ABSALON.

Dans le funeste état, seigneur, où je me voi,
Mes serments peuvent-ils vous répondre de moi?
En moi la vérité doit vous sembler douteuse.
Quel affront, juste Dieu! pour une âme orgueilleuse!
De quel opprobre affreux viens-je de me couvrir?
Je l'ai trop mérité pour ne le pas souffrir.

Oui, seigneur, n'en croyez ni ma fierté rendue,
Ni ma honte à vos yeux sur mon front répandue,
Ni les pleurs que je verse à vos sacrés genoux:
Punissez un ingrat, suivez votre courroux.

DAVID.

Lève-toi.

ABSALON.

Qu'allez-vous ordonner de ma vie?

DAVID.

Es-tu prêt à mourir?

ABSALON.

Contentez votre envie.

DAVID.

Mon envie! Ah cruel! dis plutôt mon devoir:
Je devrois te punir, je ne puis le vouloir.
Que dis-je! à quelqu'excès qu'ait monté ton audace,
Mon sang s'émeut pour toi, ton repentir l'efface;
Mes pleurs, que vainement je voudrois retenir,
T'annoncent le pardon que tu vas obtenir.
C'en est fait, ma tendresse étouffe ma colère;
Sois mon fils, Absalon, et je serai ton père.
Je te pardonne tout: je vois qu'un séducteur
D'un horrible complot a seul été l'auteur;
Le perfide a séduit ta crédule jeunesse.
Redonne-moi ton cœur, je te rends ma tendresse.
Ton heureux repentir me fait tout oublier;
C'est à toi désormais à me justifier.
Mais il faut me livrer un traître qui se joue,
Et me montrer qu'enfin ton cœur le désavoue;
Il faut que tous tes chefs en mes mains soient remis.

ABSALON.

C'est peu de vous livrer nos communs ennemis,

Je veux avec éclat réparer mon offense.
Comblé de vos bontés, et plein de ma vengeance,
Le traître Achitophel va périr sous mes coups.

DAVID.

Non, suspends pour un temps ce dangereux courroux.
Du pouvoir souverain tu n'as que l'apparence,
Et le lâche en ses mains tient la toute-puissance;
Tu t'en verrois toi-même, et sans fruit, accablé:
Il faut.... Mais que nous veut Cisaï tout troublé?

SCÈNE V.

DAVID, ABSALON, CISAÏ.

CISAÏ, à *David.*

Un péril évident en ce lieu vous menace,
Seigneur: d'Achitophel l'artifice et l'audace
Jette dans tous les cœurs le dangereux soupçon
Que l'on veut de ce camp enlever Absalon.

ABSALON.

Le traître!

CISAÏ.

Le soldat le croit, et court aux armes:
Montrez-vous et calmez ces nouvelles alarmes.

DAVID.

Vous voyez qu'un perfide est le maître en ces lieux:
Mais il faut prévenir ses desseins odieux.

CISAÏ.

Une terreur secrète a saisi votre armée;
D'une trop longue absence inquiète, alarmée,
Elle vient en fureur redemander son roi;
De votre serment même exécutant la loi,

Joab aux révoltés présente avec furie
Tous ceux qu'à leurs forfaits l'amour ou le sang lie ;
Prêt dans ce même instant à les faire périr,
Si votre heureux retour ne vient les secourir.

ABSALON.

Ah ! seigneur, pour Tharès je vous demande grâce.

DAVID.

Ne craignez point, mon fils, le coup qui la menace :
Mais surtout conservez vos nobles sentiments,
Et connoissez les miens par mes embrassements.
J'ignore, en vous quittant, quel trouble affreux m'agite ;
Je le combats en vain, il s'accroît, il s'irrite.
Mais le temps presse, adieu, ne faites rien sans moi,
Et soyez sûr, mon fils, du cœur de votre roi.
Ne suivez point mes pas.

ABSALON.

Seigneur.....

DAVID.

Je vous l'ordonne.

ABSALON.

Retournons..... Mais d'horreur je sens que je frissonne :
L'impie Achitophel s'ose offrir à mes yeux.

SCÈNE VI.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

Hé bien ! seigneur, David règne-t-il en ces lieux ?
Lui sacrifiez-vous, au gré de son envie,
Votre gloire, vos droits, notre sang, votre vie ?
A ses discours flatteurs vous êtes-vous rendu ?

ABSALON.

Qu'ai-je ouï ? quelle audace ! ai-je bien entendu ?
Perfide, oses-tu donc me tenir ce langage,
Toi dont j'ai découvert l'artifice et la rage,
Qui jusques à ton roi portois tes attentats ?

ACHITOPHEL.

Je l'ai fait, je l'ai dû, je ne m'en repens pas.
Appelez mon dessein sacrilège, exécrable :
Mais songez qu'après tout vous en êtes coupable.

ABSALON.

Moi, perfide ?

ACHITOPHEL.

Vous seul. Pour qui, troublant l'État,
Ai-je bravé les noms de perfide et d'ingrat ?
David vous a fléchi par de vaines caresses,
Allez voir quels effets ont suivi ses promesses ;
Le superbe Joab s'approche avec fureur :
Il a dans tout ce camp fait voler la terreur.
Nos femmes, nos enfants dans ses mains redoutables,
Du serment de David victimes déplorables,
Vont terminer leurs jours par des tourments affreux.
Pensez-vous que Tharès ait un sort plus heureux ?
Allez : et si leur sang, si leur mort peut vous plaire,
Achetez à ce prix une paix sanguinaire.

ABSALON.

Joab à cet excès ne s'est point emporté,
Le roi d'un vain espoir ne m'auroit point flatté.....
Non, non.

SCÈNE VII.

ABSALON, ACHITOPHEL, CISAÏ.

ABSALON.

MAIS, Cisaï, que venez-vous m'apprendre?

CISAÏ.

Le roi dans son armée enfin vient de se rendre;
Amasa hors du camp sans votre ordre avancé,
Par la main de Joab vient d'être repoussé;
Rien n'a pu retenir leur fureur allumée:
Mais cette émotion sera bientôt calmée.

ABSALON.

Non: Joab ne prenant que sa haine pour loi,
Ose ici m'attaquer sans l'aveu de son roi!
Allons, et rassemblons les chefs de mon armée.
Vous, Cisaï, servez ma tendresse alarmée;
Obligé de laisser ma fille en ce séjour,
Près d'elle avec ma garde attendez mon retour.
Allez.

(à Achitophel.)

N'espère pas que dans cette occurrence,
De tes conseils trompeurs j'implore l'assistance:
Pernicieux auteur de mon mortel ennui,
Je te dois tous les maux que j'endure aujourd'hui.
Ne me suis point; va, fuis, tremble que ma justice,
Malgré tout ton pouvoir, ne te livre au supplice:
Et si tu crains la mort due à tant de forfaits,
Sauve-toi, disparois de ces lieux pour jamais.

SCÈNE VIII.

ACHITOPHEL, *seul.*

Je préviendrai bientôt le coup qui me menace.
Ciel ! puis-je soutenir ma honte et ma disgrâce ?
Digne fruit de mes soins ! Mais pourquoi me troubler ?
Cessez, honteux remords, est-ce à moi de trembler ?
Allons, que cette horrible et fameuse journée
Ne soit pas à moi seul affreuse, infortunée.
Mourons : mais périssons du moins avec éclat.
Absalon par mes soins est suspect au soldat ;
Tous les chefs sont pour moi, même intérêt les guide.
Marchons, et qu'un combat de notre sort décide :
Si nous sommes vainqueurs, Absalon malgré lui
Se trouvera forcé de payer mon appui.
Si, plus puissant que nous, l'ennemi nous surmonte,
Il est un sûr moyen d'ensevelir ma honte :
Et tout homme à son gré peut défier le sort,
Quand il voit d'un même œil et la vie et la mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

THAMAR, CISAÏ.

THAMAR.

Ah ! ne me laissez point en proie à mes alarmes ;
Cher Cisaï, parlez ; à qui dois-je mes larmes ?
Quel tumulte, quel bruit, quels cris pleins de fureur !
Tout me glace d'effroi, tout me saisit d'horreur.
Le roi victorieux a-t-il puni mon père ?
Un rigoureux serment a-t-il proscrit ma mère ?
Et moi-même réduite à marcher sur leurs pas,
Vais-je apprendre de vous l'arrêt de mon trépas ?

CISAÏ.

Non, madame, cessez en vain d'être alarmée :
Le désordre s'est mis dans l'une et l'autre armée,
Mais la paix va bientôt terminer vos douleurs.

THAMAR.

La paix ! Ah ! voulez-vous me cacher mes malheurs ?

CISAÏ.

Daignez croire, madame, un serviteur fidèle.
Loin de vous dans ce camp l'ordre du roi m'appelle.
Rassurez vos esprits ; votre sort va changer,
Par ce que vous voyez commencez d'en juger.
Je vous laisse.

SCÈNE II.

THARÈS, THAMAR.

THAMAR, *embrassant Tharès.*

Le ciel permet que je vous voie,
Madame, pardonnez ce transport à ma joie.
Que cette chère vue adoucit mes ennuis,
Et que j'en ai besoin dans le trouble où je suis!
Mais plus tranquille enfin daignerez-vous m'apprendre
Quel bonheur à mes vœux vient ici de vous rendre?
Le sort nous montre-t-il un visage plus doux?

THARÈS.

Ah! ma fille, qui sait quel sera son courroux?
On ne jette sur moi que des regards farouches,
L'arrêt de mon trépas sort de toutes les bouches.
Je sais que plus sensible, et prompt à pardonner,
Le roi voit à regret qu'il doit nous condamner :
Mais que peut-il pour nous, lorsqu'un peuple en furie
Veut que l'on nous immole à sa gloire flétrie?
Je vous tiens en tremblant un funeste discours :
Cependant si le ciel disposoit de nos jours,
Ma fille, croyez-vous pouvoir avec constance
Ne point trahir l'orgueil d'une illustre naissance?
Vous vous troublez! je vois vos pleurs prêts à couler.

THAMAR.

Eh! pourquoi devant vous vouloir dissimuler?
J'avouerai que peu faite à cette affreuse image,
Malgré moi je frémis lorsque je l'envisage
Je ne vous promets point de braver le trépas,
Mais, madame, du moins je ne me plaindrai pas :

Cependant Cisaï, pour calmer mes alarmes,
Me flattoit que la paix alloit sécher nos larmes.
Vaine espérance, hélas!

SCÈNE III.

LA REINE, THARÈS, THAMAR.

LA REINE.

Ah! madame, apprenez
A quels affreux malheurs nous sommes condamnés.
L'impie Achitophel, auteur de nos alarmes,
Voit la victoire injuste attachée à ses armes :
Ainsi trouvant partout des complots odieux,
Il n'est de sûreté pour nous que dans ces lieux :
Et quel asile? hélas! dans un moment peut-être
L'ennemi triomphant va s'en rendre le maître.

THARÈS.

C'est donc à mon trépas à venger vos malheurs.

LA REINE.

N'aigrissez point encor de trop justes douleurs.
Dans un temps plus heureux vous connoîtrez, madame,
Ce que le repentir peut produire en une âme;
Mes yeux sur vos vertus enfin se sont ouverts.
Mais le roi vient à nous, tous les moments sont chers.

SCÈNE IV.

DAVID, LA REINE, THARÈS, THAMAR.

LA REINE.

Le ciel s'obstine-t-il à vous être contraire?

DAVID.

Nos malheurs sont trop grands pour pouvoir vous les taire;

A nos cruels vainqueurs rien n'a pu résister,
Mais il leur reste encor David à surmonter.
En vain devant leurs pas a marché la victoire;
Mes yeux ne seront point les témoins de leur gloire :
Et je cours.....

LA REINE.

Ah! seigneur, où voulez-vous courir?
Que pouvez-vous encor?

DAVID.

Les combattre et mourir.

LA REINE.

Vivez plutôt, fuyons, cherchons un autre asile.

DAVID.

Trop de honte suivroit une fuite inutile.
(A Tharès.)
Madame, c'est pour vous que je viens en ces lieux :
Nos pleurs n'ont point trouvé grâce devant les cieux,
Vous savez quel serment vous lie à ma colère.

THARÈS.

Je n'en murmure point, il faut la satisfaire.
Mais souffrez qu'en mourant pour son injuste époux
Une mère éplorée embrasse vos genoux :
Ma fille.... ce seul nom vous montre mes alarmes.

DAVID.

Écoutez-moi, madame, et suspendez vos larmes.
C'est peu que mon serment ait réglé votre sort,
Un peuple audacieux demande votre mort :
Mes soldats, dont la honte irritera la rage,
Voudront venger sur vous leur perte et leur outrage :
En vain à leur fureur je voudrois m'opposer,
Dans l'état où je suis ils peuvent tout oser :

Sauvez-vous. Par mon ordre en ces lieux amenée,
J'ai prévu de nos maux la suite infortunée.
Par des chemins secrets mille de mes soldats
Jusqu'au camp du vainqueur vont conduire vos pas :
Partez. Souvenez-vous que de haine incapable
David à la vertu fut toujours secourable.

THARÈS.

Que le courroux du ciel tombe plutôt sur moi!
Non, je ne suivrai point l'ennemi de mon roi....

DAVID.

Absalon ne l'est plus ; son repentir sincère
A ranimé pour lui tout l'amour de son père.
Le perfide Amasa, le traître Achitophel
Le forcent d'accomplir leur projet criminel :
Il n'ose ni ne peut arrêter leur furie.
Libre de mon serment, je vous rends à la vie.
Si le ciel à ce jour a fixé mon trépas,
Qu'Absalon me succède, et ne me venge pas.
Adieu. Puisse le ciel, pour prix de ma clémence,
Ne lancer que sur moi les traits de sa vengeance!

SCÈNE V.

DAVID, LA REINE, THARÈS, THAMAR, CISAÏ.

CISAÏ.

Tout a changé, seigneur, la victoire est à nous :
Tout fuit du fier Joab l'implacable courroux,
Partout on voit nos champs teints du sang des rebelles.

DAVID.

Dieu juste! tu punis leurs fureurs criminelles :
Un moment te suffit pour changer notre sort,
Et tu tiens en tes mains et la vie et la mort.

CISAÏ.

Avant que l'ennemi, chassé par votre armée,
Eût repris sa fureur par sa honte allumée,
Des ordres de Joab dix mille hommes instruits,
Dans les bois d'Éphraïm avoient été conduits.
A peine ils sont cachés que l'ennemi s'avance,
Les traîtres sur leur front portent leur insolence.
L'impie Achitophel d'abord s'offre à nos yeux,
A la tête des rangs il marche furieux.
Joab feint quelque temps de céder à la crainte;
Par son ordre tout fuit, tout confirme sa feinte.
Les mutins en tumulte accourent sur nos pas,
Quand Joab tout à coup arrête ses soldats,
Fait face à l'ennemi, qui sans chef et sans guide,
Saisi d'étonnement, recule et s'intimide.
Cependant nos guerriers cachés dans les forêts,
Sortent, et font pleuvoir un nuage de traits.
A leurs cris, dont au loin les échos retentissent,
Les mutins sont troublés, leurs visages pâlissent:
Nous donnons; on entend crier de tous côtés,
Périsse Achitophel! meurent les révoltés!
Cet insolent, en proie à sa honte et sa rage,
Semble chercher la mort au milieu du carnage:
Mais voyant que tout fuit, et qu'on veut l'arrêter,
A la terreur commune il se laisse emporter.
Par l'ordre de Joab je m'attache à le suivre,
Et Zamri, que je trouve, entre mes mains le livre.
Au fond d'un antre obscur, quel spectacle odieux!
Achitophel mourant se présente à mes yeux.
Pour échapper aux traits de vos justes vengeances,
Il s'est chargé du soin de punir ses offenses;
Et d'un mortel lien empruntant le secours,

Lui-même il a tranché ses détestables jours.
Nous sortons, un grand bruit au loin se fait entendre,
J'y cours, et nos soldats s'empressent de m'apprendre,
Qu'Absalon qui sembloit, n'ayant point combattu,
Avoir pris le parti qu'exigeoit sa vertu,
A l'aspect de Joab, vainqueur comblé de gloire,
A voulu de ses mains enlever la victoire.

DAVID.

Juste ciel! quel projet a-t-il voulu tenter?

THARÈS.

Ah! mon époux est mort, je n'en saurois douter.

CISAÏ.

Non, madame, il respire, et bientôt sa présence
Va de votre douleur calmer la violence.

DAVID.

Achevez : qu'a-t-il fait?

CISAÏ.

Ralliant ses soldats,
Il marche plein d'audace au-devant de nos pas:
Contre le seul Joab sa colère l'entraîne;
Il veut fondre sur lui, mais sa fureur est vaine;
Sous un chêne fatal passant rapidement,
Ses cheveux, de son chef malheureux ornement,
Se prennent aux rameaux de cet arbre funeste,
Et semblent s'y lier par un pouvoir céleste.
Quelque temps sur sa force il fonde son appui,
Mais son cheval fougueux se dérobe sous lui,
Il reste suspendu : les rebelles s'étonnent;
Loin de le secourir, les lâches l'abandonnent.
Cependant tous nos chefs, pour conserver ses jours,
Suivis de leurs soldats, couroient à son secours;

J'y volois avec eux, lorsque Joab m'appelle.
Allez, portez au roi cette heureuse nouvelle,
Me dit-il; l'Éternel a rempli ses desseins,
Et son fils va bientôt être mis en ses mains.

LA REINE.

Dieu puissant!

THAMAR.

Jour heureux!

DAVID.

Quoi! mon fils va paroître!
De quel succès, grand Dieu, n'êtes-vous pas le maître?
Quelle faveur!.... Il vient, il s'avance en ces lieux,
Mais ciel! en quel état s'offre-t-il à mes yeux?

SCÈNE VI.

DAVID, LA REINE, ABSALON, *mourant*, THARÈS, THAMAR, CISAÏ.

DAVID.

Ah! que vois-je? mon fils, quelle image cruelle!
Quel est ce sang? d'où vient cette pâleur mortelle?
Le ciel a-t-il toujours été sourd à ma voix?

ABSALON.

Je me jette à vos pieds pour la dernière fois.

DAVID.

Que dites-vous?

ABSALON.

Calmez la douleur qui vous presse.
Indigne de vos pleurs et de votre tendresse,
Mes odieux complots vous ont trop outragé;
Je meurs, le ciel est juste, et vous êtes vengé.

DAVID.

Quelle vengeance, ô ciel ! ô trop malheureux père !
Rien n'a donc pu fléchir la céleste colère ?
Tous nos chefs, m'a-t-on dit, alloient vous secourir.

ABSALON.

Ils y voloient, seigneur, mais je devois périr.
Les mutins ranimés ont voulu, pleins d'audace,
Rompre les nœuds cruels, auteurs de ma disgrâce,
Et d'un trait qu'en fureur Joab avoit lancé,
Votre malheureux fils en leurs mains est percé.

DAVID.

Ciel ! Joab.....

ABSALON.

N'imputez mon trépas légitime
Qu'au traître Achitophel, ou plutôt qu'à mon crime.
L'Éternel de Joab a guidé le courroux,
Je viens vous demander sa grâce à vos genoux:
Trop heureux, quand je meurs, de jouir de la gloire
D'avoir pu sur ma haine emporter la victoire!

(à Tharès.)

Vous le voyez, Tharès, votre époux malheureux
Veut suivre, mais trop tard, vos conseils généreux :
Cachez-moi vos douleurs, épargnez ma foiblesse.

(au roi, en lui montrant Thamar.)

Vous, seigneur, regardez cette jeune princesse.
Déja mille vertus, dignes de votre sang,
L'élèvent au-dessus de son auguste rang;
Je remets en vos mains et la fille et la mère ;
Daignez les adopter, et leur servir de père.
Veuille le juste ciel, comblant mes derniers vœux,
Aux dépens de mon sang vous rendre tous heureux !...

Mais ma raison s'éteint..... ma force diminue......
Et la clarté des cieux se dérobe à ma vue.....
Je frissonne.... mon sang se glace..... je frémis.....
Ah! mon père..... Seigneur..... Ciel! je meurs.

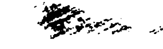
DAVID.

O mon fils!

THARÈS.

O mon cher Absalon! pourrai-je vous survivre?
Non, non, dans le tombeau vous me verrez vous suivre.

FIN D'ABSALON.



MARIUS,

TRAGÉDIE,

PAR DECAUX,

Représentée, pour la première fois, le 15 novembre 1715.

NOTICE SUR DE CAUX.

Gilles de Caux de Montlebert, écuyer, né dans un village près d'Alençon, étoit parent de Pierre Corneille par sa mère. Après avoir achevé ses études à Alençon, il vint à Paris, où il fut honoré de la protection de la princesse de Conti et du président Hénault. Nommé contrôleur général des fermes du roi, il mena une vie fort retirée, consacrant tous ses loisirs à la littérature. On a de lui deux tragédies, *Marius* et *Lysimachus*.

Marius parut pour la première fois le 15 novembre 1715, et n'eut que sept représentations, le cinquième acte n'ayant point réussi. Cette pièce, qui fut long-temps attribuée au président Hénault, a été remise deux fois.

De Caux étoit sur le point de finir *Lysimachus*, lorsqu'il mourut subitement à Bayeux en 1733, âgé de cinquante ans. Son fils acheva cette tragédie, qui, représentée le 13 décembre 1737, eut peu de succès.

PERSONNAGES.

HIEMPSAL, roi de Numidie.
Caïus MARIUS, consul romain.
MARIUS, fils du consul.
ARISBE, princesse promise en mariage au roi.
CÉTHÉGUS, ami du jeune Marius.
NUMÉRIUS, ancien ami du consul.
NERBAL, capitaine des gardes du roi.
PHÉNICE, confidente d'Arisbe.
Gardes.

La scène est à Cirthe, capitale de Numidie, dans le palais du roi.

MARIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARIUS, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Qui peut vous retenir, seigneur, sur cette rive?
Un Romain doit rougir d'une douleur oisive;
Persécuté du sort sans en être abattu,
Il faut que sa disgrâce ajoute à sa vertu.
Eh quoi! sourd à la voix d'un père qui vous aime,
L'abandonnerez-vous dans son malheur extrême?
Marius languissant dans un honteux repos,
Ne se souvient-il plus qu'il est fils d'un héros?
Ah! ce n'est plus le temps, seigneur, où sans défense,
Vous n'aviez que des pleurs à donner pour vengeance:
Profitez du secours qu'on vous offre en ces lieux;
Obéissez sans honte aux volontés des dieux:
Ils avoient arrêté qu'un roi de Numidie
Vengeroit deux Romains qu'opprime l'Italie.

MARIUS.

Ne crois pas que jamais je puisse balancer;
Je voudrois... mais que faire, et par où commencer?

Céthégus, en quels lieux trouverai-je mon père?
Quel asile défend une tête si chère?
Tout l'univers l'ignore; et cette obscurité
Qui jusques à ce jour a fait sa sûreté,
En cachant à Sylla cet ennemi terrible,
Oppose à nos desseins un obstacle invincible.

CÉTHÉGUS.

Non, non, quelques déserts qui le puissent cacher,
C'est à Rome, seigneur, qu'il vous le faut chercher.
Au nom d'un si grand chef assemblez une armée :
Bientôt il paroîtra. La prompte renommée,
Dont le silence semble avoir plaint son malheur,
Pour vous le découvrir n'attend que son vengeur.
Marchons où le devoir, où l'honneur nous appelle;
Des dieux et des humains soutenons la querelle.
Assez et trop long-temps, par son impunité,
Sylla s'enorgueillit de sa prospérité :
Il a lassé les dieux; et la foudre qui gronde
Avertit Marius d'aller venger le monde.
Le peuple consterné, prêt à se déclarer,
N'attend plus que le bras qui doit le délivrer.
Oubliez-vous ce jour où les aigles romaines
Entre les deux consuls flottèrent incertaines,
Quand suivi de soldats au crime accoutumés,
Sylla vint dans nos murs par son ordre enflammés?
C'étoit à Marius qu'en vouloit sa furie;
Le peuple, protecteur d'une si belle vie,
Par des ruisseaux de sang paya le noble effort
Qui lui donna le temps d'échapper à la mort.
Rentrez dans tous vos droits. Faut-il qu'on délibère
Quand on va secourir sa patrie et son père?
Le roi jusqu'à ce jour paroissoit incertain :

Mais enfin il vous met les armes à la main :
Dans nos communs malheurs Arisbe s'intéresse :
C'est elle à qui le roi...

MARIUS.

Malheureuse princesse !
Que je te vais coûter de soupirs et de pleurs !

CÉTHÉGUS.

Vous la plaignez, seigneur ! et quels sont ses malheurs ?
Elle venge un Romain, un roi puissant l'adore :
Que lui resteroit-il à souhaiter encore ?
Déja pour son hymen tout semble préparé.

MARIUS.

Hélas ! que ne peut-il être encor différé ?

CÉTHÉGUS.

Quel soupir ! quel discours ! et qu'osez-vous prétendre ?
Ah ! seigneur, que je crains de vous trop bien entendre !
Juste ciel ! quels projets avez-vous pu former ?
Le cœur de Marius est-il fait pour aimer ?
Ouvrez les yeux ; voyez que de malheurs ensemble,
Que de crimes, seigneur, un tel projet rassemble.
Ce roi dont les bontés ont conservé vos jours,
Ce roi qui vous peut seul accorder son secours,
C'est lui que vous bravez ; la plus mortelle offense
Est le prix qu'a choisi votre reconnoissance.
Mais d'ailleurs, quel espoir peut vous avoir flatté ?
Pensez-vous, (pardonnez à ma sincérité),
Pensez-vous qu'exposant et sa gloire et sa vie
Au sort d'un fugitif la princesse se lie ?
Ah ! croyez-moi, seigneur, vous prenez pour amour
La pitié que pour vous elle montre en ce jour.

MARIUS.

Tu crois que mon amour auroit pu me séduire ?

Non, non : de sa tendresse elle a trop sû m'instruire ;
Loin que d'un faux bonheur mon cœur se soit flatté,
J'ai douté mille fois de ma félicité.

CÉTHÉGUS.

Et vous vous honorez du cœur d'une Numide ?

MARIUS.

Est-ce par le climat que l'amour se décide ?
Mais, pour justifier son pouvoir souverain,
Arisbe a des vertus dignes du nom romain.
Ami, je t'en fais juge, apprends par quelles armes
Elle a pu me soumettre au pouvoir de ses charmes ;
Tant d'attraits dont les dieux ont pris soin de l'orner,
Sont les moindres liens qui surent m'enchaîner.
Chassé par les malheurs qui poursuivoient mon père,
Il me fallut chercher une terre étrangère.
Il partit avant moi ; le sort ne voulut pas
Que son malheureux fils pût rejoindre ses pas.
J'abordai dans ces lieux : ma douleur et ma rage
Convenoient au séjour de ce climat sauvage ;
Je me plaisois à voir dans ces pays perdus
La nature plus triste encor que Marius,
Quand Hiempsal, voulant aux droits de sa naissance
Associer un nom qui soutînt sa puissance,
Fit demander Arisbe, et voulut que sa main
Affermît pour jamais son pouvoir souverain.
Nièce de Jugurtha, la mort de ce barbare
Unissoit deux États que le Ruber sépare.
Arisbe vint : ces lieux perdirent leur horreur ;
Bientôt en la voyant j'oubliai ma douleur :
Rome, mon père, en vain vous vîntes me défendre :
J'aimois déja. Mon cœur, trop facile et trop tendre,
Reçut un ennemi d'autant plus dangereux

Que j'ignorois encor le pouvoir de ses feux.
Tous mes vœux, tous mes pas voloient vers la princesse,
Je la craignois partout, je la cherchois sans cesse;
Et mon timide amour faisant seul tous mes soins,
Si je ne la voyois, je l'évitois du moins.
Que te dirai-je? enfin elle entendit mes larmes;
D'abord elle parut partager mes alarmes,
Et dans ces mêmes lieux prête à donner sa foi,
J'aperçus qu'elle étoit plus captive que moi.
D'un père malheureux rappelant la mémoire,
De nos adversités je lui contois l'histoire:
Admire, Céthégus, avec quelle grandeur
Elle me déclara le secret de son cœur.
Je t'aime, Marius, dit-elle; ma tendresse
Pour un autre que toi seroit une foiblesse:
J'ai su prendre en t'aimant les vertus des Romains:
Vois si je devois naître aux climats africains.
Ta vue en cette cour à mon devoir s'oppose:
Sors de l'état affreux où le destin t'expose.
La première faveur que j'obtiendrai du roi,
Doit être un prompt secours pour t'éloigner de moi.
Cherche ton père; va, si la fortune lasse
Cède enfin aux efforts de ton heureuse audace,
En revoyant les murs qui t'ont donné le jour,
Plains Arisbe, et jouis du fruit de son amour.
Dis, crois-tu cet amour indigne d'un grand homme?
A voir tant de vertus je croyois être à Rome.

CÉTHÉGUS.

Et vous souffrez qu'un cœur que l'Afrique a porté
Vous donne des leçons de générosité?
Si cet amour bientôt ne sert votre vengeance,
Plus il vous paroît grand, et plus il vous offense.

Oui, seigneur, pour juger s'il est digne de vous,
J'attendrai qu'elle ait mis la mer entre elle et nous.

MARIUS.

Tu jouiras bientôt de ce plaisir barbare :
Hélas! pour ce départ déja tout se prépare;
Et demain la princesse, entraînée à l'autel,
Va s'engager au roi par un nœud solennel.
Pour différer ce jour j'ai tout mis en usage;
Mais le jaloux Numide en pourroit prendre ombrage:
Elle l'épouse enfin.... pardonne ce soupir.
Un amour qui s'immole est en droit de gémir.

CÉTHÉGUS.

Eh bien! puisque ce cœur immole sa tendresse,
Agissez en Romain; entrez chez la princesse,
Recevez ses adieux; qu'elle arme votre bras,
Et fuyons pour jamais ces dangereux climats.

MARIUS.

Demeurons : c'est ici qu'Arisbe doit se rendre :
Elle me l'a promis, et je la veux entendre;
Tu verras nos adieux, et ton cœur combattu
Va frémir des efforts qu'apprête ma vertu.
Mais puisqu'enfin je romps la chaîne qui me lie,
Par quels chemins faut-il regagner l'Italie?
Amis, quels bras viendront seconder mon courroux?

CÉTHÉGUS.

N'en doutez point, seigneur, les dieux seront pour vous.
Le nom de Marius est aimé dans l'Afrique.
Quoiqu'il ait dans ces lieux vengé la république,
Son austère vertu, conforme à ces climats,
Gagnoit ses ennemis ainsi que ses soldats.
Avançons; et bientôt les peuples de Lybie
Viendront se joindre à ceux de la Mauritanie.

Qu'importe qu'ils soient nés sur les bords africains ?
En nous voyant combattre ils deviendront Romains,
Et croiront, en servant votre juste colère,
Se venger des affronts que leur fit votre père.
Le Ruber dès ce jour peut porter vos vaisseaux,
Jusqu'au lieux où la mer le reçoit dans ses eaux :
De là nous avançant vers l'île de Cercine,
Deux jours nous feront voir les murs de Terracine ;
Et bientôt l'Étrurie, au bruit d'un si grand nom,
Recevra votre flotte au port de Télamon.
C'est là que, comme vous, chassé de la patrie,
Cinna fuit du tyran la jalouse furie ;
C'est là qu'en attendant ce renfort de soldats
Que mon zèle bientôt conduira sur vos pas,
Des amis que dans Rome a laissés votre fuite,
Par des avis secrets, vous manderez l'élite.
Ils viendront vous y joindre. Enfin c'est sur ces bords
Que vos communs malheurs uniront vos efforts.
Mais la princesse vient. À vos devoirs fidèle,
Seigneur, songez toujours qu'un père vous appelle.

SCÈNE II.

MARIUS, ARISBE, CÉTHÉGUS, PHÉNICE.

MARIUS.

Je vous attends, madame, et soumis à vos lois,
Je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois :
Cet ordre m'est prescrit par un devoir austère ;
J'y cède, je vous quitte, et cours venger un père,
Armé de votre main.... mais qu'aperçois-je, dieux !
Quelle sombre tristesse est peinte dans vos yeux ?

ARISBE.

Il est temps, Marius, de s'armer de constance :
D'aujourd'hui seulement votre malheur commence.
Le destin jusqu'ici déchaîné contre vous,
Ne faisoit qu'essayer la force de ses coups.

MARIUS.

De tout ce que j'entends que faut-il que je pense?
Parlez.... est-on instruit de notre intelligence?
Le roi sur mon départ change-t-il de dessein?
Néglige-t-il l'honneur d'armer un bras romain?

ARISBE.

Je viens vous annoncer un malheur plus terrible.

MARIUS.

Mon père est mort?

ARISBE.

Hélas! ce héros invincible,
Que respecta cent fois la fureur des combats,
A vu trancher ses jours par un perfide bras.

MARIUS.

Quoi! mon père n'est plus? dieux! et Sylla respire!
Tu me vas payer cher la rage qui t'inspire,
Barbare.... Il est encore au monde un Marius,
Et mon père en mourant m'a laissé ses vertus.
Allons, madame, il faut embrasser ma défense;
Qu'Hiempsal par vos soins redouble ma vengeance.

ARISBE.

Quelqu'appui qu'en ces lieux on vous fasse espérer,
Seigneur, aux yeux du roi gardez de vous montrer.

MARIUS.

Je vous entends, madame, et vois mon infortune.
Hiempsal m'abandonne, et cette âme commune

Ne sait pas profiter des maux que j'ai soufferts,
Pour me secourir seul contre tout l'univers.
Mais, madame, mon nom suffit pour me défendre,
Et de son seul courage un héros doit dépendre.
Mon malheur me tient lieu d'armes et de soldats;
Je veux qu'on reconnoisse aux efforts de mon bras
Un cœur digne à la fois et d'Arisbe et de Rome,
Et ce qu'un Romain peut au-dessus d'un autre homme.

ARISBE.

En vain vous aspirez à des projets si hauts;
Hélas! vous ignorez la moitié de vos maux.
C'est peu de perdre un père et généreux et tendre;
Son cruel meurtrier vient ici de se rendre.
Ministre de Sylla, le barbare prétend
Vous mener au sénat, où la mort vous attend.

MARIUS.

Qu'entends-je?..... Non, l'horreur du coup qui me menace,
N'auroit pu me forcer à plaindre ma disgrâce,
Madame; un père seul excite mes douleurs:
Je lui dois mes regrets au défaut de mes pleurs.
Hélas! si dans son sang déja glacé par l'âge
Le barbare Sylla n'eût assouvi sa rage,
Si je l'eusse rejoint, prêt à venger l'affront
Qu'un injuste sénat imprima sur son front,
J'aurois par mille exploits fait éclater ma gloire,
Et partout votre nom eût suivi ma mémoire.
Mais il falloit vous perdre..... au moins par le trépas,
On m'arrache de vous; je ne vous quitte pas.

ARISBE.

Seigneur, sur quels objets votre douleur s'arrête
Quand les plus grands périls menacent votre tête!

Mon intérêt peut-il vous toucher en ce jour ?
Le cœur des malheureux est-il fait pour l'amour ?

MARIUS.

Eh bien ! madame, il faut remplir ma destinée,
Il faut contenter Rome à ma perte obstinée ;
Et puisqu'on veut ma mort, j'aime assez les Romains
Pour épargner ce crime à leurs barbares mains.
Je saurai bien moi-même....

ARISBE.

Ah ! je cours vous défendre,
Seigneur, et de mes soins vous pouvez tout attendre.
Quel que soit le destin qu'on croit vous préparer,
Le roi n'a rien promis ; j'ose encore espérer.
J'irai, n'en doutez point, exciter dans son âme
Les nobles mouvements de l'ardeur qui m'enflamme ;
De votre triste sort lui peindre la rigueur :
Je sais tous les chemins pour entrer en son cœur.
Mes soupirs le rendront sensible à vos alarmes,
Et l'amour contre lui me prêtera des armes.

MARIUS.

Que ne vous dois-je point, madame ?.....mais enfin
Sait-on ici quel est ce perfide assassin ?
Que ne puis-je le voir, et dans son sang coupable......

ARISBE.

Plus que vous ne pensez ce traître est redoutable.
Je l'ai vu. Dans ses yeux un noble orgueil est peint ;
Seigneur, d'aucun remords il ne paroît atteint,
Et malgré les fureurs de son noir parricide,
Une ombre de vertu brille au front du perfide.
Mais, si vous m'en croyez, évitez de le voir :
Hiempsal doit ici tantôt le recevoir;

Je saurai sa réponse, et viendrai vous l'apprendre.
Il suffit. Laissez-nous. On pourroit nous surprendre.

MARIUS.

Eh bien ! de votre main j'attends tout mon secours.
Que le ciel précipite ou prolonge mes jours,
Vous verrez Marius, l'âme toujours romaine,
Plus constant dans ses maux que les dieux dans leur haine.

SCÈNE III.

ARISBE, PHÉNICE.

ARISBE.

Dieux ! détournez de lui le plus grand des malheurs.
Mais Phénice, vois-tu l'excès de mes douleurs ?
Vois-tu quelle est ici ma triste destinée ?
Sous l'espoir d'un hymen en ces lieux amenée,
Mes yeux virent le roi sans haine et sans amour ;
Je reçus les respects d'une superbe cour.
Du jeune Marius j'avois su les alarmes ;
Il parut : ses malheurs m'arrachèrent des larmes ;
Et l'amour attentif à choisir mon vainqueur,
Sous le nom de pitié s'empara de mon cœur.
Depuis ce jour fatal tu sais que dans mon âme
J'ai toujours combattu cette naissante flamme.
Fidèle à mon devoir, même encore aujourd'hui,
J'éloignois mon amant pour triompher de lui.
Vains projets ! tout détruit ma généreuse envie.
Quand je le fais partir, on demande sa vie ;
Son péril le retient, et je vois ma vertu
Exposée au danger d'avoir mal combattu.
Mais lorsqu'il faut agir, je m'arrête à la plainte !
Phénice, à chaque instant je sens croître ma crainte.
Allons trouver le roi.

PHÉNICE.

Madame, oserez-vous
Paroître en cet état devant ses yeux jaloux ?
Un désordre inquiet sur votre front éclate.
Ah ! s'il va pénétrer l'intérêt qui vous flatte,
Je crains bien qu'à l'instant un transport furieux
N'aille perdre ou livrer Marius à vos yeux.

ARISBE.

Hélas ! je le vois trop, le sort toujours barbare
Ne m'offre que le choix des maux qu'il me prépare.
Si je presse Hiempsal, mon trouble et ma douleur
Trahiront aisément le secret de mon cœur.
Il perdra Marius..... mais si je ne l'arrête,
A ce cruel ministre il va livrer sa tête.
Ah ! c'est trop balancer : volons à son secours ;
Phénice ; risquons tout pour défendre ses jours.
Dans un péril si grand, c'est trop peu de se plaindre.
L'amour doit tout oser quand il a tout à craindre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CAIUS-MARIUS, NUMÉRIUS.

CAÏUS-MARIUS.

Oui, tu vois Marius. Après tant de revers;
Rendu méconnoissable aux yeux de l'univers,
J'ai cru, de mes malheurs tirant quelque avantage,
Paroître en sûreté dans cette cour sauvage.
Un grand dessein m'y guide : assuré de ta foi,
Numérius, mon cœur ne veut s'ouvrir qu'à toi.

NUMÉRIUS.

Seigneur, je l'avouerai, j'ai peine à vous répondre;
Et tout ce que je vois a droit de me confondre.
Quoi ! le grand Marius arrive en ces climats,
Et lui-même dément le bruit de son trépas,
Tandis qu'au même instant un envoyé de Rome
Ose ici se vanter.....

C. MARIUS.

J'attends tout de cet homme.

NUMÉRIUS.

Quoi ! de votre assassin ?

C. MARIUS.

Dissipe ton effroi;
J'en attends tout, te dis-je.

NUMÉRIUS.

Et quel est-il ?

C. MARIUS.

C'est moi.

NUMÉRIUS.

Vous, seigneur?

C. MARIUS.

Oui, moi-même.

NUMÉRIUS.

Et dans cette entreprise,
Par ses lettres au roi, Sylla vous autorise?

C. MARIUS.

Oui, le tyran m'y sert: j'apporte ici son seing.
Je t'instruirai de tout; mais apprends mon dessein.
J'ai su que trop sensible à de funestes charmes,
Mon fils à mes malheurs ne donnoit que des larmes;
J'ai besoin de son bras pour nous venger tous deux,
Et je viens l'arracher à des fers si honteux.
Ce projet est hardi, mais mon mal est extrême;
Et j'obtiendrai mon fils au nom de Sylla même.
Ami, j'ai trop vécu: mon âge, mes malheurs,
Et mes lauriers vieillis ont changé tous les cœurs.
On ne veut plus me suivre, et ma mort trop voisine
Fait croire mes projets penchants vers leur ruine.
Mais avec ce cher fils, plein d'une noble ardeur,
J'irai de nos amis réchauffer la tiédeur.
Sa valeur, mes exploits, mon nom et sa jeunesse
Ranimeront pour moi leur première tendresse;
Tu verras dans mon camp se rejoindre à la fois
Tous ceux que Sylla force à détester ses lois;
Et bientôt le tyran par sa perte prochaine
Laissera respirer la liberté romaine.

NUMÉRIUS.

Seigneur, un tel projet est digne d'un Romain.

Les dieux seconderont un si noble dessein :
J'ose vous l'assurer. Mais pourrez-vous me taire
Comment ils ont sauvé cette tête si chère ?
Marius est vivant ! quels climats, quels déserts
L'ont caché si long-temps aux yeux de l'univers ?
Éloigné de nos murs depuis plus d'une année,
Du sort qui vous poursuit victime infortunée,
J'arrive en cette cour ; j'y cherche votre fils :
Quel bonheur imprévu ! je vous vois réunis.

C. MARIUS.

Dès long-temps par mon ordre envoyé dans l'Asie,
Tu ne peux être instruit des troubles d'Italie ;
Apprends avec effroi ces débats éclatants
Dont l'histoire sera présente à tous les temps.
Mithridate orgueilleux plus qu'un roi ne doit l'être,
Refusoit d'avouer le sénat pour son maître :
Il fallut contre lui choisir un bras vengeur,
Et Sylla m'osa bien disputer cet honneur :
Sylla par mes leçons formé dès son jeune âge,
Qui sous moi de la guerre a fait l'apprentissage.
Tout sembloit éloigner cet orgueilleux rival
Pour implorer mon bras contre un autre Annibal.
Aussi je l'emportai. Rome alors moins ingrate
Vit en moi l'ennemi digne de Mithridate.
Mais le jaloux Sylla, de ce choix offensé,
Part, se rend à l'armée, et m'ayant devancé,
Soulève contre moi nos plus braves cohortes ;
Suivi de nos soldats, il paroît à nos portes ;
Et je vois en un jour conspirer à ma mort
Tous ceux que la victoire attachoit à mon sort.
Échappé toutefois de la ville investie,
Sans suite, sans amis, j'arrive au port d'Ostie,

Où j'apprends que Sylla, maître des légions,
Remplissoit tout de meurtre et de proscriptions.

NUMÉRIUS.

Ce bruit vint me frapper ; et l'Asie étonnée
Détesta sa fureur contre vous déchaînée :
J'appris que le tyran demandoit au sénat
D'approuver contre vous jusqu'à l'assassinat.

C. MARIUS.

Il l'obtint. Cet arrêt, porté dans chaque ville,
Dès lors à Marius ne laisse aucun asile,
Révolte contre moi ceux qui m'étoient soumis,
Et de tous les mortels me fait des ennemis.
À qui me confier ? la mer et ses pirates
Me semblèrent plus sûrs que nos terres ingrates.
Il fallut m'embarquer. Je voguai quelque temps,
Déplorable jouet de la mer et des vents.
Quel changement ! quel fruit de mes grandeurs passées !
Enfin nous arrivons aux rives de Circées ;
Et déja de Minturne on voyoit les remparts,
Quand de mes ennemis un escadron épars
Crie, au nom de Sylla, qu'on aborde au rivage.
Mes gardes à ce nom changent tous de visage,
Et de crainte et d'horreur combattus à la fois,
Jettent sur moi les yeux, incertains de leur choix.
Tantôt de mon tyran l'autorité les presse,
Et tantôt la pitié pour moi les intéresse ;
Suivant le mouvement en leur cœur le plus fort,
La barque se recule, ou s'approche du bord.
Mais n'osant décider mon salut ni ma perte,
Ils me jetèrent seul dans une île déserte.
Toujours mes ennemis avoient sur moi les yeux ;
Et bientôt leur fureur m'assiège dans ces lieux.

Où fuir ? presque accablé par les travaux et l'âge,
Je ne vois devant moi qu'un affreux marécage :
Je m'avance ; et perçant dans la fange et les eaux,
Tout à coup je m'abîme au milieu des roseaux.
On eût dit que la terre, au défaut de murailles,
Pour cacher Marius entr'ouvroit ses entrailles :
C'est là qu'un bras cruel, sans respect pour mon nom,
Vient me saisir couvert de fange et de limon ;
Et celui qu'on nommoit le fondateur de Rome,
A peine en cet état eût passé pour un homme.

NUMÉRIUS.

O ciel ! mais je ne puis, seigneur, trop admirer
Tant d'écueils d'où les dieux ont su vous retirer.
Dans l'abîme souvent leur bras nous précipite,
Pour faire après sur nous éclater leur conduite.

C. MARIUS.

Ami, ce ne sont là que mes moindres revers.
On me traîne à Minturne, on m'y charge de fers.
On m'y lit mon arrêt, pour ma mort tout s'apprête ;
Que dis-je ? un vil esclave y marchande ma tête ;
Il entre, et le sommeil qui me fermoit les yeux
Me livre sans défense à son bras furieux.
Le dieu qui m'éveilla rendit mon air farouche,
Mes yeux étincelants, et parla par ma bouche :
Barbare ! oses-tu bien immoler Marius ?
Ce nom seul le désarme ; il ne se connoît plus ;
Il fuit saisi d'horreur, il croit voir mon génie
Voler autour de lui, prêt à trancher sa vie.
Ah ! dit-il, ce Romain est gardé par les dieux.
Il parle, et tout à coup Minturne ouvre les yeux.
On vient briser mes fers ; la joie en est publique.
Je m'embarque, et j'aborde au rivage d'Afrique,

Où je retrouve encor quelques secrets amis.
Je leur peins ma disgrâce et celle de mon fils.
Ils s'offrent à me suivre au péril de leur vie.
Accru d'un tel secours, je vole en Numidie ;
Là j'apprends qu'un tribun, entré dans cet État,
Vient y chercher mon fils par l'ordre du sénat ;
Ce peu d'amis et moi nous joignons le perfide ;
Dès qu'il me reconnoît, le lâche s'intimide :
Il veut fuir; je l'arrête ; et lui perçant le flanc,
Je le vois chanceler, et tomber dans son sang.
Par ma suite les siens sont abattus sans peine.
Tout périt. Le tribun qui voit sa mort certaine,
Privé de tout secours, me regarde. Voilà,
Me dit-il en mourant, les lettres de Sylla.
J'allois chercher ton fils pour être ma victime ;
J'avois juré ta mort : la mienne est légitime.
Il meurt, et dans l'instant je formai le dessein
De passer pour lui-même et pour mon assassin.
C'est ainsi que je viens à la cour des Numides ;
Et pour rendre aujourd'hui mes projets plus solides,
J'annonce, en arrivant, que Marius est mort,
Et que ma seule main a terminé son sort.
Le roi qui de Sylla doit craindre la vengeance,
Qui verra, par ma mort, mon parti sans défense,
Et croyant en effet servir mes ennemis,
Dans les bras paternels va remettre mon fils.

NUMÉRIUS.

Un tel projet est grand, seigneur ; j'ose le dire :
Mais enfin si le roi refuse d'y souscrire ?

C. MARIUS.

Je saurai l'y forcer. Mon désespoir fatal
Lui montreroit plutôt dans mon fils son rival.

NUMÉRIUS.

Seigneur, lorsque pour vous le destin se déclare,
Vous deviez moins risquer dans une cour barbare.
Loin d'ici vous pouviez, par de secrets avis,
De tous vos sentiments instruire votre fils,
L'appeler près de vous; et son obéissance,
Sans péril, eût bientôt rempli votre vengeance.
Je connois peu le roi qui règne en ces climats,
Mais je crains qu'à vos vœux il ne réponde pas.
Du moins si l'on m'a fait un rapport bien fidèle,
Le jeune Marius a mérité son zèle:
Ce roi veut le servir, seigneur; jugez de là
Comment il peut traiter l'envoyé de Sylla.

C. MARIUS.

Je vois qu'on t'a trompé. Connois mieux les Numides:
Ils sont dissimulés, inconstants et perfides,
De la grandeur romaine ennemis et jaloux,
Et Jugurtha m'apprit à les connoître tous.
Mais pour justifier ici ma politique,
Sache ce qu'on m'apprit sur les côtes d'Afrique.
Granius ennuyé d'un périlleux séjour,
Avoit quitté mon fils en proie à son amour.
Le hasard nous joignit. Son amitié sincère,
De tout ce qu'il savoit ne voulut rien me taire.
Il me dit que le roi, par d'obligeants dehors,
Du jeune Marius amusoit les transports,
Tandis que le flattant d'un secours trop frivole,
Il reculoit toujours l'effet de sa parole;
Qu'observé par son ordre, et lié par l'amour,
Mon fils qui se croit libre est captif dans sa cour.
Juge dans cet état ce qu'il auroit pu faire.
Ah! ma présence ici n'est que trop nécessaire.

Je t'avouerai pourtant mon déplaisir secret :
Je parois sous un nom que je porte à regret,
Je dois vanter ici l'autorité funeste
Du cruel ennemi que mon âme déteste ;
Il faut que, dans l'état où le sort m'a placé,
Des mains de Marius Sylla soit encensé.
Mais le roi dans ces lieux doit au plus tôt se rendre.
Demeure : je le vois ; tu pourras nous entendre.

SCÈNE II.

HIEMPSAL, C. MARIUS, NUMÉRIUS, NERBAL.

C. MARIUS.

Les lettres de Sylla, remises dans vos mains,
Seigneur, vous ont marqué ses ordres souverains.
J'attends que remplissant son dessein légitime,
Vous veniez au plus tôt me livrer sa victime.
Je n'ajouterai point aux offres qu'il vous fait,
Que c'est en le servant servir Rome en effet.
C'est servir le sénat, dont la juste colère
Demande qu'au tombeau le fils suive le père.
On craint qu'un jour ce fils, ardent à se venger,
Dans nos premiers malheurs vienne nous replonger.
Seigneur, vous le savez, Rome n'est point ingrate.
Assurez-la, par moi, d'un succès qui la flatte ;
Et croyez que toujours prompte à s'en souvenir,
Sa faveur vous assure un heureux avenir.
Vos fidèles aïeux Micipsa, Massinisse,
Furent payés en rois de leur noble service ;
Et la fidélité qu'ils gardèrent pour nous,
Seigneur, est un exemple assez puissant pour vous.

HIEMPSAL.

Seigneur, je n'ai pas cru que l'assassin d'un homme
Dont la seule valeur tant de fois sauva Rome,
Dût venir en ma cour, au nom de ces Romains,
Demander que son fils soit livré dans leurs mains.
Vous osez dans vos murs nous traiter de barbares :
Vous l'êtes plus que nous. Jamais nos mains avares,
Secondant les fureurs d'un injuste sénat,
N'ont encore à prix d'or vendu l'assassinat.
Ici nos ennemis, pressés à force ouverte,
Ne doivent qu'à nous seuls leur salut ou leur perte,
Et ces lâches détours qu'à Rome on peut vanter,
Ne sont connus ici que pour les détester.
Ne croyez pas pourtant qu'aucun parti me touche,
Ni qu'un aveugle zèle ouvre ou ferme ma bouche.
Marius et Sylla, tout est égal pour moi :
Et mon cœur entre eux deux est maître de sa foi.
Je hais tous les Romains souillés de parricides ;
Je hais la cruauté de ces peuples perfides,
Qui donnant au hasard leur haine et leurs faveurs,
S'immolent tour-à-tour leurs plus chers défenseurs.
Ainsi, par la fureur d'une ville cruelle,
Les Gracques ont péri victimes de leur zèle ;
Ainsi dans un tumulte en vos murs élevé,
Sylla, l'ingrat Sylla, par Marius sauvé,
De son libérateur s'est fait une victime.
Mais je ne serai point complice de son crime,
Seigneur ; si mes aïeux, que je cite à regret,
Devenus vos amis par un semblable trait,
S'acquirent des Romains l'estime dangereuse,
Je renonce à leur gloire, et la tiens pour honteuse.

Je garde dans ma cour le jeune Marius,
Et Rome peut de vous apprendre mon refus.

C. MARIUS.

Je veux bien ignorer quel motif vous engage
A tenir un discours dont la fierté m'outrage.
Un roi dont Rome fait la grandeur et l'appui,
Devroit se souvenir qu'un Romain parle à lui :
Mais, seigneur, profitez d'un avis salutaire,
Et sur vos intérêts souffrez qu'on vous éclaire.
Rome seule aujourd'hui commande à tous les rois,
Et la terre en tremblant se soumet à ses lois.

HIEMPSAL.

Rome commande aux rois ? Et quel orgueil la flatte ?
Sait-elle que je règne ainsi que Mithridate ?

C. MARIUS.

Seigneur, vous connoîtrez peut-être quelque jour,
Si l'on doit préférer sa haine à son amour.
Annibal subjugué, Carthage mise en cendre,
Jugurtha dans nos fers, tout pourra vous l'apprendre.
Mais si vous m'en croyez, soyez de nos amis.
Que par vous Marius en mes mains soit remis ;
Le sénat vous en presse ; et toujours équitable,
S'il a juré sa mort, il condamne un coupable.
Qui vous retient, seigneur ? lorsque sans intérêt,
Vous pouvez préférer le parti qui vous plaît,
Trouvez-vous quelque gloire à nous être infidèle ?
Quel zèle vous attache à défendre un rebelle,
Qui, libre en votre cour lorsque nous étions loin,
Devient votre captif quand Rome en a besoin ?

HIEMPSAL.

Seigneur, si dans vos murs j'avois reçu la vie,
Ma réponse incertaine en suivroit le génie :

Mais qui sait haïr Rome aime la vérité,
Et je vais vous parler avec sincérité.
Sitôt que Marius prit ma cour pour asile,
Il n'en dut plus sortir; sa prison fut utile,
Et je crus qu'en mes fers tenir quelques Romains,
C'est d'autant d'ennemis délivrer les humains.
J'ai voulu cependant, pour adoucir sa peine,
Qu'observé par mon ordre il ignorât sa chaîne;
Que maître de ses pas dans ma cour éclairés,
Il prît pour liberté des fers moins resserrés.
Voilà ce que je pense; et, pour ne vous rien taire,
Votre ambassade ici n'étoit pas nécessaire;
Et croyez que mes vœux auroient été remplis,
Si le père en ces lieux avoit suivi le fils.

C. MARIUS.

J'instruirai le sénat de cette vaine audace,
Seigneur; peut-être un jour vous demanderez grâce:
Il n'en sera plus temps. Mais si vous savez bien
Qu'ici votre intérêt s'accorde avec le mien,
Qu'Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre....

SCÈNE III.

C. MARIUS, HIEMPSAL, MARIUS FILS, NUMÉRIUS, NERBAL.

MARIUS fils, *au fond du théâtre.*

DANS l'état où je suis, je ne veux rien entendre.
C'est trop me retenir, barbares; laissez moi:
J'irois le poignarder entre les bras du roi.

C. MARIUS, *se tournant.*

O dieux!

MARIUS fils.

Qu'ai-je entendu? l'assassin de mon père
Apporte jusqu'ici sa fureur sanguinaire?
Il est en votre cour, et prêt à m'immoler.
Quoi! seigneur, vous pouvez le voir et lui parler?
Qu'il se montre du moins; sachons quel bras perfide
Adopte les fureurs de ce noir parricide.
Quel mortel avouant ce forfait odieux,
En ira demander le salaire?

C. MARIUS.

Moi.

MARIUS fils.

Dieux!
Que vois-je? où suis-je enfin? que deviens-je? quel trouble!...

C. MARIUS.

Tu trembles! ta frayeur à chaque instant redouble.
Rassure-toi. Du moins constant dans le danger
Sois digne de celui que tu venois venger.
De ton étonnement je perce le mystère:
Tu sais quelle amitié me joignoit à ton père;
Tu croyois que mon bras ardent à son secours,
Quand Rome le proscrit, eût défendu ses jours:
Mais sache qu'un Romain, quelque nœud qui le lie,
Ne connoît point d'amis plus chers que sa patrie.
Ton père n'eut jamais d'autre assassin que moi:
Je viens te joindre à lui. Rome a besoin de toi.
Son intérêt demande une prompte victime;
Sylla.... tu reconnois le pouvoir légitime
D'où partent aujourd'hui mes ordres souverains:
Obéis; viens remplir l'attente des Romains.

SCÈNE IV.

HIEMPSAL, MARIUS FILS, NERBAL.

HIEMPSAL.

Quoi ! montrer à mes yeux une telle insolence !
N'en craignez rien, seigneur : je prends votre défense ;
Mon bras pour le punir.... Vous vous troublez!

MARIUS fils.

Seigneur,
Mon trouble ne vient point d'une lâche frayeur ;
Cent transports à la fois s'emparent de mon âme :
La fureur me saisit, la vengeance m'enflamme,
La nature en mon cœur excite un mouvement....

HIEMPSAL.

Je vous réponds de tout. Laissez-nous un moment,
Seigneur ; soyez tranquille.

SCÈNE V.

HIEMPSAL, NERBAL.

HIEMPSAL.

Enfin je deviens maître
De deux grands ennemis que le Tibre a vu naître.
Ce ministre insolent, qui se livre en mes mains,
Ne rendra pas sitôt ma réponse aux Romains.
Que ne puis-je, Nerbal, au défaut du tonnerre,
De Rome dans ma cour venger toute la terre,
Et voir par leurs débats ces fameux conquérants
Tomber tous dans mes fers en fuyant leurs tyrans !

NERBAL.

Oui, seigneur, un projet si grand, si légitime,
Du reste des humains mériteroit l'estime ;
Je veux bien l'avouer : mais il est des instants

Où ces nobles désirs doivent céder au temps.
Si vous gardez ici deux Romains en otage,
Vous attirez sur vous un périlleux orage :
Sylla peut tout; et Rome unie à son dessein
Vous les demandera les armes à la main.

HIEMPSAL.

Je ne crains point Sylla. Les troubles d'Italie
Ont de quoi l'occuper le reste de sa vie.
Quand même les Romains le laisseroient en paix,
Mithridate peut seul épuiser tous ses traits.
Je t'avouerai pourtant un secret qui me gêne :
Mon âme en ce moment devient plus incertaine.
Arisbe a pris pitié de cet infortuné;
Elle croit que sans elle il étoit condamné.
Je voulois lui donner, pour preuve de mon zèle,
Ce que mon intérêt m'avoit dicté sans elle :
Mais au fond de mon cœur s'élève un noir soupçon,
Dont j'ai peine, Nerbal, à sauver ma raison.
Dis-moi, que vouloit-on tantôt me faire entendre,
Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre ?

NERBAL.

Mais, seigneur....

HIEMPSAL.

Dois-je en croire un soupçon odieux ?

NERBAL.

Si Marius suspect ici blesse vos yeux,
Pourquoi le retenir ?

HIEMPSAL.

Allons trouver l'ingrate,
Arrachons son secret par l'espoir qui la flatte;
Et si de cet amour j'ai des avis certains,
Malheur à qui m'outrage, et malheur aux Romains !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

C. MARIUS, *seul.*

N'ÉCLAIRCIRAI-JE point le doute qui m'agite?
De ton étonnement quelle sera la suite,
O mon fils? ta frayeur va tromper mes projets;
Et prêt à te sauver, je te perds pour jamais.
Je ne puis après tout condamner sa surprise;
Dans ce même moment mon trouble l'autorise.
Et qu'auroit-il pu faire? il m'aime, il me croit mort;
Il venoit, animé d'un généreux transport,
Pour punir l'assassin d'une tête si chère:
Dans ce même assassin il retrouve son père!
Qui n'auroit comme lui pâli d'étonnement?
Moi-même ai-je marqué moins de saisissement?
Moi qui le sais ici, qui m'attends à sa vue,
Hélas! à son aspect mon âme s'est émue;
En revoyant ce fils de douleur accablé,
Sans songer au péril, la nature a parlé.
C'en est fait, on saura cet important mystère.
Mais c'est lui que je vois....

SCÈNE II.

C. MARIUS, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

Ah, mon fils!

MARIUS fils.

Ah, mon père!

C'est vous, par quel bonheur....

C. MARIUS.

Oui, mon cher fils, c'est moi;

Mais il faut avant tout dissiper mon effroi.
Je crains bien qu'Hiempsal n'ait su me reconnoître
Au trouble dont tantôt vous n'étiez pas le maître.

MARIUS fils.

Non; et votre trépas, que l'on croyoit certain,
N'a laissé voir en vous qu'un cruel assassin.

C. MARIUS.

Mon destin va changer. Grands dieux! votre clémence
Plus encor qu'à Minturne ici prend ma défense.
Mais les moments sont chers : sachons en profiter;
Voici ce qu'en ce jour il faut exécuter.
Rome, vous le savez, dans ses vœux incertaine,
Passe facilement de l'amour à la haine,
Et ceux que sa faveur a le plus haut placés,
Par un coup imprévu sont bientôt renversés:
Mille fois on l'a vue abattre son ouvrage,
Et perdre ses tyrans, pour changer d'esclavage.
Sylla l'a bien prévu : pour parer cet affront
Il quitte Rome, et va contre le roi de Pont,
Se flattant que de loin sa gloire et son absence
Ranimeront des cœurs que lassoit sa présence.

Saisissons ce moment, et, par des chemins sûrs,
Mon fils, allons fermer son retour dans nos murs.

MARIUS fils.

Occupé du bonheur que le ciel me renvoie,
Mon cœur ne peut encore écouter que sa joie.
Mais par quel sort... pourquoi ne pourrai-je savoir...?

C. MARIUS.

Profitons mieux du temps que je risque à vous voir.
Je vis; mais ces vieux jours, que je prolonge à peine,
Ne s'entretiennent plus qu'au flambeau de la haine:
Sylla, je vis pour toi. Je consens à ma mort,
Pourvu qu'un même coup puisse finir ton sort.
J'espérois que, séduit par mon nom et ma lettre,
Hiempsal dans mes mains voudroit bien vous remettre:
Il a trompé mes vœux, et pour tromper les siens
Il faut avoir recours à de plus sûrs moyens.
Je sais qu'à votre sort Arisbe s'intéresse;
Je sais que votre cœur répond à sa tendresse;
Et sans vouloir ici vous accabler en vain
D'un reproche honteux à quiconque est Romain,
Amoureux et content, les disgrâces d'un père,
Avouez-le mon fils, ne vous alarmoient guère.
Ma tendresse pour vous excuse cette erreur,
Pourvu que votre amour serve à votre grandeur.
Il est beau qu'un Romain jaloux de sa mémoire,
Pour ennoblir l'amour, l'associe à la gloire;
Que de tant de héros l'inévitable écueil
Le rende encor plus grand, et flatte son orgueil.
Arisbe a su vous plaire! Eh bien! qu'elle mérite
Un choix si glorieux en hâtant votre fuite;
Qu'immolant sa tendresse à votre liberté,
Elle se rende illustre à la postérité;

Enfin, qu'en vous sauvant d'une terre ennemie,
A force de vertu, son cœur vous justifie.

MARIUS fils.

Ah! déja sa vertu, prévenant vos souhaits,
Avoit près d'Hiempsal secondé vos projets;
Sans vous, j'allois partir, et ce roi magnanime
Alloit, en me servant, mériter votre estime.

C. MARIUS.

Ce roi vous eût trahi : vous le connoissez mal;
Croyez-moi, tout ici vous deviendroit fatal;
Votre salut dépend d'une prompte retraite :
Il faut que cette nuit une fuite secrète
Assure loin d'ici ma vengeance et vos jours;
Arisbe vous peut seule accorder du secours,
Et contre votre garde employant l'artifice,
En tromper la prudence ou tenter l'avarice.
Voyez-la : mais surtout ne lui découvrez pas
Que c'est moi qui répands le bruit de mon trépas :
Pour presser le moment que j'attends avec joie,
Dans le péril toujours il faut qu'elle vous voie.
Dites-lui que le roi, dans ses vœux incertain,
Par de nouveaux motifs peut changer de dessein;
Que bravant de Sylla les menaces stériles,
Il peut se laisser vaincre à des offres utiles,
Aux fureurs du tyran vous livrer à ce prix.
J'irai de mon côté rejoindre nos amis,
Concerter avec eux ce qu'on peut entreprendre.
Mais je m'arrête trop, et l'on peut nous surprendre.
Je vous quitte à regret; adieu, mon fils : songez
Quel honneur vous attend quand nous serons vengés.

SCÈNE III.

MARIUS FILS, *seul.*

JE respire. Le ciel m'a rendu l'espérance.
Arisbe va s'unir aux dieux pour ma vengeance;
Son cœur dans mes malheurs s'est trop intéressé
Pour ne pas achever ce qu'elle a commencé.
Je l'attends; je connois la grandeur de son âme:
Elle me servira. Mais c'est elle.....

SCÈNE IV.

MARIUS FILS, ARISBE.

MARIUS fils.

AH! madame,
Faut-il de mes malheurs suivant le triste cours,
Vous en parler sans cesse et me plaindre toujours?
Vous voyez de mes maux le funeste assemblage;
Je dis plus: dans son âme Arisbe les partage.
Foible soulagement! puisqu'il faut aujourd'hui
Que mon cœur tout à vous s'en prive malgré lui.
Je demande à vous fuir; Rome s'est déclarée:
Si je demeure ici, ma perte est assurée.
Le roi, qui dans ce jour refuse d'obéir,
Par crainte ou par espoir peut enfin me trahir.
Dans cette incertitude il est affreux de vivre.
Hiempsal me retient; Arisbe me délivre.
Et que ferois-je ici, madame? c'est demain
Qu'à la face des dieux il vous donne la main.

ARISBE.

Pour presser le secours que de moi l'on espère,
Le reproche, seigneur, n'étoit pas nécessaire;

Et si de votre cœur je doutois un moment,
Que penserois-je ici d'un tel empressement?
Vous voulez me quitter dans le moment funeste
Où l'on doit m'imposer un joug que je déteste;
Et comme si mon cœur pouvoit y consentir,
Vous en tirez le droit de vous faire partir!
Ce discours est trop clair : craignez qu'on ne l'entende,
Et qu'on ne vous accorde une injuste demande.

MARIUS fils.

Quand mille maux affreux me viennent accabler,
Madame, vous voulez encor les redoubler?

ARISBE.

Mais aussi quel dessein, à vos jours si funeste,
Vous fait abandonner l'asile qui vous reste?
Savez-vous que la mort, sous mille objets divers,
Borde tous les chemins que vous croyez ouverts?
Savez-vous que Sylla, proscrivant votre tête,
En a fait pour le monde une illustre conquête,
Et qu'enfin secondant son horrible dessein,
L'univers en son nom devient votre assassin?
Et vous voulez partir! Je le vois trop, barbare,
Tu cherches le trépas afin qu'il nous sépare;
Entre Arisbe et Sylla tu ne peux hésiter;
Tu lui portes ta tête afin de m'éviter.
Je t'excusois tantôt, je te servois moi-même;
J'avois su me résoudre à perdre ce que j'aime;
Et mon cœur, secondant ta juste piété,
S'étoit armé pour toi de générosité.
Ton père étoit vivant : le devoir, la vengeance
Exigeoient que son fils courût à sa défense;
La nature, l'honneur, Arisbe même alors
Eût rougi de te voir trop lent dans tes transports.

Mais enfin il n'est plus; et ce meurtre effroyable
Rend encor pour son sang Sylla plus redoutable.
Sans père, sans amis, seul dans tout l'univers,
Tes villes ne sont plus pour toi que des déserts;
Que dis-je ? on t'y poursuit, et jamais leurs murailles
Ne s'ouvriront pour toi que par des funérailles.
C'est là pourtant, c'est là que tendent tous tes vœux,
Ingrat, tandis qu'ici tout te paroît affreux:
Ton aveugle fureur préfère l'Italie
A des climats plus doux qui t'ont sauvé la vie.

MARIUS fils.

Mais, madame, songez qu'ici tout peut changer;
Qu'ayant bravé Sylla, le roi peut le venger;
Qu'employant tour à tour les offres, les menaces,
A la fin mon tyran peut combler mes disgrâces;
Que son cruel ministre, achevant ses desseins,
Peut enfin obtenir qu'on me livre en ses mains.

ARISBE.

Non, non: ne craignez rien de ce cruel ministre,
Pour un autre que vous ce jour sera sinistre.

MARIUS fils.

Comment ?

ARISBE.

Avant la nuit ce perfide assassin
Par un juste trépas finira son destin.

MARIUS fils.

Dieux!

ARISBE.

La garde qu'ici jusqu'à mon hyménée
Sous les lois d'Amyntas mon père m'a donnée,
De ce coup important me répond aujourd'hui;
Tous leurs traits à la fois doivent tomber sur lui.

Je voulois te cacher cette noble entreprise;
Je me peignois déja ta joie et ta surprise
En me voyant entrer cette tête à la main,
Et couverte du sang du plus lâche Romain.
Mais que vois-je ? Est-ce ainsi que ta reconnoissance
Vient enhardir mon cœur et presser ta vengeance ?
Ton père est mort, mon bras le venge, et tu frémis !
Marius, est-ce ainsi que doit penser ton fils ?

MARIUS fils.

Madame, jugez mieux d'un effroi légitime.
La vengeance me plaît, mais j'abhorre le crime;
Gardez de l'achever; ne souillez point un cœur
Où j'attache ma gloire autant que mon bonheur.
Si vous m'aimez, courez, arrêtez votre garde.

ARISBE.

C'est prendre trop de soin de ce qui me regarde;
Ingrat ! sans ton aveu je saurai te venger.
Qui doit ne te plus voir, n'a rien à ménager.

MARIUS fils.

Ah dieux ! que de mes jours votre fureur décide.....
Plutôt que de souffrir qu'une troupe perfide.....

ARISBE.

Eh quoi ! quel intérêt ?.....

MARIUS fils.

Que ne puis-je parler ?
Hélas ! quel ennemi vous allez immoler !

ARISBE.

Comment ?

MARIUS fils.

Si vous saviez.....

ARISBE.

Qu'entends-je ? quel mystère ?

MARIUS fils.

Ce barbare assassin.....

ARISBE.

Quoi ! seigneur ?

MARIUS fils.

C'est mon père,
Qui voulant m'enlever de ces tristes États,
Lui-même a répandu le bruit de son trépas.

ARISBE.

Ah ! s'il est vrai, je veux.....

MARIUS fils.

Le roi vers nous s'avance.

SCÈNE V.

HIEMPSAL, ARISBE.

HIEMPSAL.

SEIGNEUR, laissez-nous seuls. Ma gloire et ma puissance
Semblent me reprocher des sentiments trop doux,
Madame, et je venois en parler avec vous.
Que pense Marius ? que pensez-vous vous-même ?
Il vous entretenoit de sa douleur extrême.

ARISBE.

Il ressent de Sylla la haine et le pouvoir,
Seigneur ; mais vos bontés font son unique espoir.

HIEMPSAL.

Vous partagez ses maux ; et qu'auroit-il à craindre ?
Quel que soit son malheur, je ne saurois le plaindre,
Madame ; et quand on peut être écouté de vous,
Prêt à perdre la vie on fait mille jaloux.
Ah ! dans le sort affreux qui cause ses alarmes,
Pouvoit-il être plaint par de plus belles larmes ?
Vous vous troublez ?

ARISBE.

Qui ? moi, seigneur ? quoi ! vous pensez....

HIEMPSAL.

Oui, vous l'aimez, perfide, et vous me trahissez :
Ainsi donc sans songer de qui vous êtes née,
Au mépris de mon trône et de notre hyménée,
Votre infidèle cœur, à ma flamme promis,
Choisit pour s'engager nos plus grands ennemis.
Jugurtha, c'est ainsi que ta nièce sait rendre
Les funèbres honneurs qu'elle doit à ta cendre !

ARISBE.

Je l'avouerai, seigneur, (et mon étonnement
N'a point encor fait place à mon ressentiment :)
Accablé par le sort, un Romain m'intéresse.
On veut que ma pitié naisse de ma tendresse !
On condamne mon cœur pour être généreux !
Aurois-je dû m'attendre à ce reproche affreux,
Et prévoir que l'on dût un jour me faire un crime
De plaindre un malheureux que le destin opprime ?
Mais je le vois, seigneur ; ah ! pour vous mériter,
Il faut être barbare : il faut vous imiter.
Qu'ai-je dit ? où m'expose un aveu trop sincère ?
Allons, seigneur, joignons Marius à son père :
Que son sang vous apaise, ombre de Jugurtha !
Livrons cet innocent dans les mains de Sylla.

HIEMPSAL.

Sans doute vous croyez, par cette rigueur feinte,
Détruire les soupçons dont mon âme est atteinte ?

ARISBE.

Arisbe ne dit rien que ne dicte son cœur ;
Et ce cœur soupçonné ne sent point d'autre ardeur
Que de voir Marius, en quittant ce rivage,

Éteindre pour jamais un soupçon qui m'outrage.
Je vous quitte, seigneur. Je vais joindre à l'instant
L'envoyé de Sylla, lui dire qu'on l'attend,
Que tout est préparé pour lui livrer un homme
Que l'amour rend ici plus criminel qu'à Rome.

HIEMPSAL.

Madame.....

ARISBE.

Non, seigneur, plus d'hymen entre nous:
Un roi ne doit pas être impunément jaloux.
Renoncez à ma foi, soyez sûr de ma haine,
Ou délivrez mes yeux d'un objet qui les gêne.

HIEMPSAL.

C'est assez, j'y consens; qu'en partant de ces lieux,
Il emporte avec lui des soupçons odieux.

SCÈNE VI.

HIEMPSAL, *seul.*

Que vouloit, après tout, ma fausse politique?
Ai-je oublié les maux dont a gémi l'Afrique,
Où m'expose un proscrit que l'on veut immoler?
Du malheur qui le suit il pourroit m'accabler.
Ah! que Rome à son gré de ses enfants dispose;
N'allons point réveiller sa fureur qui repose;
Laissons-la s'affoiblir et tomber par ses coups:
Je me vengerai d'elle en servant son courroux.

SCÈNE VII.

HIEMPSAL, NERBAL.

NERBAL.

Seigneur.....

HIEMPSAL.

Quel est ton trouble, et que viens-tu me dire?

NERBAL.

Ce qu'un bruit sourd m'apprend : que Marius respire.

HIEMPSAL.

Lui vivant ! quelle erreur ! son trépas est certain,
Et l'envoyé de Rome a tranché son destin.
Crois-tu qu'à me tromper il osât se commettre,
Quand le sceau du sénat autorise sa lettre ?

NERBAL.

Tout m'est suspect, la lettre, et le sceau du sénat :
Seigneur, on vous abuse ; et cet assassinat
Dont le Romain se vante, ou n'est qu'une chimère,
Ou d'accord avec lui, le fils trahit son père.
On les a vus ensemble.

HIEMPSAL.

O dieux ! qu'ai-je entendu ?
Quel soupçon vient saisir mon esprit éperdu ?
Quoi ! ces deux ennemis, on les a vus ensemble ?
Quand tout les désunit, sachons qui les rassemble ;
Pénétrons ce mystère ; en cette obscurité,
J'irai jusqu'en leur cœur chercher la vérité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MARIUS FILS, ARISBE.

ARISBE.

N'EN doutez point, seigneur, votre départ s'apprête.
Tandis qu'il en est temps, évitez la tempête:
Le roi m'a soupçonnée, et son jaloux transport
Assure votre vie en jurant votre mort;
Il vous livre aux Romains, mais tel qu'une victime,
Et sauve la vertu par le motif du crime.

MARIUS fils.

Quoi ! lorsqu'un roi cruel me retient dans ses fers,
C'est vous qui m'arrachez aux maux que j'ai soufferts !
Ah ! madame, croyez qu'après cette entreprise,
Si le sort des combats jamais me favorise
Assez pour signaler et mon nom et mon bras,
Votre gloire en tous lieux volera sur mes pas;
Et qu'un jour on dira, si le ciel me seconde:
Arisbe a rétabli la liberté du monde.

ARISBE.

Oui, seigneur, tout vous rit: sorti de cet État,
Vous reprendrez bientôt votre premier éclat;
Vous verrez la fortune, à vos vœux asservie,
Marquer d'heureux instants le cours de votre vie.
Puisse votre bonheur égaler mes souhaits!
Qu'à vos vertus le ciel mesure ses bienfaits!

Que vos fiers ennemis, terrassés par vos armes,
Éprouvent à leur tour de mortelles alarmes ;
Que votre nom vainqueur parcoure l'univers,
Arisbe est satisfaite ; elle a brisé vos fers.

MARIUS fils.

Ah ! toutes ces faveurs qu'Arisbe me souhaite,
Sans elle, n'offrent rien que mon cœur ne rejette.
Prévenons des malheurs qui me glacent d'effroi :
Partagez mon destin, madame ; suivez-moi.
Ici mille dangers menacent votre tête :
Tout doit vous en chasser. Partons ensemble.

ARISBE.

Arrête.

Je t'aime, Marius, et dès le même jour
Que mon cœur fut sensible aux feux de cet amour,
Un noble orgueil fit croire à mon âme charmée,
Qu'enfin, puisque j'aimois, j'étois sans doute aimée :
Rien ne dément l'espoir dont mon cœur s'est flatté,
Mille fois à mes yeux tes soins ont éclaté ;
Mille fois pour pleurer ta cruelle infortune,
J'ai fui l'empressement d'une cour importune.
Je t'aime ; tu le sais : mais n'attends rien de moi,
Qu'on puisse croire indigne et d'Arisbe et de toi.
Ainsi n'espère pas qu'à ta fuite liée,
Je traîne après tes pas ma gloire humiliée ;
Ni qu'avec toi, passant le trajet de nos mers,
Et de ma honte entière instruisant l'univers,
J'aille à Rome essuyer les disgrâces certaines,
Que garde au sang des rois l'orgueil de tes Romaines.

MARIUS fils.

Mais, après mon départ, quel sera votre sort ?
Le roi vous verra-t-il obéir sans effort ?

Pourrez-vous achever un hymen si funeste,
Et former avec lui des nœuds que je déteste?

ARISBE.

Ne me demandez point ce que je deviendrai,
Ce que j'ai résolu, ni ce que je ferai:
La renommée un jour vous dira mon histoire,
Et vous saurez qu'Arisbe a pris soin de sa gloire.
Jusqu'ici j'ai suivi mon devoir, mon amour;
Je n'ai rien épargné pour vous sauver le jour.
Mes soins ont réussi: partez, je le commande;
Et votre sûreté, seigneur, vous le demande.
Mais du moins que je vive en votre souvenir;
Si les dieux, secondant un heureux avenir,
Au parti le plus juste attachent la victoire,
Dans vos plus beaux succès rappelez ma mémoire;
Songez bien que pour rendre au monde son héros,
L'infortunée Arisbe immola son repos.
Partez, seigneur.

MARIUS fils.

Qui? moi? que je parte, madame,
Et qu'à ce désespoir j'abandonne votre âme?
Ah! je vois quel secours votre cœur s'est promis;
J'entrevois vos desseins, et d'horreur j'en frémis.
Mon sort plus que le vôtre ici vous inquiète;
Et pour chercher la mort, vous pressez ma retraite.
Ainsi ma liberté vous coûteroit le jour,
Et teint de votre sang, je fuirois cette cour!
Non, dussent les Romains, pour accomplir leur crime,
Avec mon père ici me prendre pour victime,
Je ne vous quitte point; je n'examine rien,
Et votre péril seul me cache tout le mien.

ARISBE.

Seigneur, où vous emporte un zèle téméraire ?
Songez que vos délais exposent votre père.
Le roi, qui par mes soins permet votre départ,
Peut changer de dessein.... vous partirez trop tard :
Hélas ! que sais-je enfin ? si dans cette journée,
Quelqu'un de Marius apprend la destinée....
Un héros comme lui ne sauroit se cacher
A tant d'yeux pénétrants, ouverts pour le chercher ;
En quelques lieux qu'il soit, seigneur, on le rencontre ;
Sa gloire le découvre, et sa vertu le montre.
Mais c'est lui qui paroît. Adieu : je crains le roi :
Je vous aime, et vous fuis ; vous m'aimez, fuyez-moi.

SCÈNE II.

C. MARIUS, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

Tout conspire, mon fils, au projet qui me flatte :
Sylla n'est plus à Rome ; il cherche Mithridate.
Quittons ces lieux, partons, et par mille vertus
Déterminons les dieux à servir Marius.
Faut-il vous dire encor que dans cette entreprise,
Par des présages sûrs le destin m'autorise ?
Déja six consulats, de triomphes suivis,
Ont d'assez beaux lauriers couvert mes cheveux gris ;
Et l'augure sacré dont l'utile science
Jusqu'ici de mon sort me donna connoissance,
Animant mon courage à des exploits nouveaux,
Pour la septième fois me promet les faisceaux.
Ainsi ne craignons point d'invincibles obstacles ;
Le destin ne sauroit démentir ses oracles.

MARIUS fils.

Seigneur, qu'allons-nous faire et qu'osons-nous tenter ?
Nous condamnons Sylla : nous allons l'imiter,
Et, pour nous opposer à ses projets rebelles,
Contre notre patrie armer nos mains cruelles !

C. MARIUS.

Rome a cessé de l'être en proscrivant mes jours,
Et malgré ses fureurs je vole à son secours.
Je la venge. Un grand cœur que la vengeance anime,
Doit agir sans remords, dès qu'il agit sans crime ;
Et quand il faut détruire un injuste pouvoir,
La révolte est permise, et devient un devoir.
On peut d'un fier tyran réprimer la furie,
Et pour la rendre libre, attaquer sa patrie.
Je n'en veux qu'à Sylla ; le ciel doit le punir ;
Et c'est servir les dieux, que de les prévenir.

MARIUS fils.

Seigneur, à ma foiblesse un moment faites grâce ;
Dans l'état où je suis, que faut-il que je fasse ?
Arisbe, si je pars, est prête de mourir,
Et mon retardement peut vous faire périr.
Je lui dois, comme à vous, le jour que je respire :
Ses soins m'ont affranchi d'un tyrannique empire :
Elle brise mes fers ; vous allez les venger :
Mon cœur entre vous deux aime à se partager.
Et que ne puis-je, hélas ! à ma gloire fidèle,
Vous suivre dans nos murs sans me séparer d'elle ?
Ou plutôt, que ne puis-je accorder en ce jour
Ce qu'exigent de moi la nature et l'amour ?

C. MARIUS.

Quoi ! l'amour dans ton cœur balance la victoire ?
Pour te déterminer envisage la gloire,

Mon fils; songe aux périls que j'ai bravés pour toi;
Songe à Rome, au tyran, à l'univers, à moi.
Va joindre nos Romains que Céthégus rassemble;
Sors.... Nous sommes perdus: le roi nous trouve ensemble.

SCÈNE III.

HIEMPSAL, C. MARIUS, NERBAL.

HIEMPSAL.

De votre cruauté, seigneur, je suis surpris:
Teint du sang paternel, s'offrir aux yeux du fils!

C. MARIUS.

Seigneur, puisqu'en mes mains vous allez le remettre,
(Arisbe en votre nom me l'ose ainsi promettre)
Qu'importe qu'il m'ait vu? doit-on tant ménager
Un ennemi dont Rome est prête à se venger?
Nous partons dès ce jour: chargé de sa conduite,
Faut-il que sous mes yeux sans cesse je l'évite?

HIEMPSAL.

Il ne vous verra plus, seigneur, et dès demain
Vous ne sortez d'ici que sa tête à la main.

C. MARIUS.

Que dites-vous, seigneur?

HIEMPSAL.

D'où vient cette surprise,
Lorsque dans vos desseins ma main vous favorise?
Sylla de sa vengeance à vous s'est confié;
Il veut que Marius lui soit sacrifié;
Vous le cherchez ici pour être sa victime,
Et je veux aux Romains épargner un grand crime.
Ce malheureux dont Rome a juré le trépas,
Peut, ainsi que chez vous, périr dans mes États.
Sa mort, que vous cherchez, n'en sera que plus prompte;
Vous en aurez le fruit sans en avoir la honte.

Venez donc, suivez-moi; seigneur; soyez témoin
Que je sais quelquefois servir Rome au besoin.
Rien ne peut balancer l'intérêt qui me presse;
Je ne veux écouter ni pitié ni tendresse :
Vous allez voir, au gré de vos vœux les plus doux,
Le fils de Marius expirer sous mes coups.

C. MARIUS.

O dieux!

HIEMPSAL.

Vous frémissez? quelle terreur soudaine
Peut faire, en moins d'un jour, chanceler votre haine?

C. MARIUS.

Mon cœur n'est point frappé d'une vaine terreur :
Je frémis, il est vrai; mais je frémis d'horreur.
De quel droit osez-vous, sans qu'on vous le commande,
Attaquer un proscrit que Rome vous demande?
Ah! lorsqu'elle condamne un enfant criminel,
Son supplice, en nos murs, doit être solennel :
Le peuple en foule y porte une douleur profonde,
Et la mort d'un Romain doit un exemple au monde.

HIEMPSAL

Quelle est votre pensée? où tendent ces détours?
Qui vous rend si contraire à vos premiers discours,
Seigneur; et puisqu'on veut que Marius périsse,
Que peut faire au sénat le lieu de son supplice?
Ouvrez les yeux; songez qu'il importe aux Romains
Qu'il ne puisse jamais s'échapper de vos mains.
Aux yeux de tout le monde il n'est pas si coupable :
Le parti de son père est encor redoutable,
Seigneur; n'en doutez point : un héros tel que lui,
Au sein de son malheur, peut trouver son appui.
S'il vous échappe enfin, l'Italie alarmée
Pourra bientôt le voir, soutenu d'une armée,

Marcher plein de fureur, et la foudre à la main,
Fondre comme un éclair sur le peuple romain,
Et dans l'odieux sein de Rome sa marâtre,
De sa rage sanglante élever le théâtre.

C. MARIUS.

Vous lisez de trop loin dans le sombre avenir:
Sans vous nos intérêts sauront se soutenir.
Montrez-nous moins de zèle et plus d'obéissance;
Laissez à Rome enfin le soin de sa vengeance.
Son sang ne périt point par un bras étranger,
Et l'on se rend coupable en voulant la venger.
D'ailleurs, que savez-vous si sa prompte colère
N'a pas déja fait place au tendre amour de mère?
Seigneur, en nous servant gardez de nous trahir;
Le sénat a parlé : c'est à vous d'obéir.

HIEMPSAL.

Seigneur, pour un proscrit vous marquez trop de zèle :
Sylla n'a pas fait choix d'un ministre fidèle;
Je commence à le voir, et plus d'une raison
Confirme dans mon cœur un si juste soupçon:
Mais puisque vous osez combattre sa vengeance,
Moi-même je le vais mieux venger qu'il ne pense,
Et, par un envoyé plus fidèle que vous,
L'instruire que mon bras a servi son courroux.

C. MARIUS.

Ah! seigneur, arrêtez.

HIEMPSAL.

C'est trop long-temps attendre.

C. MARIUS.

Je périrai moi-même, ou saurai le défendre.

HIEMPSAL.

Enfin j'ouvre les yeux; je suis assez instruit,

Et par un bruit trompeur on ne m'a pas séduit.
Le jeune Marius vous est cher.

C. MARIUS.

Moi, je l'aime?

HIEMPSAL.

Vous défendez un fils.

C. MARIUS.

Moi, son père?

HIEMPSAL.

Oui, vous-même.

C. MARIUS.

Enfin de mes projets le ciel veut se jouer:
Mais mon nom est trop beau pour le désavouer.
Oui, je suis Marius : tremble; tu vois un homme
Redouté de la terre, et craint même de Rome.
Parmi tant de périls, les dieux qui m'ont sauvé,
Vouloient que dans ta cour mon sort fût achevé.
Te voilà maître enfin de deux grandes victimes;
Je connois ton génie et toutes tes maximes,
Barbare; tu nous hais : les ordres du sénat
Prêteront des couleurs à ton assassinat.
Tu peux, de mon rival servant la rage extrême,
Étendre tes États resserrés par moi-même.
Venge ainsi ton pays que ma valeur domta;
Frappe, mais crains encor le sort de Jugurtha.

SCÈNE IV.

HIEMPSAL, *seul.*

NERBAL, suivez ses pas. Quel orgueil! quelle audace!
Arrêté dans mes fers, l'insolent me menace!
Il mourra. Jugurtha, tu vas être vengé;
Je vais rendre l'honneur à ton sang outragé.

Lorsqu'à son char orné d'un triomphe frivole
L'orgueilleux te traînoit aux pieds du Capitole,
Et qu'un peuple insolent par d'injurieux cris
Annonçoit ta disgrâce à l'univers surpris,
Il ne s'attendoit pas, dans ces temps d'allégresse,
Qu'un jour je t'offrirois une main vengeresse;
Et que près d'épouser le reste de ton sang,
Je lui rendrois ensemble et sa gloire et son rang.
Le perfide ! il osoit accuser ce que j'aime.
Ah ! je vois les détours de son vain stratagème;
Sans doute il se flattoit que mes soupçons aigris
Dans ses bras à l'instant alloient mettre son fils.
A travers ses raisons j'ai vu qu'il étoit père:
J'ai forcé la nature à trahir son mystère.
Je le tiens. Vengeons-nous. Mais quel autre soupçon
Vient jeter dans mon âme un funeste poison?
Du sort de Marius Arisbe est-elle instruite?
Cherchoit-elle du fils ou la mort ou la fuite?
Vouloit-elle tantôt, dans son emportement,
Ou perdre un malheureux ou sauver son amant?
Ah ! sans approfondir un odieux mystère,
Faisons couler le sang et du fils et du père.
Pourquoi chercher contre eux tant de prétextes vains?
Tous deux sont criminels, et tous deux sont Romains.
Point de pitié : suivons le transport qui m'anime,
Et nous verrons après si c'est justice ou crime.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARISBE, *seule.*

Où porté-je mes pas ? errante en ce palais,
Je forme à chaque instant de contraires souhaits.
Marius va périr : le roi veut son supplice,
Et la nuit seule encor lui peut être propice.
Profitons de ce temps. Que vais-je faire, hélas ?
Que j'éprouve à la fois de funestes combats !
Dieux qui voyez mon trouble et ma douleur extrême,
Que n'ai-je point tenté pour sauver ce que j'aime ?
Je vais m'en séparer. Puis-je le retenir?
Son péril...... je frémis à ce seul souvenir ;
Et quand je lui prépare une fuite secrète,
Mon cœur craint ce moment autant qu'il le souhaite.
Encor, d'un tel succès qui pourra me flatter?
Peut-être qu'Amyntas a voulu me tenter,
Lorsque, venant m'offrir son service et son zèle,
A mes seuls intérêts il se disoit fidèle.
Juste ciel ! s'il n'avoit accepté cet emploi,
Que résolu d'en faire un sacrifice au roi !
Mais non ; ces trahisons sont d'une âme commune :
Il veut de Marius partager la fortune ;
Son âme est généreuse..... Et quel cœur assez bas
Pourroit à Marius ne s'intéresser pas ?
Non, non, ne craignons rien.....

SCÈNE II.

ARISBE, PHÉNICE.

ARISBE.

Ah ! ma chère Phénice,
Que m'apprends-tu ? faut-il que Marius périsse ?

PHÉNICE.

Non, madame; et déja tout semble préparé
Pour sauver les Romains d'un péril assuré.
Amyntas est fidèle; il vous tient sa parole,
Et conduit Marius jusques au Capitole.
Tous ceux que le péril d'avoir manqué de foi
Laisseroit exposés à la fureur du roi,
En suivant les Romains vont braver la tempête;
Et déja pour partir la barque est toute prête.
Marius est gardé dans cet appartement,
Dans cet autre son fils.

ARISBE.

Que je crains ce moment!

PHÉNICE.

Madame, songez-vous en quels périls.....

ARISBE.

Cruelle!
Faut-il que ta rigueur encor me les rappelle?
Je dois à Marius immoler mon amour.
Sans une prompte fuite il va perdre le jour;
Je le sais; et mon âme, en ses vœux incertaine,
A celui qui me sert promet presque sa haine.
Tout mon cœur en frémit; et je vois seulement
Qu'on m'enlève, et non pas qu'on sauve mon amant.

SCÈNE III.

ARISBE, CÉTHÉGUS, PHÉNICE.

CÉTHÉGUS.

Nous éprouvons les coups d'une main ennemie :
Tout est perdu, madame ; et vous êtes trahie.

ARISBE.

Dieux ! que m'apprenez-vous ?

CÉTHÉGUS.

Au mépris de sa foi,
Amyntas nous immole à la fureur du roi.
Le remords s'est saisi de cette âme vulgaire ;
Il a changé la garde et du fils et du père ;
Tous ceux qu'auprès de nous vos soins avoient placés,
Par son ordre cruel viennent d'être chassés :
Marius ne voit plus que des visages sombres,
Dont l'aspect menaçant perce au travers des ombres,
Et qui fixant sur lui leurs avides regards,
Annoncent le péril qui vient de toutes parts.

ARISBE.

Ah ! Phénice, va, cours : à peine je respire.
Informe-toi de tout, et reviens me le dire.
Mais qu'aperçois-je ?

SCÈNE IV.

ARISBE, MARIUS FILS.

MARIUS fils.

Enfin avant ma mort, du moins,
Je pourrai respirer un moment sans témoins.
Mais je vois ma princesse ! ô ciel ! quelle est ma joie !

ARISBE.

Faut-il qu'en cet état Arisbe vous revoie ?

MARIUS fils.

Voici le lieu fatal où je dois expirer ;
Je n'attends que le coup qui va nous séparer,
Madame ; cette salle est partout investie,
Et cent bras inhumains m'en ferment la sortie.
C'est peu : l'on va traîner mon père dans ces lieux.
A voir couler son sang on veut forcer mes yeux.
Prévenons, s'il se peut, un moment si funeste.
Armez-moi de ce fer [1] : je prendrai soin du reste.
Lorsqu'un péril pressant nous laisse sans appui,
C'est mériter la mort que l'attendre d'autrui.

ARISBE.

Qu'oses-tu proposer, cruel ? quelle furie !
Je t'armerois du fer qui doit trancher ta vie ?
Je conduirois le coup qui va percer ton sein,
Et mon amour seroit ton premier assassin ?

MARIUS fils.

Il sauvera ma gloire. Adorable princesse,
Je sais tout ce qu'a fait pour moi votre tendresse ;
Je sais à quels périls exposée en ces lieux,
Vous défendiez des jours condamnés par les dieux.
Vous m'ordonniez de fuir. Pour ne vous point déplaire,
Je m'arrachois de vous, et je suivois mon père.
Tout a changé de face, et le barbare sort
Ne laisse en votre main que l'honneur de ma mort.
C'est l'unique faveur que de vous j'ose attendre :
Faites couler ce sang que le roi veut répandre,
Ou souffrez que mon bras prévienne sa rigueur.

---

[1] Les femmes numides portoient un poignard.

Un Romain de sa fille osa percer le cœur,
Pour sauver sa vertu d'une immortelle injure;
L'amour fera-t-il moins que ne fit la nature?

ARISBE.

Eh bien! puisqu'il le faut, j'entre dans ta fureur.
Laissons à l'univers un spectacle d'horreur.
Le trépas qui t'attend souilleroit ta mémoire,
Et ce fer seulement peut conserver ta gloire.
Je ne résiste plus : j'en vais armer ta main.
Tout fumant de mon sang, plonge-le dans ton sein.
Mourons; puisque le ciel tant de fois nous sépare,
La mort qui nous unit nous sera moins barbare.

MARIUS fils.

Ah! madame, vivez.

ARISBE.

Hélas! tu vas périr.

MARIUS fils.

Je ne crains que pour vous.... quel objet vient s'offrir?
Mon père....

SCÈNE V.

C. MARIUS, ARISBE, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

ALLONS, mon fils, partons; voilà tes armes.
Tout succède à nos vœux : dissipe tes alarmes.
Je vous dois tout, madame; et les jours de mon fils,
Conservés par vos soins, vont accroître leur prix.
Mais il faut vous quitter. La nuit nous favorise.
Amyntas à son but a conduit l'entreprise.
Il est dans le vaisseau qu'il tient prêt pour partir;
Il nous attend : il vient de m'en faire avertir.

MARIUS fils.

Dieux ! pouvez-vous compter sur la foi d'un tel homme ?

C. MARIUS.

Oui, j'y compte, mon fils ; il nous conduit à Rome :
Là, je saurai payer son zèle officieux
Du service important qu'il me rend en ces lieux.

ARISBE.

De tout ce que je vois, ô dieux ! que dois-je croire ?
Seigneur....

C. MARIUS.

Ne croyez rien de contraire à sa gloire.
S'il a, sans votre aveu, retiré les soldats
Que vos soins généreux attachoient sur nos pas,
C'étoit avec raison qu'il soupçonnoit leur zèle,
Et la seconde garde à nos vœux est fidèle.
Mais que vois-je ? tous deux vous répandez des pleurs !
Ah ! madame, évitons le plus grand des malheurs ;
Daignez fortifier mon fils contre vos charmes ;
Qu'il apprenne de vous à dévorer ses larmes ;
N'allez point nous trahir et perdre tout le fruit
D'un projet que vos soins avoient si bien conduit.

ARISBE.

Laissez couler mes pleurs : me font-ils tant de honte ?
C'est le dernier effort d'un feu qui se surmonte.
Quand d'un héros qu'on aime il faut se séparer,
Vos Romaines, seigneur, n'osent-elles pleurer ?
Mais n'appréhendez pas qu'une indigne foiblesse
De mon cœur ébranlé se rende la maîtresse ;
Et puisque tout est prêt pour sauver Marius,
Partez ; adieu, seigneur : je ne vous verrai plus.

MARIUS fils.

Hélas !

SCÈNE VI.

ARISBE, *seule.*

Où suis-je ? ô ciel ! et quel sombre nuage
De mes yeux tout-à-coup me dérobe l'usage ?
Je ne vois qu'un vaisseau, des abîmes, des mers,
La mort, et je me crois seule dans l'univers.
Marius est parti ; le cruel m'abandonne !
Que dis-je, cher amant ? tu pars, mais je l'ordonne :
Fuis lentement du moins, et que tes yeux distraits
Se retournent souvent vers ce triste palais :
Que ta liberté même ait pour toi peu de charmes,
Et pour la mériter donnes-y quelques larmes.
Hélas ! où ma douleur va-t-elle s'égarer ?
Le destin pour jamais vient de nous séparer.
Je veux que Marius me soit encor fidèle,
Et sa perte à mon cœur en devient plus cruelle.
Mais Phénice revient.

SCÈNE VII.

ARISBE, PHÉNICE.

ARISBE.

Ah ! que m'annonces-tu ?

PHÉNICE.

Madame, le roi vient : armez-vous de vertu.

ARISBE.

Dieux ! faut-il en un jour éprouver tant d'alarmes ?

SCÈNE VIII.

HIEMPSAL, ARISBE, PHÉNICE.

HIEMPSAL, *au fond du théâtre.*

Ils mourroient glorieux en mourant sous les armes;
Qu'on défende leurs jours de tout sanglant effort.
Soldats, je veux leur honte encor plus que leur mort.
Quoi! madame, c'est vous? j'ai peine à le comprendre;
Une telle rencontre a droit de me surprendre.
Que cherchez-vous ici dans l'instant précieux
Où le sommeil encor devroit fermer vos yeux?
Vous ne répondez point! On me trahit: cruelle,
Que de justes raisons de vous croire infidèle!
Quel est votre pouvoir? pour sauver mon rival,
Avez-vous pu séduire Amyntas et Nerbal?
Quoi! sont-ils avec vous tous deux d'intelligence?
Mais vous verrez bientôt éclater ma vengeance,
Dût périr ce que j'ai de plus cher dans ma cour:
J'en jure par le dieu qui nous donne le jour.

ARISBE.

C'est assez. Je me lie au serment que vous faites:
Périssent les auteurs de vos peines secrètes!
Seigneur, je borne là mes vœux les plus sacrés:
Je me justifierai plus que vous ne voudrez.

HIEMPSAL.

Ah! je vous aime encor; tâchez d'être innocente,
Madame. Mais Nerbal vient remplir mon attente.

SCÈNE IX.

HIEMPSAL, ARISBE, NERBAL, PHÉNICE.

HIEMPSAL.

Que m'apprend-on, Nerbal? qu'a-t-on fait des Romains?
Tu te tais? Se sont-ils échappés de tes mains?

NERBAL.

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine:
Oui, leur perte, seigneur, étoit presque certaine,
Mais d'un bras invincible effet prodigieux!
J'ai vu..... ma raison cherche à démentir mes yeux.

HIEMPSAL.

Quel est donc l'embarras où ton âme est réduite?
Que sont-ils devenus?

NERBAL.

Ardents à leur poursuite,
Déja nous approchions du détroit où la mer
Reçoit en mugissant le tribut du Ruber;
La nuit nous opposoit ses voiles les plus sombres;
Mais l'aurore bientôt a dissipé ses ombres,
Et près de l'autre bord nous a fait entrevoir
Le vaisseau d'Amyntas prêt à les recevoir.
Lui-même, pour trahir votre juste vengeance,
Vers les deux Marius dans la barque s'avance:
Le perfide voudroit les ravir à nos coups,
Quand nous les enfermons entre le fleuve et nous.
Le peuple réveillé par le bruit de leur fuite,
Accourt sur le rivage et marche à notre suite;
Et bientôt le Ruber voit deux mille Africains
Occupés sur ses bords à prendre deux Romains.

Alors ces deux guerriers, que la foule environne,
Nous opposent un front qu'aucun péril n'étonne.
Le désespoir les arme : ils s'élancent sur nous,
Et la parque a juré de suivre tous leurs coups.
Cependant nous frappons. Plus d'un Romain succombe :
Céthégus dans le choc frémit, chancelle, tombe,
Quand Marius qui voit sa défaite en héros,
En combattant toujours laisse échapper ces mots :
Mon fils, c'est trop lutter contre les destinées :
J'immole mes vieux jours à tes jeunes années ;
Va, traverse les flots ; tandis que tu fuiras,
Seul de nos ennemis j'occuperai les bras ;
Ta vie en sûreté suffit pour les confondre.
Le fils à ce discours s'arrête, et, sans répondre,
Dans ses bras tout sanglants saisissant ce héros,
Fier d'un si beau fardeau, s'élance dans les flots ;
On le voit, soutenant une tête si chère,
D'un bras fendre les eaux, de l'autre aider son père ;
Et le père à nos coups se livrant tout entier,
Ne couvrir que son fils avec son bouclier.
Tout les sert contre nous ; et le dieu qui les guide,
Semble parer nos traits, rend l'onde plus rapide ;
Le flot impétueux qui vient de les porter,
S'enfle au bord de la barque, et leur aide à monter ;
La rame fend les eaux, et, dans notre poursuite,
Nous laisse seulement spectateurs de leur fuite.

ARISBE.

C'est assez. Il est temps de vous désabuser,
Seigneur, et je n'ai plus rien à vous déguiser.
On vous trahit. Ma main a conduit l'entreprise :
Je connois mon forfait ; ma foi vous fut promise ;

Sans consulter mes vœux, cet hymen fut conclu ;
Je suivois cependant un pouvoir absolu.
J'allois vous épouser : une vertu sévère
Me faisoit immoler à mon devoir austère.
Marius vint, m'aima ; je l'aimai ; mon amour
Fait le devoir des dieux en lui sauvant le jour.
Après un tel aveu, seigneur, vous pouvez croire
Qu'il ne me reste plus que d'assurer ma gloire.
Cette gloire aujourd'hui me défend d'être à vous :
J'aurois trop à rougir aux yeux de mon époux.
J'ai brûlé d'autres feux : c'est cette gloire même,
Qui m'avoit ordonné d'éloigner ce que j'aime.
Dans ce même moment j'entends encor sa voix :
Elle parle, et voilà l'ordre que j'en reçois.

(Elle se frappe.)

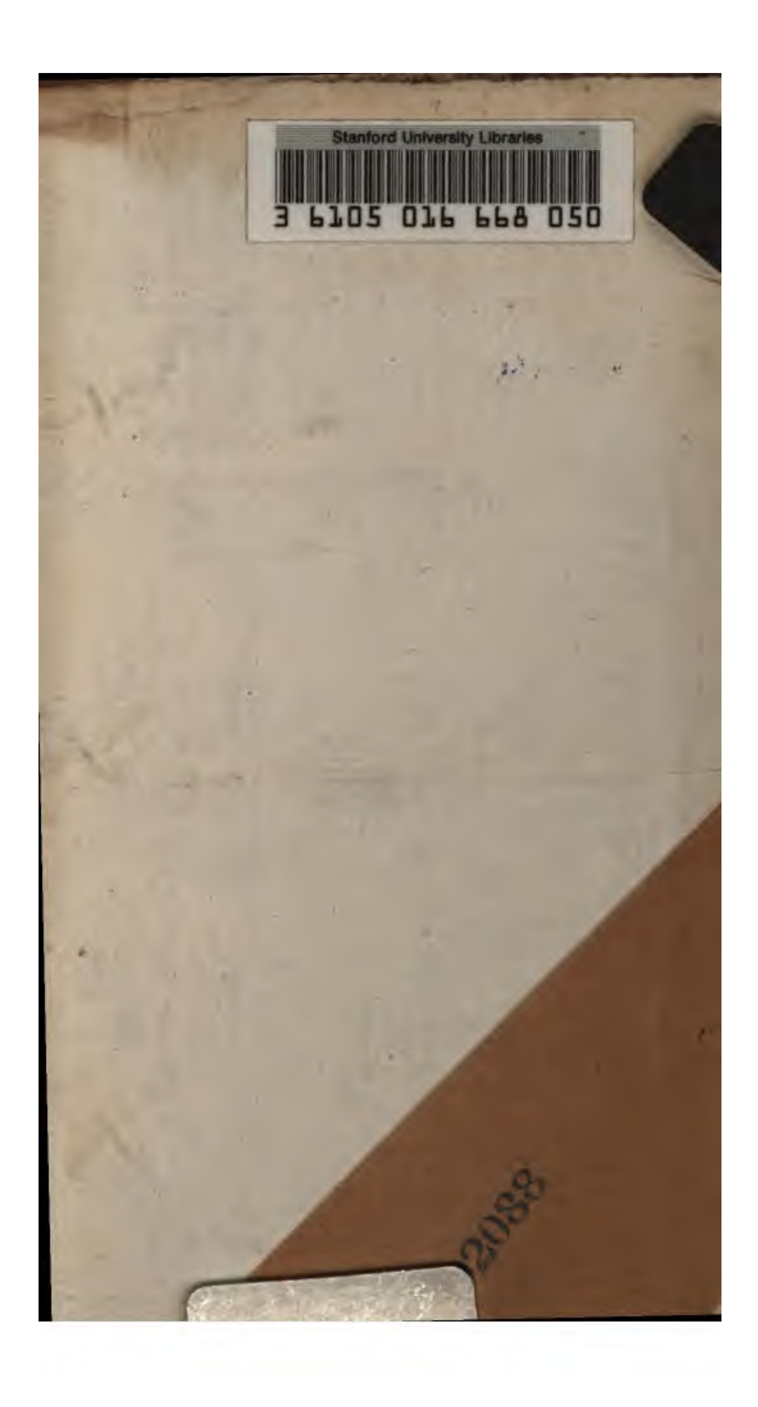
HIEMPSAL.

Ah, madame ! elle expire.... et je sens que mon âme
N'avoit jamais brûlé d'une si vive flamme.
Dieux cruels, qui tenez notre sort en vos mains,
Faut-il payer si cher le salut des Romains !

FIN DE MARIUS.

TABLE
DES PIÈCES ET DES NOTICES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.


Stanford University Libraries
3 6105 016 668 050
2088

